

LORD ALGERNON.

Ouvrages du Marquis de Foudras.

EN VENTE.

Lilla la tyrolienne . . . . 4 vol. in-8

Suzanne d'Estouville . . . . 4 vol. in-8

Tristan de Beauregard . . . . 4 vol. in-8

La comtesse Alvinzi. . . . . 2 vol. in-8

Madame de Miremont. . . . . 2 vol. in-8

SOUS PRESSE.

Les Chevaliers du Lansquenet. 4 vol. in-8
(En collaboration avec X. de Montépin).

Les gentilshommes chasseurs . . . . 2 vol. in-8

Un drame en famille . . . . 2 vol. in-8

Un caprice de grande dame . . . . . 2 vol. in-8

Jacques de Brancion . . . . 2 vol. in 8

Lord Algernon. . . . . 2 vol. in-8

Les viveurs d'autrefois . . . . . . 2 vol. in-8
(En collaboration avec X. de Montépin).

LA COMTESSE
DE SALISBURY

Par Alexandre Dumas.

Tomes 3 et 4, et derniers.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LORD
ALGERNON

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

I



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1849

A Jules Janin.

Votre amitié m'est restée fidèle ; vos conseils ne m'ont jamais fait défaut ; les encouragements que vous me donnez sont ma plus grande force : permettez-moi donc de vous dédier ce livre, comme un témoignage de mon attachement et de ma gratitude.

Marquis De FOUDRAS.

Paris, Février 1848.



PROLOGUE

Le 31 décembre de l'année 1846, un courrier, dont l'habit bleu de roi galonné en or était couvert de neige, mettait pied à terre au bas d'un perron de quelques marches qui conduit à la principale entrée de l'hôtel du Parc à Châlons-sur-Saône.

Il pouvait être huit heures du soir environ ; la nuit était sombre, la température glaciale, le vent du nord d'une violence extrême. Ces cir-

constances réunies faisaient que l'hôte, l'hôtesse et leurs gens se tenaient renfermés dans une petite pièce carrée voisine de la grande salle des voyageurs. Personne ne se trouva donc là pour recevoir le courrier.

Après avoir appelé à diverses reprises, fait claquer son fouet, secoué les grelots de son bidet de poste, cet homme se décida à passer la bride de sa monture, qui n'avait du reste pas envie de s'enfuir, dans un des barreaux de la rampe du perron, et ayant gravi avec la précipitation gauche de la fatigue les sept ou huit marches de l'escalier, il ouvrit brusquement la porte de la maison et il pénétra dans la salle où l'hôte, sa famille et ses principaux serviteurs causaient autour d'un gigantesque poêle en tôle vernie à ornements de cuivre.

A la vue du courrier tout le monde se leva avec un empressement joyeux, chacun prenant tout d'un coup ce sourire connu depuis Dun-

kerque jusqu'à Perpignan, des aubergistes qui ont leur maison vide et leur garde-manger plein.

— On a bien de la peine à se faire entendre ici, dit le courrier en se secouant pour faire tomber la neige qui couvrait ses vêtements.

L'hôte balbutia quelques paroles d'excuses, pendant que sa femme allait prendre dans son comptoir quatre pièces de cent sous qu'elle glissa fort adroitement dans la main du courrier, quelques secondes après, en lui présentant en même temps un verre de vieux cognac.

— Avez-vous tout un étage qui soit disponible? demanda le courrier, en mettant les vingt francs dans sa poche et le contenu du verre dans son estomac, avec un aplomb qui démontrait sa grande habitude de ces deux genres d'exercice.

— Tout notre premier se trouve libre, Dieu merci, répondit l'aubergiste. Il se compose de

sept chambres à coucher et d'un superbe salon à trois fenêtres ayant vue sur le quai de la Saône. C'est très gai... mais d'abord, monsieur le courrier, pour combien de personnes faudra-t-il préparer à souper?

— Pour une seule.

— Vous entendez, chef, un souper? reprit l'aubergiste en s'adressant à son cuisinier. Les autres voyageurs auront sans doute dîné à Arnay. Combien de lits? ajouta-t-il en se tournant de nouveau vers le courrier.

— Un lit de maître et trois lits de domestiques.

— Ce n'est donc pas une famille nombreuse qui va descendre chez nous? demanda la femme de l'aubergiste en songeant sans doute à ses vingt francs donnés un peu légèrement peut-être.

— Je vous ai parlé d'un étage, je ne vous ai pas parlé d'une famille, repartit le courrier.

— C'est qu'alors vous comprenez, mon cher, dit l'aubergiste en transformant subitement en grimace peu avenante son sourire de satisfaction, que je ne puis m'exposer à refuser d'autres voyageurs en louant tout un étage de mon hôtel à une seule personne. Rien qu'un repas pour tant de chambres, j'y perdrais trop : tout se tient dans notre état.

— Faites-vous payer en conséquence, et cela reviendra au même. Lord B***, mon maître, ne regarde jamais que le total des notes qu'on lui présente, et ce total il ne le discute pas, quel qu'il soit, ainsi...

— Il ne s'agit que de s'entendre, interrompit l'aubergiste, en substituant cette fois son sourire à sa grimace. Il est certain que si on gagne autant avec moins d'embarras...

— Pour ce qui est des embarras, interrompit à son tour le courrier, vous n'en manquerez pas, je vous le promets.

— Oh! nous connaissons les Anglais, dit l'aubergiste d'un air capable. Nous en logeons deux ou trois cents tous les ans, et vous pensez bien que dans le nombre il doit se trouver de fiers originaux. Allons vous autres, continua l'aubergiste en regardant fixement deux grosses servantes qui avaient l'air d'attendre des ordres, faites du feu dans le grand salon du premier, et préparez le lit du numéro 1. Je pense qu'il faudra aussi du feu dans la chambre à coucher.

— N'en faites pas plus là qu'au salon, si vous tenez à garder mon maître : il ne se chauffe jamais. Bornez-vous à lui faire payer le bois, dit le courrier.

— Très bien ; et quand votre maître sera-t-il ici ?

— Dans quarante ou quarante-cinq minutes : il devait partir une heure après moi.

— Mais des voitures ne vont pas aussi vite

qu'un courrier, par ce temps de neige et de verglas.

— Mon maître fait toujours autant de chemin une fois qu'une autre : seize kilomètres à l'heure. Il n'y a pas de verglas pour un homme qui paie depuis cent sous jusqu'à vingt francs de guides.

— Encore un mot, monsieur le courrier. Combien faudra-t-il demander de chevaux à la poste pour demain, et à quelle heure doivent-ils être rendus ici ?

— Mon maître compte passer ici plusieurs jours ; il n'y a donc pas à s'occuper de son départ ce soir. Faites-moi donner à souper, car je n'en puis plus : je n'ai rien pris depuis Tonnerre.

Un des garçons chargés du service des tables d'hôte conduisit le courrier dans la salle voisine où son couvert était déjà mis près de la cheminée.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, l'hôte avait eu à peine le temps d'aller faire un tour dans sa cuisine pour donner un coup-d'œil au souper du personnage qu'il attendait, que des coups de fouet et un bruit de grelots retentirent de nouveau au bas du perron de l'auberge.

— C'est sûrement déjà lui ! s'écria l'aubergiste, et il se hâta d'ouvrir la porte de la salle à manger pour prévenir le courrier, tandis que sa femme se précipitait sur le perron pour aller à la rencontre du voyageur.

Le courrier, entre deux cuillerées de potage, regarda négligemment la pendule, et répondit :

— Ni cinq minutes avant, ni cinq minutes après l'heure qu'il a fixée. Ce n'est pas lui.

— Alors c'en est un autre ; j'aime encore mieux ça, dit aussitôt l'aubergiste en faisant deux pas en arrière pour se retrouver dans la

petite pièce qui était comme le vestibule de l'hôtel.

En se retournant il aperçut sa femme qui introduisait par la porte donnant sur le perron, deux personnages dont le costume annonçait évidemment des voyageurs descendant de voiture après une route assez longue.

— Pouvez-vous nous loger, Monsieur? dit un de ces personnages à l'aubergiste. Nous nous contenterons d'une chambre à deux lits pour mon ami et moi, et d'un cabinet pour notre valet de chambre.

— Si ces messieurs ne craignent pas de monter au second étage, ils auront tout ce qu'ils me demandent; mais je ne saurais faire mieux, car tout mon premier vient d'être retenu par le courrier d'un *mylord anglais.*

A ces mots les deux voyageurs se consultèrent du regard, puis celui qui avait adressé la

parole à l'aubergiste dit à demi-voix à son compagnon.

— Nous ferions peut-être mieux d'aller prendre gîte ailleurs : le motif qui nous amène ici peut rendre cette rencontre fort désagréable.

— Rien ne nous oblige à quitter notre chambre, repartit l'autre voyageur ; et demain, à cette heure-ci, il est probable que nous ne risquerons pas de nous retrouver.

— Au fait vous avez raison, mon cher ami ; et puisque le hasard a arrangé les choses de cette manière, ne les dérangeons pas. Monsieur, continua-t-il en interpellant l'aubergiste, nous nous contenterons de votre chambre au second étage. Veuillez nous y faire conduire à l'instant même.

— Tontine, conduisez ces messieurs au numéro 9. Ces messieurs ont-ils quelques ordres à donner pour leur souper?

— Vous le servirez chez nous dans une heure, répondit le voyageur qui avait été d'avis de ne pas quitter l'hôtel ; mais avant toutes choses, ajouta-t-il, envoyez un de vos gens chez le meilleur chirurgien de la ville pour le prier de passer ici ce soir même. On lui dira que c'est pour un cas très grave, très pressant.

L'aubergiste regarda alternativement les deux voyageurs pour chercher à deviner ce qui pouvait motiver l'ordre qu'on lui donnait, puis il chargea sa femme de le faire exécuter sans retard.

Tontine attendait, un flambeau à la main, près de la porte qui ouvrait sur l'intérieur de la maison ; les deux voyageurs se dirigèrent vers elle, et tous les trois disparurent dans un escalier tournant, dont les marches de bois retentirent longtemps du bruit de leurs pas.

Quelques minutes après un domestique ve-

nant du dehors entra dans la salle commune. Il portait sur son épaule droite deux valises, dans sa main gauche une boite à pistolets, et sous son bras du même côté deux longues épées dans leur fourreau de serge verte.

On comprit que c'était le valet de chambre des deux voyageurs, et on lui indiqua l'appartement de ses maîtres, sans qu'il eut besoin de le demander.

— As-tu entendu? as-tu vu? demanda l'aubergiste à sa femme aussitôt que le domestique fut sorti. Il y a dans tout cela quelque chose qui me paraît louche.

— Voilà encore de tes idées! qu'est-ce qu'il y a donc de louche? ces messieurs sont très bien.

— Comment! deux grands gaillards bien portants qui demandent un chirurgien, et un valet de chambre qui porte plus d'armes pour se détruire que de bagage pour s'habiller, tu

ne trouves pas cela extraordinaire? eh bien! moi je te dis que nous aurons des ennuis dans la maison. Ces messieurs viennent ici pour un duel, et c'est le *mylord anglais* qui est leur adversaire, j'en mettrais ma main au feu : quand on a été vingt ans soldat, du temps de l'autre, on connaît ça.

— C'est comme l'autre jour, repartit l'hôtesse, ce jeune homme et cette jeune femme. tu prétendais que c'était une histoire d'amour, un enlèvement, et ça s'est trouvé un mauvais ménage qui venait plaider en séparation.

— Je te dis que cette fois je ne me trompe pas! c'est un duel à mort qui les amène tous ici. Comme c'est agréable des pratiques qui viennent pour s'égorger au lieu de se réconcilier le verre à la main!

— Ils ne sont pas encore morts.

— Tu verras demain. Mais j'y pense! c'est peut-être pour se battre à huis-clos que le my-

lord a fait retenir tout un étage! Monsieur Bouillaud, le commis-voyageur, m'a dit que cela se passait quelquefois de cette manière en Angleterre ; mais je ne le souffrirai pas chez moi.

— Monsieur Bouillaud est un hâbleur, et toi un...

La présence du courrier, qui sortait de la salle à manger après avoir achevé son souper, arrêta sur les lèvres de l'hôtesse l'épithète sans doute peu flatteuse dont elle allait gratifier son mari. L'heureux couple se mit à sourire agréablement au précurseur galonné du *mylord anglais.*

— Il paraît que ça va bien ce soir, dit cet homme. Il vous est encore arrivé du monde.

— Deux messieurs et leur domestique, répondit l'aubergiste. Je crois qu'il y en a un *de malade*, car ils ont fai demander un chirurgien.

— Je les ai dépassés à l'avant-dernier relais, reprit le courrier ; je présume que ce sont des personnes du pays, il n'y avait pas de bagage sur leur voiture.

— Je connais tout le monde jusqu'à vingt lieues autour d'ici. Ce sont des étrangers, et ils viennent pour se battre en duel : le valet de chambre portait deux épées et une boîte à pistolets ; puis, comme je vous le disais tout à l'heure, ils ont fait demander le meilleur chirurgien de la ville.

— Ça s'est vu, dit le courrier, de cet air de dédain capable que prennent assez volontiers les gens qui veulent donner une haute idée de leur expérience. Mais, continua-t-il en tirant sa montre du gousset de sa culotte de peau de daim, voilà neuf heures moins deux minutes, mon maître ne tardera pas à arriver. Vous pouvez dire à votre chef de se préparer à servir.

— Mais si la voiture de votre maître s'était brisée en route, il serait bien obligé...

— Il en a une autre qui le suit, interrompit le courrier. Au surplus ne faites pas de suppositions, car le voici.

La femme de l'aubergiste agita violemment une petite sonnette qu'elle saisit sur son comptoir; l'hôte alluma deux bougies afin d'aller à la rencontre de l'illustre voyageur d'une manière plus convenable; les servantes, les garçons de salle accoururent, et tout ce monde prit les poses diverses et pittoresques de l'attente quand elle a pour excitant l'intérêt.

Un bruit de roues toujours plus rapproché se faisait entendre; il s'y mêlait les claquements de plusieurs fouets de postillon, et le tintement des grelots de huit ou dix chevaux.

Tout ce bruit vint expirer au bas du petit perron de l'auberge : l'hôte s'élança ses deux bougies à la main, et l'on aperçut alors à tra-

vers l'épaisse vapeur de deux attelages exténués, le large coupé de mylord et le léger briska qui lui servait de satellite.

L'hôte reparut bientôt ; il précédait un homme de haute taille et d'une magnifique prestance, dont la tenue était aussi soignée que s'il sortait à l'instant même de sa chambre à coucher. Ses bottes vernies n'avaient pas une tache ; son linge d'une blancheur éblouissante et d'une finesse merveilleuse, ne montrait aucun pli équivoque ; ses cheveux blonds un peu rares, ses favoris ardents semblaient sortir des mains du coiffeur ; tout en lui, en un mot, révélait un respect extrême de sa personne, car la gravité de son maintien ne permettait pas de supposer qu'il y eut la moindre fatuité dans son élégance.

Il traversa lentement la salle commune de l'hôtel, suivi par son valet de chambre : quand il arriva en face de son courrier qui l'attendait

dans une attitude respectueuse, cet homme lui dit :

— Les ordres de Mylord sont exécutés : il peut disposer de tout le premier étage de cette maison.

Mylord fit un geste d'approbation, et toujours précédé par l'aubergiste et suivi par son domestique, il se dirigea vers l'escalier conduisant aux appartements qui lui étaient destinés.

2

— *En voici bien d'une autre,* dit l'aubergiste à sa femme, en revenant du premier étage où il avait installé lord B***, les deux messieurs de tout à l'heure ont demandé un chirurgien, et celui-ci demande un notaire.

— Il faut les satisfaire tous : l'un n'est pas plus difficile que l'autre. En envoyant au cercle de la rue Saint-Georges on trouvera quatre notaires pour un.

— Très bien... mais est-ce que tu ne commences pas à être de mon avis ? trois hommes bien portants comme toi et moi qui réclament, les uns...

— Un chirurgien, et l'autre un notaire : tu l'as déjà dit, interrompit l'hôtesse. Eh bien ! ils se battront s'ils sont venus ici pour se battre : qu'est-ce que tu veux faire à cela ? ce sont des choses qui ne nous regardent pas.

— J'ai envie d'aller chez le procureur du roi.

— Que lui diras-tu à ton procureur du roi ?

— Ce que je soupçonne.

— Il ne t'écoutera pas, ou s'il t'écoute par hasard, et qu'il vienne ici pour interroger ces

messieurs, ils l'enverront promener d'autant plus poliment qu'ils auront plus d'envie de se couper la gorge ou de se casser la tête, et ils s'en iront loger au Chevreuil ou aux Trois Faisans, ce qui sera bien agréable pour nous.

Cette appréciation on ne saurait plus sensée de la situation, frappa probablement l'aubergiste qui fit claquer ses doigts au-dessus de sa tête, avec un jeu de physionomie qu'on pourrait traduire ainsi : *Ma foi ! au petit bonheur !*

Puis apercevant celui de ses garçons qu'il avait déjà envoyé à la recherche du chirurgien, il lui dit de retourner à la découverte d'un notaire.

Cet homme, avant de se mettre en course, assura que le chirurgien ne tarderait pas à arriver.

Effectivement, quelques minutes après, l'aubergiste le vit entrer.

C'était un homme jeune encore, mais déjà grave et toujours humain. Il se nommait Rouby et n'était établi que depuis une année à Châlons-sur-Saône où il n'avait pas tardé à conquérir l'estime générale.

— Faites-moi conduire près du malade qui m'a fait demander, dit-il à l'aubergiste qui tournait autour de lui, sans doute pour lui faire part de ses conjectures.

— Ce malade a l'air de se porter comme vous et moi.

— J'en suis bien aise. A quel numéro l'avez-vous logé?

— Au 9, la troisième porte à gauche dans le corridor du deuxième étage : tout mon premier étage est retenu par un *mylord anglais* qui vient de faire demander...

L'aubergiste n'acheva pas, monsieur Rouby l'ayant quitté aussitôt qu'il avait eu connaissance du numéro de la chambre habitée par

la personne qui venait de réclamer sa présence.

Comme nous supposons que nos lecteurs sont au moins aussi curieux que le maître de l'hôtel du Parc, nous ne voulons pas les faire languir plus longtemps, et nous les autorisons à suivre le docteur Rouby dans son ascension au deuxième étage, et à pénétrer avec lui dans la chambre marquée du numéro 9.

Quand il y entra, deux hommes qui achevaient un repas dont les nombreux reliefs étaient encore sur la table, se levèrent et le saluèrent poliment.

— Vous êtes probablement le chirurgien, Monsieur? dit l'un d'eux en désignant de la main un fauteuil placé entre deux autres devant la cheminée.

Monsieur Rouby ayant répondu affirmativement, et tout le monde s'étant assis, le personnage qui avait parlé reprit aussitôt :

— Après vous avoir prié de nous excuser de vous déranger à une heure presque indue et par un temps aussi mauvais, nous vous demanderons encore de nous pardonner le motif de ce dérangement.

Monsieur Rouby s'inclina avec une gravité conforme à ce début quelque peu solennel.

— Quand vous saurez de quoi il est question, Monsieur, continua son interlocuteur, peut-être nous refuserez-vous votre concours.

— Ce serait la première fois de ma vie que semblable chose m'arriverait, dit monsieur Rouby.

— C'est qu'il s'agit d'un duel, Monsieur..... d'un duel dans lequel l'un des deux adversaires doit nécessairement succomber. Mon antagoniste est déjà arrivé, il est même établi dans cet hôtel, et nous devons nous rencontrer demain à midi.

Au mot de duel, la physionomie de monsieur Rouby s'était subitement altérée, cependant il répondit sans hésitation, bien que sa voix fut visiblement émue :

— Vous réclamez de moi, Monsieur, le plus douloureux de tous les services que notre pénible profession nous oblige à rendre, néanmoins vous pouvez compter sur mon dévouement et vous fier à ma discrétion ; mais ne reste-t-il donc aucun espoir d'arrangement ?

— Aucun, Monsieur ; rapportez-vous-en à moi. L'offense que j'ai reçue est de celles qui veulent tout le sang de celui qui les a faites, ou la mort de celui qui les a subies. Je ne me suis jamais battu ; le duel m'a toujours paru une violation impie des lois divines et humaines ; j'ai une femme que j'adore et des enfants auxquels mon existence est indispensable.... eh bien ! je suis cependant résolu à me battre :

vous comprenez dès-lors que rien au monde ne saurait m'en empêcher.

Monsieur Rouby fit un geste d'assentiment douloureux, et l'étranger reprit :

— Il va sans dire, Monsieur, que vous devez aussi vos soins à mon adversaire s'il est dans le cas de les réclamer.

— C'est bien ainsi que j'entends mon assistance dans cette cruelle affaire, répondit le docteur Rouby. Maintenant, Messieurs, continua-t-il, ne pensez-vous pas qu'il soit de mon devoir de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ? un nom est quelquefois, dans des circonstances pareilles, un repos pour la conscience de celui qui s'y trouve mêlé, et une garantie que toutes les choses se passeront suivant les principes les plus rigoureux de l'honneur.

— J'allais prévenir votre demande, Monsieur. Je suis le comte Robert du Hallier ; l'ami

qui veut bien me servir de témoin, est le marquis de Charlieu.

— Ces noms ne me sont point inconnus, repartit le docteur en saluant à droite et à gauche. Ainsi demain à midi, ajouta-t-il après un silence de quelques secondes, je viendrai...

— Non vous ne prendrez pas cette peine, interrompit le marquis de Charlieu, jusqu'à ce moment témoin muet de ce lugubre entretien. Il ne faut pas que vous vous compromettiez si c'est possible, et pour cela ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de nous donner rendez-vous sur une des promenades de la ville.

Monsieur Rouby réfléchit un moment :

— Eh bien, Messieurs, dit-il, je vais vous expliquer un moyen de nous retrouver : en face des fenêtres de cette pièce, et de l'autre côté de la Saône, s'élève l'hôpital. Vous vous dirigerez vers cet édifice que vous laisserez à votre gauche, et vous arriverez sur un cours planté d'ar-

bres qu'on nomme le rempart Saint-Laurent. Je serai là à midi moins un quart et vous attendrai.

— Aurons-nous ensuite beaucoup de chemin à faire pour trouver un lieu convenable à l'exécution de nos projets? demanda le comte du Hallier.

Le visage du docteur se couvrit d'une pâleur cadavérique à la pensée qu'il allait peut-être marquer la place où succomberait un de ses semblables.

— Il ne tiendra qu'à vous de ne pas aller bien loin, répondit-il en faisant un violent effort sur lui-même. Le rempart Saint-Laurent longe un bras de la Saône qui, n'étant pas navigable, est ordinairement très peu fréquenté, la berge est élevée, et en descendant au bord de l'eau...

Il n'en put dire davantage; les paroles expiraient dans son gosier contracté par la torture

morale à laquelle il était en proie : le comte du Hallier lui prit la main et la pressa affectueusement.

— Je vois que vous êtes bien bon, monsieur le docteur, et je le regrette presque..... quels tristes souvenirs nous allons jeter dans votre vie si paisible, si heureuse peut-être...

— Ma vie n'est pas heureuse, interrompit mélancoliquement le docteur ; elle se passe à voir souffrir et quelquefois à causer des souffrances... mais dire qu'un homme qui est là devant moi rempli de jeunesse et de santé marchera dans quelques heures au-devant d'une mort à laquelle il n'échappera peut-être qu'en tuant une créature de Dieu comme lui... Voilà ce qui est au-dessus de la force et du courage que j'ai pu acquérir dans l'exercice de ma rude profession ! pardonnez-moi cet instant de faiblesse, Messieurs, ajouta-t-il en se levant pour se retirer, demain je serai plus digne de la con-

fiance que vous avez mise en moi... mais s'il existe un moyen humain, honorable d'échapper à cette terrible nécessité d'être meurtrier ou victime, de grâce ne le repoussez pas! Que Dieu vous protége et vous inspire, Messieurs.

Le comte serra de nouveau la main du docteur qui se précipita dans l'escalier comme s'il fuyait déjà le spectacle que son imagination lui représentait pour le lendemain.

A la dernière marche il se croisa avec le notaire qui allait monter : un quinquet placé entre leurs deux têtes les éclairait en plein visage toutes les deux.

— *Bone Deus!* docteur, qu'avez-vous! s'écria l'homme de loi. Je vous trouve vieilli de dix ans, mon bon ami.

— Je sors de chez un malade dont l'état m'inspire les plus vives inquiétudes, balbutia monsieur Rouby avec l'égarement d'un homme

plongé dans l'ivresse. C'est à croix ou pile de savoir s'il doit vivre ou mourir.

— C'est sûrement lui qui me fait appeler, dit vivement le notaire. Ce sera pour un testament.

— Au second, numéro 9, reprit le docteur.

— Non au premier, numéro 1, le grand salon où la société philharmonique donne ses repas, repartit le notaire. Adieu, docteur ; à demain, mon ami : vous avez vu votre homme, je vais voir le mien.

— Au premier, numéro 1, murmura monsieur Rouby en s'éloignant, pas de doute, c'est l'adversaire du comte de Hallier qui veut faire son testament. Ah ! quel affreux cauchemar que cette aventure ! et demain ! demain !

L'aubergiste attendait avec impatience le docteur, dans l'espoir qu'il le ferait causer ; mais il en fut pour ses peines, car monsieur Rouby

traversa la petite salle de l'auberge d'un pas rapide, et en montrant un visage dont l'expression sinistre n'appelait pas la confiance toujours un peu timide d'un curieux.

Nous laisserons le pauvre chirurgien regagner sa demeure où de tristes rêves troubleront sans doute son sommeil, et nous rejoindrons monsieur Besnard le notaire, dans le grand salon de l'hôtel du Parc.

Monsieur Besnard était un homme gros et court, à face rougeaude et joviale ; il pouvait avoir soixante ans, et se trouvait par la date de l'achat de sa charge, le doyen des notaires de Châlons-sur-Saône. Comme presque tous ses compatriotes il aimait la bonne chère ; et à l'imitation des plus gaillards de la ville, il possédait *extrà-muros* un joli jardin et un petit pavillon, qu'il allait visiter à des heures qui variaient suivant la saison. Les commères du quartier jasaient un peu sur le goût du notaire

pour les fleurs ; mais lui ne s'en souciait guère, et il n'y avait pas d'exemple qu'un méchant propos arrivé à son oreille eut empêché sa promenade quotidienne. Était-ce innocence, était-ce cynisme ? c'est ce qu'il importe peu d'éclaircir dans une histoire aussi grave que celle que nous racontons.

Nous n'avons voulu établir qu'une chose, c'est que le notaire Besnard était de tous points l'opposé du chirurgien Rouby.

Quand il entra au numéro 1, qu'on appelait pompeusement dans l'hôtel le grand salon, le personnage qui l'avait fait appeler se promenait en long et en large dans l'appartement.

Besnard se présenta avec la confiance joviale qu'on remarque en général chez les hommes gros et sanguins; mais quand il fut assez près de lord B*** pour distinguer parfaitement l'expression froide, hautaine et presque méprisante du visage de sa seigneurie, le bon notaire s'arrêta

court, et il remplaça par un salut profond la petite phrase familière qu'il avait préparée pour engager la conversation.

Lord B*** répondit par un léger mouvement de tête à l'humble salutation de monsieur Besnard, puis il continua sa promenade.

« Je me serai trompé de chambre, pensa le bon garde-note. Un homme qui a fait demander un notaire lui dit ordinairement pourquoi il a besoin de lui.

Et il fit trois pas en arrière pour se retirer.

— Êtes-vous le notaire? dit alors l'Anglais.

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! restez et prenez place devant cette table : je présume que vous avez apporté tout ce qu'il faut pour écrire?

Monsieur Besnard montra un gros portefeuille de maroquin violet qu'il portait sous son bras,

espèce d'antre béant d'où étaient sortis la moitié des procès de l'arrondissement.

— Au surplus cette précaution sera peut-être inutile ce soir, reprit l'Anglais.

Le notaire se dirigea vers une grande table ronde couverte d'un tapis qui occupait le milieu de l'appartement : il y avait deux bougies sur cette table ; c'était d'ailleurs celle que le noble étranger avait désignée de la main.

Monsieur Besnard posa son portefeuille sur la table, dont il saisit alors le rebord à deux mains comme s'il voulait la changer de place.

— Que faites-vous, Monsieur ? demanda impérieusement lord B***.

— Je voudrais rapprocher ce meuble de la cheminée, balbutia timidement Besnard.

— A quoi cela vous servirait-il ? il n'y a pas de feu.

— Cependant si j'ai à écrire longtemps...

— Vous pourrez aller vous chauffer dans la

pièce vis-à-vis qui est occupée par mon valet de chambre, interrompit l'Anglais avec une sorte d'impatience.

Monsieur Besnard fit un mouvement d'épaules qui annonçait le passage d'un frisson, puis il prit un siége, s'installa à la table, ouvrit son portefeuille devant lui, et attacha un regard timidement interrogateur sur l'imposant insulaire.

— Etes-vous capable de garder un secret et d'accomplir scrupuleusement des volontés dernières, moyennant une magnifique récompense? demanda l'Anglais.

— Mais, Monsieur, répondit le notaire, je suis discret par nature et exact par état...

— Tant mieux pour vous, interrompit l'Anglais; mais pour moi je ne suis sûr que des choses que je paie très cher. Je hais tous les hommes en général, et je les méprise chacun en particulier : basez-vous là-dessus, monsieur le notaire; et si vous voulez que j'aie confiance en

vous, montrez-vous intéressé, ce que vous êtes sans doute.

— Je présume, Monsieur, reprit Besnard avec assez de fermeté, que les services que vous avez à réclamer de moi ne sont point incompatibles avec les devoirs de ma profession, car s'il en était autrement aucune récompense ne pourrait me déterminer à...

— Pour qui me prenez-vous, Monsieur? je vous ai proposé d'acheter votre discrétion et votre zèle, mais je ne vous ai pas demandé de me vendre votre honneur, ce qui serait encore plus honteux pour moi que pour vous.

Monsieur Besnard s'inclina, puis il tira de son portefeuille un encrier à vis, deux ou trois plumes de métal à manches de bois, un grand cahier de papier d'écolier et quelques feuilles doubles et simples de papier timbré.

L'Anglais se remit à parcourir l'appartement en tous sens; il étendit même sa promenade

jusqu'à deux pièces voisines dont les portes étaient ouvertes, au grand désespoir du pauvre Besnard qui grelottait, puis il se décida à prendre un siége et il s'établit en face du notaire, de l'autre côté de la table ronde.

— Le secret que je veux vous confier, et la volonté dernière que je vous chargerai d'exécuter, ne sont qu'une seule et même chose : il s'agit de ne jamais nommer la personne à laquelle vous devrez vous-même porter ce paquet quand je n'existerai plus.

Et lord B*** posa devant le notaire un volumineux rouleau cacheté et ficelé qu'il tira d'une des poches de derrière de sa redingote, après quoi il reprit :

— Ce paquet n'a pas d'adresse, et il vous est interdit d'en mettre une quand vous connaîtrez sa destination. Cette destination la voici, continua-t-il en montrant entre son pouce et son index un petit papier plié en quatre. Vous la

connaîtrez aussitôt que vous vous serez engagé à faire ce que je vous ai demandé, moyennant deux cent mille francs de récompense qui vous seront comptés dans un an.

— Mais, Monsieur, s'écria Besnard en bondissant sur son siége, je ne vois rien là qui mérite une si énorme récompense. De quoi s'agit-il ? d'un voyage et d'un dépôt, puis de garder le secret sur tout cela...

— Trêve de paroles, interrompit l'Anglais. Acceptez-vous ou n'acceptez-vous pas? mais avant de me répondre écoutez un avertissement. Si vous parlez d'ici un an, les deux cents mille francs ne vous seront pas payés; si vous parlez après les avoir reçus, il existe de par le monde quelqu'un qui vous brûlera la cervelle sans le moindre scrupule...

— La chose peut-elle se découvrir par d'autres que par moi? interrompit à son tour le notaire qui fit la réflexion très sensée qu'il y

aurait folie à lui de mettre son existence à la merci d'un secret qu'il ne saurait pas seul.

— Cette question me plaît, répondit lord B*** ; elle annonce de la prudence et peut-être même de la probité ; mais rassurez-vous, vous ne pourrez être trahi que par vous-même.

— Alors j'accepte tout ! s'écria Besnard en reprenant tout d'un coup sa bonhomie habituelle, un moment paralysée ; et vous pouvez, Monsieur, dormir sur les deux oreilles.

Il y avait une cordialité si franche, et une loyauté si évidente dans ces paroles que l'Anglais n'hésita plus. Il déplia le petit papier qu'il tenait à la main, et le mit sous les yeux du notaire.

— Voilà, dit-il, ce nom qui ne doit jamais sortir de votre bouche. Relisez-le dix fois, vingt fois, cent fois s'il le faut pour le retenir ; faites-en autant pour la ville, la rue et le numéro ; puis quand vous serez sûr de votre mémoire,

mais bien sûr, entendez-vous? présentez ce chiffon à la flamme de cette bougie, et qu'il n'en reste plus vestige.

— C'est fait, dit le notaire, après quelques secondes d'une attention profonde. Je vivrais cent ans maintenant que cette adresse ne sortirait pas de ma tête... Mais, Monsieur, il me vient un scrupule, reprit-il ; ce paquet ne doit être remis, m'avez-vous dit, qu'après votre mort... si j'allais mourir avant vous ! vous êtes plus jeune que moi.

— Il est vrai que vous êtes de constitution apoplectique, répondit l'Anglais avec le sang-froid d'un bourreau ; et un homme plus maigre et moins sanguin m'eut mieux convenu ; mais pourvu que vous viviez huit jours cela suffira, car, moi, je dois mourir demain.

Le notaire qui avait été désagréablement impressionné par la réflexion de l'Anglais sur son tempérament, se sentit frissonner de la tête

aux pieds en entendant cet homme annoncer sa fin prochaine, à lui, comme s'il s'agissait de la chose la plus insignifiante du monde.

— Demain, reprit l'Anglais, sans tenir compte de l'émotion du pauvre Besnard, je dois me battre en duel à midi. Si je succombe, ce qui est fort probable, car je suis décidé à me laisser tuer, ce sera une affaire faite ; si je suis trompé dans mon désir de trouver la mort, j'aviserai : dans tous les cas, je pense que vous pourrez vous mettre en route après-demain, ou même demain dans la soirée.

La figure rougeaude du notaire devint aussi blême que le visage pâle du chirurgien.

Pour se donner une contenance, car il était vraiment mal à l'aise, il roula lentement dans ses doigts le petit papier que l'Anglais lui avait permis de lire et ordonné d'étudier, et il le présenta à la flamme d'une bougie qui le dévora en une seconde.

Lord B*** se leva, monsieur Besnard en fit autant. Il avait hâte d'être dans la rue pour se rafraîchir la tête, et chez lui pour se chauffer les pieds. Si la séance eut duré dix minutes de plus, l'Anglais aurait peut-être eu une nouvelle occasion de regretter que le hasard ne lui eut pas envoyé un notaire plus maigre et moins sanguin.

— Je vais mettre ce rouleau dans ma caisse à secret, dit monsieur Besnard en s'inclinant.

— Et vous prendrez vos dispositions pour partir demain soir, répondit l'Anglais. J'exige que vous alliez en poste ; voilà deux mille écus pour vos frais de route et votre indemnité de déplacement.

Monsieur Besnard sortit, et il traversa la salle du rez-de-chaussée encore plus vite que n'avait fait le chirurgien.

— Décidément tous ces gens-là sont fous, dit

l'aubergiste désappointé. Heureusement que demain le soleil luira pour tout le monde. Quand le diable y serait on ne se battra pas chez moi sans que je le sache.

§

Pendant la nuit et les premières heures de la matinée qui suivirent les évènements que nous venons de rapporter, avec un peu de prolixité peut-être, un calme si profond régna dans l'hôtel du Parc, que le bon aubergiste ne sut plus que répondre aux brocards de sa chère moitié qui se permettait de tourner en ridicule ses conjectures tragiques de la veille. En effet, dès les huit heures et demie, les gens de la suite du *mylord anglais* avaient déjeuné en compagnie du valet de chambre des voyageurs du second étage, et leur conversation, soigneusement es-

pionnée pendant le repas, avait été celle d'individus qui se rencontrent pour la première fois, et qu'aucune crainte grave ne préoccupe. *Le numéro 1* avait demandé sa viande froide et son thé pour dix heures, et les habitants *du* 9, (tout ceci est un peu style d'auberge), étaient descendus à la cuisine pour prier l'hôte de leur donner quelques détails sur les curiosités de la ville : ils tenaient, disaient-ils, à visiter l'hôpital dont ils avaient beaucoup entendu parler, et ils ne comptaient prendre avant de sortir que quelques côtelettes et une tasse de café à la crême, qu'on leur servirait tout bonnement dans la grande salle à manger des voyageurs.

— Ces messieurs ont-ils quelques ordres à donner pour leur dîner ? avait alors demandé l'aubergiste, qui, ne se tenant pas pour battu, avait braqué ses deux petits yeux gris sur le comte du Hallier et le marquis de Charlieu.

— Nous dînerons peut-être dans la ville où

nous avons des amis, avait répondu le comte avec un sang-froid imperturbable ; dans le cas contraire il ne faudrait pas vous tourmenter, car nous prendrions place à votre table d'hôte qui doit être excellente.

Et les deux amis avaient regagné leur appartement, en disant qu'ils redescendraient vers les onze heures.

Maintenant, pour la satisfaction de nos lecteurs, nous allons rapporter une circonstance grave qui avait échappé aux investigations de l'aubergiste.

Pendant la nuit, alors que tout le monde reposait dans l'hôtel, le marquis de Charlieu était descendu chez lord B*** avec lequel il avait eu la conversation que nous allons rapporter, à partir du moment où elle peut offrir de l'intérêt.

— Comment, Mylord, avait dit le marquis, vous n'avez pas amené un témoin avec vous ?

mais ceci est excessivement grave, et contraire à toutes les lois du code d'honneur.

— Je n'estime personne assez pour lui demander un service de cette nature, avait répondu l'Anglais.

— Mais ceci est une offense pour moi, Mylord ! il peut ne pas me convenir, et il ne me convient pas, en effet, de régler les conditions avec le premier venu.

— Réglez-les vous-même et seul, j'accepte tout : je croyais vous l'avoir déjà dit à Paris.

—Je ne prendrai jamais cette terrible responsabilité, Mylord ! défendez du moins vos intérêts.

— Mes intérêts ? que voulez-vous dire.

— Je veux parler des conditions du combat, encore une fois ! quelles seront les armes ? qui aura le choix du terrain ? qui tirera le premier si le duel a lieu au pistolet. Je ne saurais décider cela arbitrairement. Il s'agit de vie ou de

mort, Mylord ! cela vaut la peine d'y penser.

— Eh bien ! pensez-y si vous en avez le temps ; moi je compte passer une partie de la nuit et de la matinée à écrire, je ne pourrais donc m'occuper de ces détails. Le rendez-vous de demain est pour midi, je crois.

— Oui, Mylord.

— Vous êtes-vous informé d'un lieu convenable ?

— Un chirurgien que nous avons vu hier soir nous a indiqué le rempart derrière l'hôpital.

— A merveille ! écoutez, monsieur le marquis, voulez-vous qu'il soit convenu dès à présent que le duel aura lieu au pistolet, à quinze pas, et que le sort décidera sur le terrain même à qui tirera le premier ?

— Soit, Mylord.

— Le feu devra continuer jusqu'à ce que l'un de nous soit mort, ou hors d'état de faire usage de son arme.

— C'est ce qui avait été convenu à Paris, mylord. J'ajouterai qu'il est également entendu que le duel recommencera aussitôt que celui des deux adversaires qui aurait été seulement blessé, sera rétabli.

—Il me semble, monsieur le marquis, qu'un tiers n'aurait pas mieux réglé les choses. Ainsi, demain à midi vous me rencontrerez sur le boulevard de l'Hôpital. Je m'engage a être accompagné d'un témoin présentable. Il serait bien extraordinaire qu'il n'y eut pas dans cette ville quelque vieil officier retiré qui ne fut pas précisément l'homme qu'il nous faut. Je prendrai des informations à cet égard demain de bonne heure.

Comme le premier coup de midi frappait à l'horloge de l'hôpital, le comte du Hallier et le marquis de Charlieu débouchaient sur le rempart du côté du quai; en même temps, mais à l'extrémité opposée de la promenade, arrivaient

lord B*** et un inconnu; entre ces deux couples, un cinquième personnage se promenait avec tous les signes d'une violente agitation; c'était le docteur Rouby : à cela près le cours était complétement inhabité en ce moment, le froid en ayant chassé jusqu'à deux cordiers qui y séjournaient habituellement.

Le vent du nord était encore plus glacial que la veille; s'il se fut un peu calmé, la neige dont les nuages étaient chargés serait tombée en abondance; celle qui couvrait le sol depuis la veille répandait sur tous les objets une uniformité lugubre. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre la campagne était déserte : les seuls êtres vivants qui l'animâssent étaient quelques corbeaux dispersés çà et là dans les ondulations du vaste linceul étendu sur la terre.

Les deux couples se rejoignirent et se saluèrent avec une gravité solennelle. Lord B*** présenta au marquis de Charlieu le comman-

dant Laurence, qui, disait-il, voulait bien l'assister.

Le marquis prit le commandant à part pour lui expliquer les conditions du combat, et lui dire, ce qu'il savait du reste déjà par lord B***, que toute tentative de réconciliation était inutile, l'offense ayant été si grave, qu'un des deux adversaires devait nécessairement succomber.

Le commandant approuva tout avec le stoïcisme d'un homme qui a trop souvent exposé sa vie pour se soucier le moins du monde de la vie d'un de ses semblables.

Pendant cet à-parte, qui dura quelques minutes, le comte du Hallier échangea deux ou trois phrases insignifiantes avec le docteur, et lord B*** *s'amusa* à tracer avec le bout de sa canne quelques desseins informes sur la neige.

Les lieux étaient tels que le docteur les avait peints la veille : un bras de la Saône longeait

la promenade, dont il était séparé par une berge d'une quinzaine de pieds de hauteur environ. Sur le talus rapide de cette berge, des sentiers tracés de distance en distance par des laveuses et des écoliers, conduisaient à une espèce de chemin de hallage qui cotoyait la rivière. Ce chemin était désert.

Ce fut là que le marquis et le commandant descendirent pour chercher un emplacement convenable, mesurer la distance et charger les pistolets.

Quand ce fut fait, M. de Charlieu remonta seul la berge pour faire signe aux adversaires que tout était prêt.

Il se trouvait là deux petits sentiers disposés comme un escalier à double rampe : Lord B*** en prit un, le comte du Hallier et le docteur suivirent l'autre : de chaque côté on s'arrangea de manière à ne pas arriver ensemble au point de jonction afin d'éviter l'échange d'une poli-

tesse qui aurait eu quelque chose de puéril et presque de ridicule dans un moment d'une solennité aussi terrible.

On tira au sort le choix des pistolets et celui de la place, puis à qui ferait feu le premier : le comte du Hallier fut favorisé dans ces trois épreuves.

Les quinze pas avaient été mesurés rigoureusement, car ce n'était pas là un de ces duels où les témoins allongent les distances pour diminuer les chances malheureuses.

Les deux adversaires se rendirent à leurs places respectives, d'où ils se saluèrent avec gravité.

Le marquis de Charlieu rappela les conditions du combat avec précision et brièveté. Trois coups seraient frappés; au troisième le comte du Hallier devait faire feu, et lord B*** riposter immédiatement.

Le signal fut donné; les deux coups de pis-

tolet retentirent à une seconde d'intervalle.

— Vous avez tiré en l'air, Mylord ! s'écria le comte du Hallier en rendant avec dépit son arme à Charlieu, qui s'était précipité vers lui pendant que le commandant Laurence se rendait auprès de l'Anglais.

— J'ai tiré comme j'ai voulu, monsieur le comte, répondit lord B*** avec hauteur. Cela ne regarde personne : si je ne veux pas vous tuer, j'en suis bien le maître, il me semble....

— Mais c'est une nouvelle offense que vous me faites ! interrompit le comte avec colère ; car si je ne fais pas comme vous, et je ne le ferai pas, je ne serai donc plus qu'un misérable assassin.

— Comme vous voudrez, monsieur le comte; mais je tirerai toujours en l'air.

— Messieurs, les choses ne peuvent se passer ainsi, dit alors le marquis de Charlieu : le

duel continuera à l'épée. Qu'en pensez-vous, commandant?

— Je pense que c'est la seule chose raisonnable à décider. J'ai vu une affaire de ce genre en 1808, à Munich; on s'est battu au sabre, et...

— Les épées sont là, reprit le marquis. J'avais prévu ce cas. Allons, Messieurs, c'est à recommencer.

La lutte fut courte, bizarre, terrible ! le comte du Hallier se précipita sur lord B*** qui ne chercha pas à se défendre, qui fit même volontairement tout ce qu'il fallait pour être frappé, et cependant ce fut le comte qui tomba percé de part en part par l'épée de son adversaire.

Le docteur et les témoins coururent à lui.... il était mort : l'arme, entrée sous l'aisselle droite, traversait le poumon et ensuite le cœur.

— Vous avez dû voir, Messieurs, que je ne voulais pas le tuer, dit lord B*** ; la fatalité a été plus forte que ma résolution.

— Où est donc la justice de Dieu? s'écria le marquis en pressant dans ses bras avec désespoir le corps inanimé de son ami.

— Elle ne se manifeste jamais quand les hommes la réclament, afin de ne pas ressembler à la vengeance, reprit l'Anglais avec une lenteur solennelle. Patientez un peu, monsieur de Charlieu.

Le corps du comte du Hallier fut porté, couvert d'un manteau, dans une des salles de l'hôpital. Le marquis et le docteur ne le quittèrent pas.

Lord B***, accompagné du commandant Laurence, se dirigea vers l'hôtel du parc, avec la tranquillité d'un oisif qui revient de la promenade. Chemin faisant il interrogea le commandant sur sa position de fortune, et le pria de vouloir bien inscrire avec exactitude, sur une des pages de son portefeuille, ses nom et prénom.

« C'est une originalité anglaise, pensa le commandant, et il fit ce que lord B*** lui demandait.

Ils se quittèrent à la porte de l'hôtel.

Lord B*** rentra dans son appartement, où il passa la matinée à écrire.

Vers les quatre heures de l'après-midi la nouvelle du duel ayant commencé à circuler dans la ville, le procureur du roi se transporta à l'hôtel du Parc pour avoir une conférence avec l'étranger que la rumeur publique signalait comme l'auteur du meurtre.

On frappa à la porte de lord B*** qui ne répondit pas.

On appela ses gens, ils étaient sortis.

On essaya d'ouvrir une des issues qui conduisaient dans le grand salon, elles étaient toutes fermées en dedans.

On frappa encore, mais inutilement.

Alors on se décida à faire venir un serrurier,

et l'on put enfin pénétrer dans l'appartement.

Lord B*** était renversé en arrière dans un fauteuil placé devant la table sur laquelle il avait passé la matinée à écrire. Cette table et le fauteuil étaient inondés de sang... Lord B*** s'était coupé la gorge avec un rasoir qu'on trouva sur ses genoux.

Une grande enveloppe carrée, scellée de cinq cachets en cire noire, était sur la table. Elle portait pour suscription : *A Monsieur Besnard, notaire à Châlons-sur-Saône. Lord Algernon B***.*

Le soir même, deux voitures en poste partaient pour Paris. L'une emmenait le marquis de Charlieu et le corps du comte du Hallier; l'autre, c'était une ignoble calèche de louage, cahotait le notaire Besnard.

Voici ce que contenait la lettre que ce dernier avait reçue :

« Monsieur,

« Le paquet que vous vous êtes chargé de remettre renferme les Mémoires d'une partie de ma vie. Vous aurez à y joindre, sans l'ouvrir toutefois, les feuilles cachetées que j'ajoute à cet avis. Je compte sur votre exactitude, et moi, qui ne me suis jamais fié à personne, j'ai confiance en votre probité.

« ALGERNON B***.

« *P. S.* Ci-joint aussi le don d'une rente viagère de douze mille francs que ma succession paiera à M. Jean-François Laurence, chef d'escadron retraité à Châlons-sur-Saône. Avisez à ce qu'il faut faire à ce sujet. »

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LORD ALGERNON B*** A LA DUCHESSE DE L...

Chalons-sur-Saône, 1er janvier 1847.

« Quand vous recevrez cette lettre, chère et noble amie, la main qui l'écrit sera immobile et glacée ; la pensée qui la dicte se sera évanouie pour toujours comme l'année qui vient de finir il y a quelques heures; le cœur d'où cette pensée s'élève, solennelle et triste, aura cessé de battre pour jamais !

« Je ne vous dirai pas que je quitte la vie sans regret, puisque c'est à vous que je dois d'avoir cru à une affection dans ce monde où tout est mensonge et lâcheté; mais j'affirme que c'est sans la moindre faiblesse que je laisse volontairement échapper de ma main cette coupe encore pleine. J'ai mis fin moi-même à mes jours, après avoir vainement demandé la mort à un bras qui avait le droit de me la donner. Homicide contre toute justice et malgré ma volonté, j'ai regardé comme un devoir de me retrancher du nombre des vivants, et j'accepte ma damnation éternelle en expiation de tout ce que j'ai fait souffrir à ceux qui se sont trouvés sur mon chemin pendant mon passage sur la terre.

« Vous vous souvenez, j'en suis sûr, qu'il y a douze ans, à pareil jour et presque à la même heure, je cherchais à vous expliquer les bizarreries de mon caractère, en vous racontant

l'histoire de ma vie. Indulgente et noble comme toujours, vous eûtes la bonté de reconnaître que si la nature avait été rude pour moi, les évènements ne s'étaient pas montrés plus favorables, et pour la première fois depuis que j'existais une voix vraiment compatissante vibra à mon oreille, et retentit jusqu'au fond de mon cœur, désenchanté jusqu'au mépris de toutes choses, et jusqu'à la haine de tous mes semblables. Je vous promis alors de regarder le monde de plus près, de faire servir ma douloureuse expérience à une appréciation plus calme des faits et des caractères : je m'engageai presque à être heureux, si l'avenir parvenait à me faire oublier le passé. J'ai été infidèle à ce serment, vous le savez, hélas ! et si vous l'ignoriez je vous l'apprendrais, ne fut-ce que pour ne pas mourir avec le regret de vous avoir trompée.

« Suis-je seul coupable de ce manque de foi,

mon amie? je ne le pense pas : mais comme on n'est jamais bon juge dans sa propre cause, c'est à vous-même que j'en appellerai. Le manuscrit que vous recevrez avec cette lettre contient la relation rigoureusement exacte de tous les évènements un peu importants auxquels j'ai participé ou que j'ai dû subir, depuis le premier janvier 1834 jusqu'à l'heure suprême où je vous écris. Lisez-le attentivement, sans passion, et décidez dans le silence de votre cœur si ma malheureuse nature a pu recevoir quelque enseignement utile de ces onze années, durant lesquelles je me suis efforcé de tout examiner avec cette indulgence dont vous me donniez l'exemple. Je n'ai rien dissimulé, Valentine! En regard de mes malheurs j'ai placé mes fautes; avant le mal qu'on m'a fait j'ai exposé les torts dont je me suis rendu coupable; à côté de la victime des uns, j'ai montré le bourreau des autres : Vous prononcerez....

« Si j'avais été incrédule (vous le voyez je parle déjà comme si je n'existais plus), si j'avais été incrédule je n'aurais jamais eu la lâcheté d'attenter à mes jours... le néant m'eut semblé un repos que je ne mérite pas. Aussi, je vous le répète encore, j'accepte ma damnation éternelle en expiation de ce que j'ai fait souffrir, et je n'y recherche pas l'oubli de ce qui j'ai souffert. Je regarde le suicide comme la violation de la plus sainte des lois divines qui régissent l'humanité ! J'ai toujours flétri d'une improbation méprisante les êtres assez faibles pour terminer de cette façon leurs débats avec la destinée, et cependant je les imite !... c'est vous dire tout ce que je sens de honte et de dégoût de moi-même avant d'aller à celui qui m'attend pour me juger.

« Quand vous m'aurez lu, mon amie, si vous pensez qu'il y ait quelque utilité à publier ces pages, je vous laisse toute liberté de le faire, dans la forme qui vous paraîtra la plus conve-

nable. Retranchez-en ce que vous voudrez, pourvu que ces retranchements ne servent pas à m'excuser là où je ne serai vraiment pas excusable. Assez de gens écrivent leur vie pour alléger leur mémoire aux dépends de celle d'autrui; qu'il se trouve une fois du moins un homme sincère qui confesse loyalement la vérité sur lui-même. Ce que je sais du monde me donne la certitude que, même en lui disant tout, il croira encore que je lui cache quelque chose : peu m'importe, si cette croyance vous ne la partagez pas : la calomnie ne sera pas plus lourde à ma cendre qu'elle ne l'a été à mon cœur. Les coupables ne sont-ils pas toujours jugés par des criminels, alors que la vertu les excuse quand elle a la douleur de ne pouvoir les absoudre?

« Je dispose de toute la portion de la fortune que j'ai transportée en France, en faveur de votre oncle le marquis de Jalamondes, en le

priant, par un codicile secret de mon testament, de la distribuer aux pauvres en son propre nom. Rien ne doit survivre de moi, pas même mon orgueil, et je ne veux pas qu'on puisse penser que j'ai cru racheter ma vie et ma mort par quelques bonnes œuvres. Les malheureux qui hériteront de moi ne doivent connaître que la main de l'homme de bien dont j'ai fait choix pour venir à leur secours : ils pourront le vénérer ; il ne serait ni moral ni juste qu'ils me bénissent.

« On dit votre religion plus miséricordieuse que la nôtre, et j'ai toujours pensé que cela était vrai. Peut-être alors prierez-vous pour moi avec un peu d'espérance... je le désire pour vous...

« ALGERNON.

« *P. S.* Le mystère qui entourera la remise de tout ceci ; le prix énorme dont j'ai payé la

discrétion de l'homme que j'envoie vers vous, vous sembleront peut-être en contradiction avec la liberté que je vous laisse de publier ces mémoires, si vous pensez que cela puisse être utile. Une courte explication dissipera vos doutes à cet égard : j'ai voulu tout prévoir, même le cas où il ne vous conviendrait pas que le monde fut instruit que j'ai osé avoir confiance en vous. Pardonnez-moi encore ce doute, mon amie ! Adieu.

« A. »

Note placée sur une feuille volante en tête des Mémoires.

Paris, ce 1er janvier 1834.

« J'ai pris ce matin un singulier engagement vis-à-vis de madame la duchesse de L*** : je lui ai promis d'écrire consciencieusement mes Mémoires à dater de ce jour.

« Je venais de lui raconter ma vie passée,

pour tâcher de lui faire comprendre comment j'avais été progressivement amené à devenir ce que le monde, dans sa sottise, appelle un original. Je ne l'ai pas convaincue. Elle prétend que j'ai mal jugé les hommes, et elle croit que si je les étudiais avec plus de calme et moins de préventions je reviendrais à des sentiments meilleurs. Mieux étudier les hommes afin de les aimer davantage, me paraît ressembler à l'homéopathie appliquée aux affections de l'âme, c'est-à-dire que c'est essayer de se guérir au moyen de ce qui vous rendrait malade si vous étiez sain.

« Je me souviens que ce pauvre Raoul de Brantigny, qui s'est fait tuer si sottement dans les rues de Paris par la balle d'un goujat, me tenait à peu près le même langage que la duchesse, seulement il le faisait au hasard comme les gens légers font toutes choses, et je ne me suis jamais soucié de suivre ses avis. Qu'avait-il

gagné, d'ailleurs, dans la pratique de ce qu'il me conseillait d'imiter ? il était devenu indifférent à tout. Se faire égoïste pour se dispenser de devenir misanthrope, en vérité ce n'est pas la peine : autant vaudrait, ce me semble, avouer qu'on ne sent en soi ni la force de haïr ce qui est odieux, ni le courage de mépriser ce qui est méprisable...

« Eh bien ! j'écrirai mes Mémoires, puisqu'on le désire et que je l'ai solennellement promis.

« Seront-ils amusants ? j'en doute : je suis profondément triste, et le monde au milieu duquel je vis n'est pas gai. La société a perdu jusqu'à l'élégance de ses vices : sa corruption est nue comme celle d'un cadavre ! la politique n'a plus de grandeur, la littérature est devenue un commerce, l'art un métier ! On ne voit que petits hommes enfantant à grand'peine et à grand bruit de misérables petites choses ; on

n'attend jamais rien de bon ni de solide de tout ce qu'on voit entreprendre. L'orgueil des gens riches consiste à passer pour économes ; la vanité des existences médiocres les entraîne jusqu'à s'exposer à la misère. Personne ne veut rester à la place que la Providence lui a marquée. On s'agite et l'on n'agit pas ; on vise à la gravité et l'on n'arrive qu'à l'ennui, quand par hasard on arrive à quelque chose. On blâme le goût effréné de nos pères pour le plaisir, et l'on court sans pudeur à d'ignobles saturnales où leurs laquais auraient rougi de se montrer. Où trouve-t-on de ces jeunes gens qui étaient la grâce et la gaîté des salons, et de ces vieillards qui en étaient le charme sérieux et la dignité ? On cherche en vain aussi la noblesse, cette brillante couronne et cette vaillante épée des monarchies, et la bourgeoisie cette base solide des nations. La première s'abâtardit dans le bien-être matériel de ses hôtels et de ses châ-

teaux, la seconde s'affaiblit en abdiquant la simplicité qui faisait sa force et le désintéressement qui était sa grandeur. Le peuple a acquis des lumières, je ne le nierai pas ; mais jusqu'à présent elles l'ont bien plus ébloui qu'éclairé, car il ne voulait pas qu'on le gouverne et il tolère qu'on l'exploite... Magnifique résultat d'un demi-siècle de lutte. Quant aux femmes, ce mystérieux pouvoir qui régissait le monde, que sont-elles devenues ? leur sceptre est tombé dans les mains des plus impures d'entre elles ; on les délaisse ou on les méprise.

« Cependant on veut que j'écrive mes Mémoires... Je les écrirai.

« ALGERNON B***. »

I *

— Mylord, voulez-vous me faire raison avec ce Sillery rosé ? je crois que vous le trouverez bon.

Lord Algernon souleva son verre, qu'il porta

* Le manuscrit laissé par lord Algernon n'était qu'une espèce de journal. La personne à laquelle il a été légué, frappée de la monotonie de cette forme, a pris sur elle de substituer l'action du roman à la froideur du récit, afin de donner plus de vie aux personnages et plus de coloris aux scènes. Elle a été en outre déterminée à ce changement par la nécessité de supprimer certains passages que l'auteur n'avait sans doute pas destinés à la publicité. Ces retranchements eussent fait lacune dans une narration ; dans une action il est impossible de constater le vide qu'ils laissent.

(*Note communiquée*).

ensuite à ses lèvres en inclinant légèrement la tête.

Cette proposition avait été faite au noble étranger par le vicomte Roger de Boislary, chez lequel il déjeunait pour la première fois, en compagnie d'une demi-douzaine de viveurs, que Roger avait réunis pour cette solennité.

La veille, Roger avait rencontré à l'ambassade d'Autriche lord Algernon, et le voyant en conversation avec le marquis de Jalamondes, il avait prié ce dernier de le présenter.

Le déjeuner tirait à sa fin. Il pouvait être deux heures de l'après-midi.

Le vicomte de Boislary était une des célébrités de ce qu'on appelle la jeunesse dorée. Il avait un appartement délicieux, des chevaux magnifiques et des dettes énormes. Tout cela l'avait naturellement mis à la mode dans un certain monde. Ses amis le trouvaient spirituel

et obligeant, parce qu'il parlait beaucoup et qu'il se mêlait toujours des affaires qui ne le regardaient pas.

Il avait vingt-huit ans, une figure insignifiante et une tournure assez distinguée. Il se connaissait en vieux bijoux, en vieilles porcelaines, en épagneuls anglais, sonnait un peu de la trompe, et tombait régulièrement une fois par an dans la Bièvre au *steeple-chease* du printemps.

Roger avait une multitude de prétentions qu'on ne remarquait pas, grâce à ce qu'il en existait dans le nombre une qui effaçait toutes les autres. Cette prétention consistait à être arrivé à la gravité par le désenchantement et la perte des illusions.

Quoique le désenchantement soit le pont aux ânes de la fatuité, Roger avait pris ce parti. Il s'était donc posé dans le monde en sceptique désabusé de tout, blasé sur tout, connaissant

les hommes et les femmes, ayant sondé le vide des affections humaines, et interrogé d'un œil intrépide le néant de toutes choses.

Roger avait-il donc éprouvé beaucoup de mécomptes dans sa vie ? point ; mais un jour la *Peau de chagrin* de Balzac lui était tombée dans les mains, et après l'avoir lue il avait décidé qu'il aurait désormais de l'expérience. Le soir même il était allé se griser au Rocher de Cancale, et aux trois quarts ivre il avait passé la nuit au bal des Variétés, où il s'était fait remettre à l'ordre plus d'une fois par les gardes municipaux qui ne trouvaient pas sa danse assez grave pour un philosophe.

Quand on parlait à Roger de quelque réunion de la bonne compagnie, et qu'on lui demandait s'il comptait y aller, il répondait invariablement. « *Vous savez bien, je ne vais plus dans le monde ; je ne vois que ma famille et mes amis ; je me range et je lis Montaigne.* »

En effet, Roger avait toujours sur sa cheminée un Montaigne relié magnifiquement, qu'il s'empressait de prendre quand il entendait sonner à sa porte.

La plus saillante de ses prétentions après celle que nous venons de signaler, était d'avoir des amis tellement célèbres qu'il dut suffire de les désigner par leur nom de baptême. Il disait aux gens qu'il voyait pour la première fois : « *Paul a fait ceci ; Guy a dit cela ; j'ai dîné chez Jacques hier ; Gustave doit venir déjeuner chez moi demain.* »

Puis si l'on avait la maladresse de ne pas paraître savoir de qui il voulait parler, il vous notait sur-le-champ dans sa mémoire comme un *individu* avec lequel il ne fallait pas se lier.

Deux fois par an il réunissait à sa table quelques hommes de lettres en réputation, afin de pouvoir dire : « *Je connais beaucoup Balzac, Sue et Roger de Beauvoir.* »

Il avait remué ciel et terre pour obtenir d'Alexandre Dumas de parler de lui dans ses impressions de voyage.

Enfin il devait être plus tard un des fondateurs du Jockey-Club, et c'est à lui qu'on doit de pouvoir garder son chapeau sur la tête dans cet établissement, à l'instar des clubs de la Grande-Bretagne, où Roger n'est jamais allé.

Un homme qui a pris cette attitude devait nécessairement ne pas avoir une minute de repos qu'il n'eût fait la connaissance de lord Algernon.

La grande fortune de ce dernier, ses excentricités, son esprit, son scepticisme amer en avaient fait une sorte de dieu pour Boislary. C'était l'homme qu'il fallait étudier et imiter. Dîner une fois au café de Paris avec lord Algernon était le plus caressé des rêves du jeune vicomte : il est facile de prévoir maintenant que ce rêve devait tôt ou tard se réaliser.

Aussi, au déjeuner dont nous parlons, Roger déployait-il toutes ses grâces pour attirer l'attention du noble étranger, et gagner sa bienveillance : la tâche n'était pas des plus faciles.

— Mylord, disait-il, j'espère que ce n'est pas la dernière fois que j'aurai l'honneur de vous recevoir à ma table. Nous nous réunissons quelquefois, mes amis et moi, et nous serons toujours heureux de vous voir au milieu de nous.

Lord Algernon fit ce qu'il avait déjà fait lors de la proposition de Roger de boire un verre de Sillery rosé avec lui : il inclina la tête avec une politesse un peu dédaigneuse.

Puis, après quelques secondes de silence, il laissa tomber ces mots de ses lèvres à peine desserrées :

— Je serai toujours charmé.

— Oh ! vous ne trouverez pas chez nous, re-

prit Roger, les grandes existences de votre belle Angleterre. Nous sommes pauvres et modestes...

— Pauvres! modestes! interrompit l'Anglais en prenant devant lui, pour l'examiner de plus près, une assiette de Vieux-Sèvres, bleu turquoise, d'une valeur considérable. Je ne crois pas que le roi Guillaume puisse se vanter d'une élégance comme la vôtre, monsieur le vicomte.

— Ce sont des brimborions, reprit Roger en rougissant de plaisir, car il avait vu une approbation dans ces quelques paroles; ce sont des brimborions que j'ai découverts en courant les ventes : je ne les ai pas payés aussi chers que vous pourriez le supposer. J'en ai beaucoup d'autres que je vous ferai voir après déjeuner puisque vous êtes amateur.

— Je ne suis pas amateur du tout, répliqua lord Algernon froidement; mais en voyant cela

chez vous, j'ai pensé que ce devait être très beau.

Pour le coup la tête tourna au vicomte, et ne sachant comment répondre d'une manière convenable à ce dernier compliment, il s'écria :

— Vive l'Angleterre, messieurs ! Voilà ce qui s'appelle un pays, une nation ! aussi je suis décidé à y faire un voyage cette année.

Il y en avait quatre ou cinq au moins que Roger tenait le même langage.

— Je ne vous le conseille pas, repartit lord Algernon. Vous vous ennuieriez beaucoup.

— M'ennuyer dans un pays de penseurs ! interrompit Roger du ton d'un homme qui proteste.

— On ne pense pas plus en Angleterre qu'ailleurs, monsieur le vicomte ; seulement on agit davantage en parlant beaucoup moins.

— Absolument le contraire de ce qu'on fait

chez nous, reprit à son tour César de Milly, l'un des convives de Roger.

— Et quelle aristocratie que la vôtre ! ajouta le comte Guy de Vateilles, l'ami intime du vicomte.

— Et vos femmes !

— Et votre marine !

— Et vos grandes existences dans vos terres !

— Messieurs, permettez-moi de parler un peu de la France, interrompit lord Algernon. Vous êtes vraiment d'une bonté...

— Dites donc d'une justice, Mylord ! s'écrièrent tous les convives de Roger et Roger lui-même, aucun d'eux ne sentant la leçon qui leur était donnée avec autant d'esprit que de politesse par l'étranger.

On se leva de table et l'on passa dans le salon, où le café et les liqueurs étaient servis. Boislary promena alors son noble convive au milieu des merveilles de son appartement ; il

lui fit admirer sa chambre à coucher en style Louis XV; sa bibliothèque plus vieille d'un siècle; son oratoire encombré d'affreux bahuts, de fantastiques reliquaires, de prie-dieu de toutes les formes, contre lesquels on se heurtait à chaque pas, parce que Roger avait assombri cette pièce déjà sombre en remplaçant les vitres de la fenêtre par des morceaux de verrières anciennes fort étonnés sans doute de se rencontrer là. On y voyait le baptême de Notre-Seigneur à côté de l'enlèvement de Déjanire, et les saintes Femmes au sépulcre encadrées dans le même panneau avec une chaste Suzanne simplement vêtue de sa chasteté. Lord Algernon, qui avait examiné assez légèrement tout le reste, s'arrêta devant cette fenêtre et parut la regarder avec un vif sentiment de curiosité.

— Vous trouvez que cela a du *chic,* mylord? demanda Roger du ton d'une personne qui interroge.

— Pardon, monsieur, je n'ai pas bien compris, répondit l'Anglais ; vous avez dit?...

— *Du chic*, mylord. C'est un terme d'art dont on se sert beaucoup en France depuis quelques années.

Lord Algernon accepta cette explication en silence, et il se dirigea vers le salon, où les autres convives fumaient comme dans une tabagie, sans respect pour toutes les élégances de cette pièce, la plus soignée de l'appartement.

La conversation était vive, animée ; un voyageur qui fut revenu après quatre ou cinq ans d'absence aurait cru à une dispute violente entre tous ces bons amis.

— Roger va nous mettre d'accord, s'écria Guy en voyant rentrer Boislary, que précédait lord Algernon.

— De quoi s'agit-il, messieurs? vous êtes bien échauffés.

— C'est César, repartit Guy de Vateilles, qui

prétend que la petite de Chaulnes est mieux que la grande comtesse.

— Je suis de cet avis, reprit Roger d'un air grave ; la petite de Chaulnes *a plus de race*. Au surplus, nous pouvons consulter mylord, je crois qu'il les connaît toutes deux.

— Vous oubliez, monsieur le vicomte, répondit lord Algernon de l'air le plus naturel du monde, que vous devez seulement me conduire dans vos écuries lorsque je vous quitterai, de sorte que je n'ai pas encore vu les deux bêtes dont vous me parlez ; mais si vous voulez dès à présent me faire juger de leurs mérites respectifs, je suis tout à fait à vos ordres.

— Mais, mylord, s'écria Guy de Vateilles en réprimant à grand'peine un éclat de rire, nous nous occupons en ce moment de femmes et non de chevaux ! Vous voulez plaisanter, je pense.

— Je sais très imparfaitement votre langue, messieurs, ou plutôt je l'ai apprise à une époque

où elle n'avait pas encore acquis toute sa recherche et toute son élégance. Par exemple j'ignorais qu'une chose a ou n'a pas de *chic;* je savais encore moins, si c'est possible, qu'une femme peut avoir de la race comme une jument de sang : excusez-moi, messieurs.

— Tu es volé, Roger, dit Vateilles en se penchant à l'oreille du maître de la maison, cet insulaire n'est pas du tout ce qu'on t'avait assuré qu'il était ; je le trouve pour ma part très peu spirituel et parfaitement maussade.

— Tu dois te tromper, repartit Roger à voix basse aussi ; Jacques est très lié avec lui, et il m'a assuré que c'était un homme très distingué.

Lord Algernon comprit ce dialogue mystérieux comme s'il l'avait entendu, mais il n'en témoigna rien ; il était beaucoup plus flatté d'encourir le blâme de cette frivole jeunesse qu'il ne l'eût été de recevoir ses éloges, puis il

s'amusait à sa manière de la pensée qu'elle ne voyait pas qu'il se moquait d'elle.

— Est-ce que vous ne parlez pas comme cela des femmes en Angleterre, mylord? lui demanda d'un ton dégagé César de Milly.

César de Milly en était à sa première année de la vie parisienne telle que nous essayons de la dépeindre; il n'avait ni père ni mère, et une fortune ronde de cent cinquante mille livres de rente; son tuteur, viveur suranné de soixante printemps, avait prié Boislary de se charger de son éducation. Boislary s'acquittait de ce soin avec une rare conscience, c'est-à-dire qu'il initiait César à tout ce qu'il savait lui-même.

Lord Algernon regarda le jeune néophyte en élégance, pour savoir s'il méritait une réponse et s'il saurait profiter d'une leçon, puis il répondit :

— Il y a quatorze ans que j'ai quitté l'Angle-

terre, monsieur, et j'ignore tout à fait comment les choses s'y passent aujourd'hui.

— Mais de votre temps?

— De mon temps il me semble qu'on ne disait pas plus d'une femme qu'elle avait de la race, que l'on n'aurait dit d'un homme qu'il avait de belles allures; mais, depuis, la civilisation a pu faire des progrès comme chez vous.

— Décidément il est fort désagréable, murmura César. Guy a raison.

Roger, qui ne manquait pas d'un certain savoir-vivre vulgaire, jugea à propos de donner une autre direction à la conversation, et il demanda à lord Algernon s'il allait beaucoup dans le monde.

— Mais presque tous les soirs.

— On m'avait dit que vous ne l'aimiez pas, et j'étais charmé de ce rapport dans nos manières de voir.

— On fait tous les jours des choses qui en-

nuient pour s'épargner le chagrin de s'ennuyer de soi-même.

Roger trouva cette réponse admirable ; elle lui sembla le sublime du désenchantement, et il se promit d'aller le soir même dans deux ou trois salons afin de chercher l'occasion de la placer comme étant de lui.

— Vous êtes très lié, je crois, dit-il, avec mon oncle le marquis de Jalamondes ? Comment le trouvez-vous? demanda-t-il à lord Algernon d'un ton dégagé assez peu convenable.

— Le plus parfait gentilhomme que j'aie jamais vu. Nous ne nous entendons sur rien, mais je rends toute justice à l'élévation de ses sentiments et à la distinction de son esprit.

— Il a des idées un peu étroites ; tranchons le mot, il est ce que nous appelons en France aujourd'hui, momie, reprit le jeune vicomte avec un sans-façon toujours plus prononcé.

— Il m'a fait un grand éloge de vous, repartit lord Algernon.

— Je le crois bien, mylord ! s'écria Boislary ; je le soigne comme un homme dont on attend soixante mille livres de rente ! Malheureusement il me les faudra attendre longtemps encore : avez-vous vu, il ne lui manque pas une dent ? C'est à se pendre ! O digne oncle, avec quel plaisir je prononcerai ton oraison funèbre !

Pendant la fin de cette phrase, lord Algernon, dont la physionomie était restée impassible, avait promené ses regards dans le salon pour s'assurer de l'endroit où il pourrait trouver son chapeau.

Cette intention n'échappa point à Boislary, et comme elle ne s'accordait pas avec ses projets, il essaya de la combattre en disant :

— Est-ce que vous nous quittez déjà, mylord ? J'avais espéré que vous voudriez bien faire un

tour de bois avec moi, et je viens de faire donner l'ordre d'atteler. Le temps est magnifique pour la saison, et par ces premiers beaux jours d'hiver tout Paris est dehors.

Roger désirait beaucoup se montrer à tout Paris en compagnie de lord Algernon, et quand il avait vu le soleil triompher d'une brume épaisse de janvier, il s'était effectivement hâté de faire dire à son cocher d'atteler ses deux plus beaux chevaux à un phaëton ravissant, sorti la veille des ateliers de Thomas Baptiste.

— Je ne puis accepter pour aujourd'hui l'honneur que vous voulez bien me faire, monsieur le vicomte, répondit lord Algernon. J'espère être plus heureux une autre fois, et je vous prie de me garder votre bonne volonté.

Et saluant la petite assemblée avec une dignité glaciale, il se dirigea vers une des portes du salon, suivi de Boislary, qui le reconduisit

jusque sur les premières marches de son escalier.

Quant Roger revint, ses amis le saluèrent par une triple salve d'injures et de malédictions ; ce fut à qui le traiterait le plus mal. On eut dit qu'une violente colère, longtemps comprimée par la présence de lord Algernon, faisait tout d'un coup irruption hors de ces jeunes cerveaux, déjà troublés par les fumées du vin. Aux reproches adressés à Boislary se mêlaient des imprécations contre le convive auquel il venait de montrer tant de déférence, lui qui se gênait si peu avec ses amis. Algernon B*** était un ours mal léché, un impertinent ; si Roger l'invitait souvent sa maison ne serait plus abordable. Les bruits les plus fâcheux couraient d'ailleurs sur cet étranger. Des gens dignes de foi assuraient qu'il lui était interdit d'habiter l'Angleterre ; et en effet, comment expliquer autrement que par une sorte d'exil ce séjour

de quatorze années loin de la terre natale. Lord Algernon n'était pas un de ces Anglais qui viennent sur le continent parce que dans leur pays ils n'ont pas une fortune en rapport avec leur vanité ; il avait au contraire des revenus immenses, des terres magnifiques, des habitations royales, un siége à la Chambre des lords. Renoncer à tous les priviléges de cette haute position pour habiter à Paris dans un petit hôtel, boulevard des Invalides, comme un pauvre diable qui jouirait tout au plus de quatre-vingt mille livres de rentes, confirmait assurément tout ce qu'on se disait à l'oreille sur le pair de la Grande-Bretagne. Les accusations, comme on le pense bien, étaient variées ; ainsi le public pouvait choisir. Les uns disaient que lord Algernon avait tué son meilleur ami dans un duel, après avoir séduit sa femme ; les autres insinuaient qu'il était devenu le chef de sa famille en tirant sur un daim, derrière lequel il ne

voyait pas son frère aîné ; ceux-ci le justifiaient d'avoir tué un de ses amis en duel, mais ils assuraient qu'il n'avait pas voulu se battre, quoiqu'il eût reçu la plus grave des insultes ; ceux-là repoussaient également l'accusation de cette maladresse dissimulant un fratricide, seulement ils croyaient être sûrs que lord Algernon devait son immense fortune à un faux testament : le fait n'avait pas été assez suffisamment établi pour motiver une condamnation judiciaire, mais il était resté plus de doutes qu'il n'en fallait pour justifier une de ces réprobations générales qui font prendre à un homme la détermination du bannissement, car, pour une raison ou pour une autre, il était bien certain que lord Algernon ne pouvait pas repasser le détroit.

Roger de Boislary n'en était pas à entendre pour la première fois tous ces méchants propos, de sorte qu'il les écouta avec le plus grand sang-

froid ; il ne s'émut pas davantage des reproches qu'on lui adressa personnellement, mais quand ses amis furent bien enroués à force de crier, il prit la parole à son tour, et il procéda à sa manière à sa propre défense et à celle de lord Algernon.

— Je conviens, messieurs, dit-il, que mon honorable ami, comme on s'exprime à la Chambre des députés, est sec, dédaigneux, désagréable, tranchons le mot ; mais, à votre tour, convenez avec moi qu'il est impossible d'avoir une tenue plus élégante, de plus grandes manières, plus vraiment l'air d'un grand seigneur. Son goût en toutes choses est exquis ; le mépris qu'il professe pour ses semblables a pour origine très respectable, selon moi, le sentiment de sa supériorité. Quant à tout ce qu'on débite sur son compte, cela a-t-il empêché une seule maison de lui ouvrir ses portes à deux battants ? N'est-il pas recherché partout ? D'abord rien

n'est prouvé ; et puis quand tout le serait, il ne s'agit pas ici d'un de ces criminels vulgaires que la société a le droit d'écraser sous son pied comme un insecte. D'ailleurs le monde au milieu duquel nous vivons n'est-il pas peuplé de coupables que leur position a protégés contre la justice ? Cherchons un peu. La vieille baronne de Chantepie n'a-t-elle pas fait aussi un héritage de huit cent mille francs en vertu du testament *olographe* d'un parent éloigné, paralytique depuis douze ans. Le testament avait six mois de date. J'ai connu un ancien procureur du roi qui avait eu entre les mains toutes les preuves de cette affaire. Qui songe aujourd'hui à la reprocher à la baronne de Chantepie ? Tout Paris va chez elle. N'en est-il pas de même de la duchesse de Lordy ? Vous savez cependant comme moi qu'une portière qui eut fait le quart de ses sottises serait depuis quinze ans à philosopher sous les ombrages de Saint-Lazare. Dary n'a-t-il pas

un soufflet sur la joue sans que l'homme qui le lui a donné soit mort? Villetard ne gagne-t-il pas toujours au wisth grâce à ce qu'il louche, ce qui fait qu'on ne sait jamais quand il regarde dans le jeu de ses voisins? J'en passe, et des meilleurs, continua Boislary, qui avait débité cette longue tirade avec une animation toujours croissante. Je mets en doute tout ce dont on accuse lord Algernon, et je continuerai à le voir; je le verrais encore si j'étais sûr de tout: c'est un homme très à la mode; et que diable, dans les circonstances un peu importantes, il ne faut pas examiner certaines choses de trop près. Voyons, César, soutiens-moi donc!

César de Milly n'avait pas été un des moins acharnés à maltraiter lord Algernon, parce qu'il avait personnellement senti le froid de son dédain; mais comme il avait encore une grande confiance dans le jugement de Boislary, son

mentor en fait d'élégance, il se crut obligé de venir à son aide.

— Il est sûr, dit-il, que lord Algernon, quoi qu'il ait fait, ne vaut pas beaucoup moins qu'une multitude de gens auxquels nous serrons la main tous les jours, et chez lesquels nous dînons volontiers quand ils ont un bon cuisinier; mais il a le tort grave, selon moi, de paraître mépriser les hommes sur le compte desquels il n'y a rien à dire; qu'il se fasse bon enfant, et....

— On dira de lui tout haut ce que l'on n'ose dire qu'à voix basse, interrompit Boislary : qu'il reste ce qu'il est, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

En ce moment on vint annoncer à Boislary que sa voiture était avancée, de sorte que tous ses convives partirent à la fois, à l'exception de César de Milly qu'il avait engagé à venir au bois avec lui, après le refus de lord Algernon.

Guy de Vateilles se dirigea vers les boulevards, dans l'intention d'aller au cercle de la rue de Grammont, où il savait que lord Algernon B*** avait été reçu la veille, il le trouva effectivement dans un des salons de lecture, et l'aborda avec une familiarité que ne découragea pas l'accueil le moins aimable.

— Je me doutais, Mylord, dit-il en s'asseyant sur le même divan que l'anglais, que vous n'aviez rien à faire, et que vous avez prétexté des occupations pour vous dispenser d'aller vous montrer aux Champs-Élysées avec Boislary.

— Je n'ai rien prétexté du tout, Monsieur. Il ne me convenait pas de sortir en voiture aujourd'hui; j'ai donc demandé à votre ami de me garder sa bonne volonté pour un autre jour.

— Je vous engage à ne pas différer trop longtemps cette promenade, car il est probable qu'il ne pourra plus vous la faire faire autrement qu'en fiacre : le pauvre garçon est tout-à-

fait coulé. Si son oncle de Jalamondes ne se dépêche pas d'aller faire sa révérence au Père éternel, il n'en a pas pour trois mois.

— Vous devez en être fort triste.

— Oh! certainement, car Roger est un très bon camarade; mais il a voulu nous éclipser tous, et aujourd'hui....

— Que deviendra-t-il? interrompit lord Algernon, avec un dégoût aussi peu dissimulé que possible.

— Je crois qu'il espère que César de Milly lui offrira de vivre chez lui; mais il compte sans son hôte. César est avare comme une vieille fille, dès qu'il s'agit de débourser un sou pour une dépense qui ne lui soit pas personnelle; et comme il sait que Roger le mènerait grand train, il se privera de cette communauté. Ah! si Boislary avait une vieille bonne femme de mère comme moi!... enfin, il lui restera la ressource d'aller s'engager en Afrique: la dys-

senterie et le yataghan ont déjà payé bien des dettes.

— Je croyais que le vicomte était votre meilleur ami, dit lord Algernon : il paraît que je me suis trompé !

— Pas le moins du monde ! s'écria Vateilles ; je lui suis très sincèrement attaché au contraire ; mais que voulez-vous, Mylord ? nous sommes dans le siècle des étoiles filantes, il faut bien se faire une raison quand il y en a une qui file. Boislary serait de même pour moi dans l'occasion.

Lord Algernon aurait sans doute répondu par quelque sarcasme à cette opinion sur la manière de pratiquer l'amitié, en l'an de grâce 1834, mais il en fut empêché par l'arrivée d'un des valets de pied du club qui se dirigea vers lui, un plateau d'argent à la main.

— C'est une lettre pour vous, Mylord, dit Vateilles, je vous quitte.

Lord Algernon prit la lettre, dont l'enveloppe était bordée d'un cercle noir, il la retourna, car elle se présentait du côté du cachet, et quand il eut reconnu l'écriture de l'adresse, il se leva brusquement et il sortit du club.

II

Le matin même de ce jour, une petite calèche de voyage avait déposé dans un des hôtels garnis de la rue Neuve-Saint-Augustin, une jeune femme et un petit enfant en grand deuil ; une femme de chambre et un domestique vêtus de noir aussi, les accompagnaient. Ils avaient voyagé toute la nuit.

Malgré la sévérité de son costume, et l'air de

fatigue répandue sur toute sa personne, les gens de l'hôtel furent frappés de la beauté de la jeune voyageuse. Elle paraissait avoir vingt-deux ans au plus, et tout en elle gardait encore cette grâce frêle et un peu gauche qui est le charme le plus puissant de la jeunesse chez les femmes. Sa tête un peu penchée, son corps légèrement courbé en avant, la faisaient ressembler à une plante dont la tige n'a pas encore acquis assez de force pour supporter la fleur qui se balance à son extrémité. Elle avait un visage un peu long, des traits délicats et réguliers, de grands yeux bleus ombragés de cils noirs, et de sa coiffe de deuil s'échappaient quelques mèches de cheveux blond cendré d'un brillant et d'une finesse remarquables. Ses dents étaient blanches et bien rangées, dans une bouche dont l'expression était à la fois douce et un peu railleuse. Elle avait des mains effilées et égèrement tremblantes, signe certain d'une

organisation nerveuse et d'une hâtive sensibilité. Ses mouvements étaient lents sans être étudiés ; sa démarche incertaine mais gracieuse ; en un mot, sans l'enfant qui l'accompagnait, et que son regard suivait toujours avec cette expression d'amour ardent qui trahit les mères, on l'eut prise pour une jeune fille à peine échappée à l'innocente vie du toit paternel.

L'enfant dont nous venons de parler, était une petite fille de deux ans environ, véritable chérubin qu'on aurait cru facilement avoir été déposé sur la terre par un nuage. Jamais boucles blondes ne formèrent une auréole étincelante autour d'un front plus radieux ; jamais plus céleste regard ne se détourna du sol pour chercher le ciel ; jamais bouche plus rieuse ne fit bon accueil à toutes ces premières misères de l'humanité que l'enfance trouve debout sur le seuil de la vie. Cependant dans ce regard et

dans ces sourires, il y avait quelque chose de pensif et de vague, que l'observateur le plus attentif ne pouvait s'expliquer d'abord, et qui le laissait profondément attendri quand la cause lui en était démontrée : la ravissante petite fille était sourde-muette de naissance, et sa pauvre mère n'avait acquis cette douloureuse certitude que depuis quelques mois.

Les deux domestiques qui accompagnaient la comtesse de Candor et sa fille Valentine, méritent aussi une mention particulière. Ils n'appartenaient ni l'un ni l'autre à cette classe, malheureusement trop nombreuse, de serviteurs intéressés et dénigrants, tour-à-tour vampires et espions de leurs maîtres. Tous deux, attachés à la comtesse depuis ses plus jeunes années, ne l'avaient jamais quittée un seul jour, et ils s'étaient associés à sa destinée avec une ardeur qui se révélait dans les plus petites choses comme dans les plus grandes circonstances.

Rose, la femme de chambre de la comtesse, n'avait guère que deux ou trois années de plus que sa maîtresse. C'était une orpheline que les parents de madame de Candor avaient recueillie, et qu'ils avaient fait élever avec leur fille, sur un pied d'égalité parfaite, dès qu'ils avaient reconnu en elle des qualités qui la rendaient dignes de cette faveur. Plus tard ils s'étaient occupés de lui chercher une position convenable ; mais dès que Rose l'avait su, elle s'était empressée de leur dire qu'elle ne quitterait pour rien au monde mademoiselle Jeanne ; qu'elle comprenait parfaitement qu'il n'était plus convenable qu'elles vécussent désormais ensemble dans la familiarité de deux compagnes du même rang, et qu'elle voulait être sa femme de chambre. On laissa les choses sur l'ancien pied pendant quelques mois encore, puis quand on vit que la résolution de Rose était inébranlable, les parents de Jeanne cédè-

rent, et à dater de ce jour l'orpheline mit un tablier blanc, et n'appela plus son amie d'enfance que mademoiselle.

Si Jeanne de Navaillac, depuis comtesse de Candor, n'eut pas existé, Rose aurait pu, à bon droit, passer pour une des plus ravissantes créatures de la terre. Elle était grande et mince comme sa maîtresse, avec plus de fermeté dans la taille et plus de vivacité dans les mouvements. Sa chevelure noire à reflets bleuâtres était abondante et cependant soyeuse; ses grands yeux à la prunelle sombre étincelaient à la fois de la lueur ardente des organisations passionnées, et de la clarté douce des âmes affectueuses avec calme; son teint pâle avait plus de vie que n'en eut annoncé le coloris le plus florissant, et sous son sourire habituellement mélancolique perçait une gaîté contenue qui n'attendait peut-être pour se produire qu'un

peu plus de bonheur dans la destinée de celle à qui Rose avait consacré sa vie.

Gérard, le valet de chambre de la comtesse, n'avait à cela près de son dévoûment et de son zèle infatigable, aucun rapport de caractère avec Rose. C'était un ancien grenadier du régiment de la garde que le comte de Navaillac avait commandé pendant les dernières années de la restauration. Véritable nature de soldat, dans la plus belle acception du mot, Gérard aurait exposé dix fois sa vie dans un seul jour pour procurer à sa maîtresse deux minutes de contentement. Tout ce qu'elle aimait, il l'aimait aussi avec passion ; si elle eût été capable de haine, cette haine Gérard l'eût partagée, et Dieu sait ce qui serait arrivé. Gérard avait quarante-cinq ans environ. Il était grand, sec, basané ; avait un nez immense, des yeux gris clair, toujours étincelants de cette affection inquiète d'un chien d'aveugle ; une voix rude qui

devenait tremblante quand la comtesse lui adressait la parole, ou que Valentine lui tendait sa petite main, pour le prier de l'aider à marcher ; enfin il était actif, vigilant, fidèle, discret et il ne se faisait jamais valoir de rien : nous ajouterons pour achever de le faire connaître, qu'il n'avait ni famille, ni maîtresse, ni amis, de sorte que tout son cœur et tout son temps appartenaient à madame de Candor et à Valentine : sa domesticité était un sacerdoce.

La comtesse consacra les premières heures de son arrivée à Paris à son installation et au repos de sa fille, qu'elle voulut partager pour qu'il fut plus complet. Vers le milieu de l'après-midi, elle écrivit une lettre qui fut remise à Gérard avec l'ordre d'aller à la recherche de la personne à laquelle cette lettre s'adressait, et de ne pas revenir qu'il ne l'eût trouvée, si toutefois cette personne était à Paris.

Avec un homme du caractère de Gérard cette dernière recommandation était indispensable, car l'ancien grenadier eût été capable de s'en aller au bout du monde pour exécuter l'ordre qu'on venait de lui donner.

Six heures viennent de sonner à l'horloge du Timbre de la rue de la Paix. Madame de Candor est assise à un des coins de la cheminée du salon de son appartement ; sa fille Valentine est étendue en travers sur ses genoux, la tête appuyée sur son bras gauche ; Rose va et vient d'une pièce à l'autre pour achever de mettre tout en ordre.

— Madame, dit-elle avec une vivacité toute joyeuse, je suis sûre que Valentine vient de m'entendre, car elle a tourné la tête quand je suis entrée, et d'où elle était il lui était impossible de me voir.

— Tu te trompes, ma bonne Rose, répondit mélancoliquement la comtesse. Tes pas ont

ébranlé imperceptiblement cette pièce, et Valentine a compris que quelqu'un arrivait. Il n'y a malheureusement pas d'autre explication possible à la circonstance qui vient de réjouir ton excellent cœur. Appelle la pauvre enfant par son nom, et tu verras qu'elle ne te répondra pas ! mon malheur est certain et sans remède.

En ce moment un violent coup de sonnette retentit dans l'antichambre ; la comtesse tressaillit, et Valentine que ce tressaillement maternel alarma se dressa sur son séant. Madame de Candor la pressa avec passion contre son cœur.

Gérard ouvrit la porte du salon et annonça lord Algernon d'une voix solennelle et triste.

— Je ne vous espérais pas encore, murmura faiblement la comtesse en se levant, sa fille entre ses bras, pour aller au-devant du visiteur qui venait à elle sans aucun empressement.

— Vous à Paris, Madame! mais par quel hasard? votre absence, si je ne me trompe, devait durer au moins une année encore.

Et il prit la main de la comtesse qu'il porta à ses lèvres avec un respect glacial. Sa physionomie ne trahissait aucune émotion; elle n'exprimait pas même la surprise dont ses paroles semblaient témoigner.

Ils revinrent tous deux près de la cheminée. La comtesse se laissa tomber dans son fauteuil ayant toujours sa fille dans ses bras, et quand elle fut assise elle désigna de la main un siége à lord Algernon.

— Ce n'est point un hasard qui me ramène, dit-elle après quelques secondes de silence; c'est un malheur... monsieur de Candor n'existe plus! L'ignoriez-vous donc, vous qui devez voir tous les jours des gens qui le savent depuis trois mois?

— Mais puisque vous étiez à Nice pour votre

fille, il me semble que la mort de votre mari n'était pas une raison pour vous en éloigner dans cette saison.

— Il n'y a plus d'espoir de guérison pour ma fille ! s'écria douloureusement la comtesse. Nous avions cru son intelligence tardive, et j'ai acquis l'horrible certitude qu'il lui manque deux sens ! la pauvre enfant est sourde-muette !

Et madame de Candor se mit à sangloter amèrement.

Valentine avait toujours tenu sa tête cachée contre le sein de sa mère. Quand elle sentit ce sein se gonfler, elle se souleva, écarta les boucles blondes qui voilaient ses yeux, puis ayant attaché un regard rempli d'amour et d'anxiété sur le visage inondé de larmes de la comtesse, elle se suspendit à son cou en pleurant aussi, mais silencieusement comme on n'aurait pas dû l'attendre d'un enfant aussi jeune.

—Vous voyez bien qu'elle vous a entendue, dit lord Algernon avec une imperceptible émotion dans la voix. Vos inquiétudes me semblent exagérées comme toujours. Rien n'est plus rare qu'un pareil malheur.

— Il y a des gens qui sont voués aux malheurs peu fréquents, afin de mieux comprendre que la destinée les a choisis pour les faire souffrir, reprit la comtesse; ma fille n'a pas entendu ce que j'ai dit, mais elle l'a deviné... ce n'est pas la première preuve qu'elle m'ait donnée de la précocité de son cœur. Pauvre enfant, que je t'aime!

— Je prends vraiment part à votre douleur, madame, répondit lord Algernon avec un peu plus d'émotion encore. Avez-vous déjà vu vos amis, monsieur votre frère?...

— Personne à Paris ne sait encore mon retour, interrompit la comtesse; et je suis presque décidée à le laisser ignorer à tout le monde.

— Puis-je savoir alors, madame, à quoi je dois la flatteuse exception dont je suis l'objet? Puis-je vous être bon à quelque chose?

Madame de Candor regarda lord Algernon avec une sorte d'égarement. On eut dit qu'elle ne savait pas si elle devait douter de sa raison à lui, ou de son bon sens à elle.

— Il me demande pourquoi je l'ai fait appeler! s'écria-t-elle; mais je suis donc folle? j'ai donc rêvé un passé qui n'existe pas? Il me semblait cependant que... ah! reprit-elle vivement après s'être interrompue un instant, j'ai un moyen de savoir si je ne me trompe pas! Qui a écrit cela, mylord? continua-t-elle en tirant brusquement de son sein un papier plié en forme de lettre, et en le présentant à lord Algernon.

— C'est moi, madame, répondit froidement celui-ci, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur le papier. Mais, à mon tour puis-je

vous demander avec la même autorité ce que vous avez fait de ces témoignages d'un dévoûment sans bornes et d'un attachement indestructible ?

— Un bien coupable usage, monsieur, repartit la comtesse avec fermeté; mais je ne devais pas, vous en conviendrez avec moi, m'attendre à en trouver le reproche dans votre bouche... J'ai gardé ces lignes que j'aurais dû anéantir, et après les avoir reçues, j'ai eu la faiblesse de vous avouer que je regrettais de n'être pas libre de vous rendre l'affection que vous disiez ressentir pour moi.

— Qu'auriez-vous fait de plus, qu'auriez-vous dit de moins s'il se fut agi d'un homme qui vous eut été complètement indifférent ?

— Je ne me suis jamais trouvée dans le cas de le savoir, monsieur; mais je crois que cet homme eut parfaitement compris que même ma liberté ne lui donnerait pas des chances

meilleures : le mot de regret ne se serait pas présenté à ma pensée.

— Ce mot peut n'être qu'une banalité.

— Une personne qui se respecte, mylord, ne répond des banalités qu'aux paroles qu'elle ne regarde pas comme sérieuses. Votre amour serait-il dans ce cas ? Alors il eût été bien utile à mon bonheur et au repos de ma conscience de me le laisser deviner plus tôt.

Madame de Candor prononça ces dernières paroles avec un amollissement dans la voix qui semblait annoncer que l'émotion la gagnait. Lord Algernon ne remarqua pas cette circonstance, ou, ce qui est plus probable, il ne voulut pas en profiter.

— Mais, madame, dit-il du ton d'un homme qui cherche à s'expliquer sur un mal entendu, je vous jure que votre conduite avec moi m'a laissé l'impression que je vous étais tout-à-

fait indifférent... Vous m'avez défendu de vous écrire, banni de votre présence...

—Et ces défenses, ces précautions vous ont fait croire à mon indifférence! interrompit vivement la comtesse. Au surplus, peu importe, ajouta-t-elle avec plus de calme, il ne s'agit plus du passé, mylord, mais de l'avenir...

Elle s'arrêta, et une vive rougeur colora subitement son visage, que ses précédentes émotions avaient pâli. Lord Algernon resta dans son impassibilité, bien que les dernières paroles de la comtesse fussent de nature à piquer vivement sa curiosité : nos lecteurs en conviendront avec nous.

— Vous êtes toujours le même, reprit-elle après quelques minutes de silence, et je me demande, en vous retrouvant tel que je vous avais laissé, si je ne suis pas la plus insensée des femmes de venir vous dire ce que vous allez entendre. Mylord, m'aimez-vous encore? ré-

pondez franchement! ma démarche me donne le droit de réclamer une franchise égale à la mienne.

— Avant de vous répondre, madame, voulez-vous me dire pourquoi vous m'interrogez sur des sentiments dont vous m'avez défendu de vous parler?

— Mais vous le savez bien, interrompit la comtesse avec impatience : je n'étais pas libre et je le suis.

— De sorte que vous venez m'offrir votre main, répondit lord Algernon avec une légère altération dans la voix... Madame, si ce procédé vous est inspiré par votre cœur seul, il est bien beau, bien généreux, et je ne dois plus hésiter un instant à vous dire que...

— Arrêtez, mylord! interrompit de nouveau la comtesse. Je ne veux pas que vous puissiez croire que j'aie voulu vous tromper, et vous saurez la vérité tout entière. Ce n'est pas seu-

lement mon cœur qui m'amène vers vous, Algernon, continua-t-elle en baissant la voix... il ne l'eût fait que plus tard, quand ces lugubres vêtements... pour le moment, c'est la dernière volonté d'un digne homme, maintenant devant Dieu, que j'accomplis.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Pour cette fois, je ne m'en inquiète ni ne m'en indigne, répondit madame de Candor en s'efforçant de sourire, et je reconnais avec vous qu'une explication est indispensable : Je suis prête à vous la donner, si vous êtes prêt à l'entendre.

— Je serai charmé..., dit lord Algernon, en s'inclinant avec gravité.

La comtesse tira un cordon de sonnette qui se trouvait à la portée de son bras. Le son eut à peine retenti, que Rose arrivait dans le salon.

— Couchez ma fille, Rose; et restez près

d'elle jusqu'à ce que je puisse aller la rejoindre. Ce sera bientôt, je pense.

Rose se pencha pour prendre Valentine sur les genoux de sa maîtresse; mais la petite fille qui suivait ses mouvements avec inquiétude depuis qu'elle était entrée dans le salon, poussa un cri déchirant et se pelotonna contre le sein de sa mère avec tous les signes les plus évidents d'une violente terreur.

— Mon Dieu! Rose, qu'a-t-elle? s'écria la comtesse: Voilà la première fois qu'elle refuse d'aller avec vous... lui auriez-vous fait quelque mal, sans le vouloir, bien entendu?

— Non, madame; vous savez bien que ce n'est pas possible, répondit Rose avec une affectueuse confiance qui témoignait qu'elle était tout à la fois sûre d'elle-même et sûre du cœur de madame de Candor.

Puis elle s'agenouilla devant Valentine, les bras croisés, pour lui montrer qu'elle ne vou-

lait pas la prendre malgré elle, et l'enfant se mit à sourire, sans perdre toutefois l'expression de terreur qui avait altéré sa physionomie.

— Elle est plus calme, dit la comtesse ; vous pouvez l'emmener, je crois.

Et elle souleva sa fille, pour la baiser d'abord et la déposer ensuite dans les bras de Rose qui s'était relevée.

Mais à l'instant les cris recommencèrent avec une nouvelle force, et les regards de Valentine, toujours exprimant l'effroi, se dirigèrent sur lord Algernon.

— Je crois en vérité que c'est de moi qu'elle a peur, dit celui-ci. Comment cela se fait-il ? elle ne me connaît pas.

— C'est justement parce qu'elle ne vous connaît pas, mylord, murmura la comtesse à voix basse, pendant qu'elle pressait sa fille contre son cœur pour essayer de la calmer. Eh bien !

Rose, retirez-vous, ajouta-t-elle après quelques tentatives inutiles; je la garderai avec moi. Elle a beaucoup dormi dans la voiture, et il peut se faire qu'elle n'ait pas encore sommeil.

Rose s'éloigna. A peine fut-elle partie, que Valentine se mit sur son séant, en se retournant de manière à avoir lord Algernon en face d'elle; puis elle attacha les yeux sur lui, et elle parut décidée à ne plus le perdre de vue.

— Voyez comme je suis malheureuse! s'écria la comtesse avec désespoir. Je ne puis pas même lui faire comprendre que vous êtes un de mes amis! Voyons cependant, continua-t-elle en prenant la main de Valentine pour essayer de la mettre avec la sienne dans celle de lord Algernon.

La petite fille céda, mais avec une visible répugnance.

— Est-ce que vous n'aimez pas les enfants? demanda la comtesse d'une voix tremblante.

On dit qu'ils ont un merveilleux instinct pour deviner ceux qui n'éprouvent pas de sympathie pour eux.

— Je pense avec peine qu'ils deviendront des hommes un jour, repartit lord Algernon ; mais je crois que j'aimerais votre fille.

— Pauvre petite, elle a bien besoin d'être aimée ! Que deviendrait-elle si elle venait à me perdre.

En ce moment la comtesse leva les yeux sur lord Algernon, et elle crut voir que son visage exprimait des sentiments en harmonie avec les siens.

— Ne vous défendez donc pas d'être bon puisque vous l'êtes réellement, mon ami ! lui dit-elle avec l'accent d'une profonde gratitude. Maintenant vous allez m'écouter, ajouta-t-elle presque aussitôt, car je ne veux pas vous laisser plus longtemps dans le doute sur les

motifs de l'inexplicable démarche que je fais en ce moment.

Lord Algernon rapprocha son siége de celui de la comtesse, et Valentine attacha de nouveau son regard sur lui.

III

— Peu de temps après votre brusque départ de Nice, dit la comtesse, du ton d'une personne qui commence un récit, monsieur de Candor, dont la santé s'affaiblissait visiblement depuis quelques mois, comme vous savez, tomba sérieusement malade. Le médecin qui le soignait ne me dissimula pas que le cas était grave, et désirant mettre sa res-

ponsabilité à couvert, il m'engagea à faire venir de Gênes le célèbre docteur Bartoldi que nous avions déjà consulté l'année précédente. Pour ne pas alarmer le malade, il fut convenu que, Bartoldi une fois arrivé, nous dirions à M. de Candor qu'il avait été mandé pour une autre personne, et que le sachant un peu souffrant, il demandait à le voir pour juger de son état. Les choses se passèrent effectivement ainsi. M. de Candor n'eut pas l'air de soupçonner notre stratagême, et il se prêta sans inquiétude et même sans répugnance à une consultation sérieuse. Le résultat, qu'on lui dissimula avec soin, fut bien douloureux pour moi, mylord! Bartoldi, comme son confrère de Nice, me déclara qu'il ne conservait aucun espoir, et que tous les efforts de la science ne pourraient aboutir qu'à prolonger de quelques mois l'existence du malade : encore fallait-il pour cela ne pas quitter Nice,

dont le climat avait évidemment arrêté les progrès de la maladie depuis que nous y étions. Malte ou Madère aurait mieux convenu, mais il n'y fallait pas songer, M. de Candor n'ayant plus assez de force pour supporter un aussi long voyage. Nous prîmes alors une maison dans un des faubourgs de la ville, avec une terrasse donnant sur la mer, et nous nous y établîmes au commencement de l'hiver dernier.

Les premiers mois se passèrent mieux que je ne devais l'espérer d'après toutes les craintes qu'on m'avait données, et j'aurais peut-être cru à une guérison, si le médecin qui venait nous voir deux fois par jour, ne m'eût sans cesse répété qu'il était de son devoir de ne pas me laisser d'illusions. Effectivement, quand les vents de l'équinoxe du printemps se mirent à souffler, M. de Candor retomba plus bas que je ne l'avais encore vu. La fièvre ne le quitta

plus ; une toux affreuse , incessante se déclara; il perdit tout-à-fait le sommeil et le peu d'appétit qu'il avait conservé. Rose et moi nous alternions pour le veiller , et il recevait nos soins avec une douceur et une patience qui ne se sont pas démenties un seul instant pendant une agonie de près d'une année. L'été s'écoula ainsi ; en automne le mal empira , et dans les premiers jours d'octobre , le médecin vint me dire que le terme fatal approchait , et qu'il devenait indispensable d'avertir le malade du danger imminent dans lequel il était : Je me résignai à l'accomplissement de cette tâche douloureuse.

Au premier mot que je dis à M. de Candor, il posa une de ses mains sur mon bras, comme s'il voulait m'empêcher de parler , puis il me répondit qu'il connaissait depuis longtemps son sort et qu'il l'accepterait sans se plaindre ,

quelque regret qu'il éprouvât de quitter une vie que je lui avais rendue bien chère.

« Vous allez avoir de bien tristes moments à passer, ma pauvre Jeanne! me dit-il de ce ton de tendresse paternelle qu'il avait pris avec moi dès les commencements de notre mariage. Mais je compte sur la force que Dieu a mise en vous, et sur votre amour pour notre chère Valentine. Puisse cette enfant vous consoler de la perte de votre meilleur ami... oui, de votre meilleur ami, Jeanne, poursuivit-il, car c'est surtout cela que j'ai été jusqu'à ce moment, et que je serai pour vous jusqu'à mon dernier jour.

» Ne soyez pas blessée de ce que je vais vous dire, continua-t-il après s'être reposé quelques minutes. J'ai surpris le secret de votre cœur, et l'estime que j'avais pour vous s'est encore accrue par cette découverte. Vous êtes aimée de lord Algernon, Jeanne; et sans vous en douter peut-être votre cœur n'est point resté

insensible à cet amour. Cependant vous n'avez pas cessé un instant d'être pour moi l'épouse fidèle et dévouée que Dieu m'avait donnée il y a trois ans. Soyez-en mille fois bénie! jamais femme ne le mérita plus que vous! »

Ici la comtesse fut obligée de s'arrêter, car ses sanglots la suffoquaient. Valentine pleurait aussi, et cherchait de temps en temps à consoler sa mère en lui faisant de petites caresses.

Lord Algernon prit la main de madame de Candor et la porta à ses lèvres avec une tendresse respectueuse. Sa physionomie habituellement insensible avait perdu sa rigidité; elle exprimait une curiosité pleine de compassion.

— Avant de continuer à vous rapporter les paroles de M. de Candor, reprit la comtesse, j'ai besoin de vous dire que je ne crois pas mériter tous les éloges qu'elles renferment, et si je les répète sans en omettre une

seule, c'est uniquement pour ne pas manquer à la vérité que je me suis promise : vous ferez la part de l'indulgence sublime d'un noble cœur qui se préparait depuis longtemps à paraître devant Dieu : Je reprends mon récit.

« Oui, Jeanne, continua M. de Candor, vous avez le droit de vous dire que vous avez été l'honneur et la consolation de mes dernières années, et moi je serais le plus ingrat des hommes si ma volonté suprême n'était pas un éclatant témoignage de ma reconnaissance. Ma mort va vous laisser sans protection, sans soutien, dans un âge où on a besoin de l'une et de l'autre, même avec un caractère comme celui que je vous connais. Eh bien! j'exige de vous que l'homme qui vous aime sache le plus promptement possible que vous n'étiez pas indifférente à son affection, comme votre courageuse conduite a pu le lui faire croire. Allez franchement à lui, mon enfant! qu'il ap-

prenne ce qui s'est passé entre nous; je le crois digne de comprendre ce que cette démarche aura de loyal, et capable d'excuser ce qu'elle présentera d'extraordinaire. En agissant autrement, vous ne vous en retrouverez pas moins tôt ou tard ; mais ce sera avec plus de gêne, et qui sait si alors vous vous entendrez ? Je ne vous dis pas de partir pour Paris le lendemain du jour où j'aurai fermé les yeux ; j'exige encore moins que vous ne prolongiez pas votre deuil aussi longtemps que le doit faire une femme telle que vous ; je vous ai exprimé mon désir, j'attends votre promesse, et je vous abandonne le soin de l'exécution. J'ai étudié avec l'attention la plus scrupuleuse le caractère de lord Algernon : il n'a pas un vice ; et s'il ne cherchait pas à étouffer ses nobles qualités, parce qu'il ne croit pas à la vertu de ses semblables ; il serait le meilleur des hommes. Jeanne, vous le guérirez de la longue souf-

france de ses doutes. S'il était là, je lui dirais combien vous avez été admirable pour un homme qui ne pouvait pas vous rendre le bonheur que vous lui donniez! il saurait que mariée presque enfant à un vieillard, vous avez eu pour lui toutes les délicatesses et toutes les sollicitudes de l'amour! que vous ne lui avez jamais montré qu'un visage rayonnant! qu'il n'a jamais surpris dans votre âme que la volonté du bien, dans votre imagination que des pensées aussi pures que votre doux et chaste regard...

— Pardon! pardon! s'écria la comtesse en interrompant de nouveau son récit; mais c'est ainsi qu'il a parlé, et peu d'instants après, il me faisait jurer sur la tête de ma fille, de ma chère Valentine, de ne pas omettre une seule de ses paroles quand je vous reverrais! Seulement, je ne méritais pas tant d'indulgence, mylord! je n'avais d'ailleurs nul mé-

rite à chercher à le rendre heureux, car je l'aimais d'une tendre affection! Quelques jours plus tard, au moment de rendre à Dieu sa belle âme, il me rappelait encore d'une voix éteinte la promesse que je lui avais faite de me conformer scrupuleusement à ses volontés dernières, bien qu'elles eussent pour moi un côté pénible... j'ai obéi! reprit-elle après quelques secondes d'un silence évidemment causé par la violence qu'elle s'était faite jusque là. J'ai obéi! répéta-t-elle av c accablement en se penchant vers sa fille pour cacher son visage, couvert de la plus touchante confusion.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent sans que lord Algernon articulât une seule parole. Il est facile de supposer tout ce que l'incroyable taciturnité de cet homme devait faire éprouver à la comtesse, qui depuis quelques instants n'avait pas osé lever les yeux sur lui.

Ne pouvant supporter plus longtemps son

anxiété toujours croissante, et résolue à se relever à force de fierté si elle n'avait pas été comprise, elle hasarda un timide regard… le visage de lord Algernon était inondé de larmes.

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il enfin d'une voix qui semblait appartenir à un autre homme, tant elle différait de ses accents ordinaires; pardonnez-moi, car tout ce que j'éprouve est si nouveau, que je ne sais où trouver des paroles pour exprimer ce qui se passe dans mon cœur, livré au doute depuis tant d'années. Enfin je rencontre une âme droite, un esprit élevé, une confiance si grande, qu'elle n'a point failli en présence de ma longue incrédulité ! je vous crois, Jeanne ! poursuivit lord Algernon, en mettant un genou en terre devant la comtesse. Ma vie est à vous, et la vôtre sera heureuse si je garde les impressions de ce qui vient de se passer en moi. Je vous aimais toujours, ajouta-t-il; et cependant je ne connaissais de

vous que la beauté merveilleuse de votre personne, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins parfait en vous. Réglez quand vous le voudrez, comme vous le voudrez tout ce qui a rapport à notre avenir ! j'approuve tout ; tout, entendez-vous bien ?

— Monsieur de Candor vous connaissait mieux que moi, répondit la comtesse en tendant la main à lord Algernon pour le relever. Sa sollicitude pour mon bonheur l'avait éclairé, reprit-elle avec une grâce adorable. J'accepte ce que vous m'offrez, mon ami ; seulement je vous demande de me laisser déterminer seule l'époque de mon changement de situation. Je désire porter le deuil pendant deux années... dites, puis-je faire moins pour l'homme qui a tant fait pour moi ? je m'en rapporte à votre noble cœur, Algernon.

— Il aura le courage de vous approuver, Madame ! il en aurait eu un plus grand encore,

c'eût été de vous conseiller peut-être ce que vous venez de résoudre, si vous ne l'aviez pas résolu de vous-même. Excusez cet orgueil.

La comtesse lui tendit la main.

— A présent, dit-elle, j'ai une chose bien pénible à vous apppendre... il faut nous séparer, et nous séparer bientôt..... demain peut-être.

Lord Algernon fit un geste de douloureuse soumission.

— Je suis maîtresse de mes actions, reprit madame de Candor ; ainsi personne n'a le droit d'exercer le moindre contrôle sur mes volontés; mais j'ai des ménagements à garder, des préventions à détruire... je vous demande donc le secret sur tout ce qui vient de se passer, et même sur mon voyage à Paris si je ne juge pas à propos de le laisser connaître.

Lord Algernon montra de nouveau qu'il se résignait.

— Mon frère, ne vous aime pas, poursuivit sans hésitation la comtesse, et comme il avait aussi deviné mon affection pour vous, depuis que je suis libre il m'écrit sans cesse pour m'exprimer ses craintes. Je suis bien décidée à ne pas le croire ; mais je ne voudrais pas le braver inutilement, c'est-à-dire dès aujourd'hui pour une chose qui est encore éloignée. Je ne sais pas encore si je le verrai : si je m'y décide, je lui dirai que je suis venue consulter à Paris pour ma fille, ce que je compte faire réellement, et à moins qu'il ne me questionne il ne saura rien.

— Et où comptez-vous vous établir ? demanda lord Algernon.

— A Nice : j'y ai conservé ma maison ; le climat convient à ma fille ; je n'y connais presque personne... ce sont là de bien bonnes raisons.

— Pourrai-je aller vous y voir ? demanda lord Algernon.

— Vous en déciderez, mon ami ; mais il serait plus convenable peut-être que cela ne fut pas.

— Vous êtes un ange ! s'écria lord Algernon avec un enthousiasme dont il s'étonna lui-même, tant il lui semblait nouveau.

— Non ; mais je dois être votre femme, et je sais tout ce que cet avenir m'impose dès à présent. Mais adieu pour ce soir, mon ami. Ma fille s'endort, il faut nous séparer : vous aurez de mes nouvelles demain, et je vous promets de ne pas quitter Paris sans vous revoir encore une fois.

Ils se levèrent tous deux, et Jeanne souleva sa fille à demi endormie dans ses bras comme pour la présenter à lord Algernon qui la contempla avec attendrissement. Valentine entr'ouvrit les yeux, mais elle ne témoigna aucune

frayeur : la comtesse la pressa alors tendrement contre son sein.

— Adieu ! adieu ! dirent-ils tous les deux en même temps.

IV

Ce qu'on a entrevu du caractère de lord Algernon depuis le commencement de cette histoire ; le souvenir qu'on a dû garder de son apparition à la fin du roman de madame de Miremont, rendent, selon nous, quelques explications nécessaires : nous les donnerons aussi brèves que possible.

Ainsi que l'avait parfaitement observé le

comte de Candor, lord Algernon n'avait pas de vices, mais il s'était exercé de bonne heure à réprimer toutes celles de ses qualités qui pouvaient, dans le commerce de la vie, contribuer à l'agrément de ses semblables. Né sensible, confiant, dévoué, il avait éprouvé au moment de son passage de l'adolescence à la virilité, une de ces déceptions profondes qui influent puissamment sur une nature aux époques de transformation, surtout quand elles succèdent à de nombreux mécomptes. Dupe jusqu'alors de ses nobles penchants, il s'était promis de les combattre toujours, et il était parvenu à les vaincre jusqu'à les empêcher de se montrer au dehors dans les circonstances les plus difficiles. Il avait donc en quelque sorte bronzé du même coup son visage et son âme, et il pouvait défier le regard le plus pénétrant et l'esprit le plus subtil de surprendre sur les traits de l'un l'ombre d'une émotion douce, et dans les pensées

de l'autre l'éclair d'un sentiment tendre dégagé de personnalité. Sa sensibilité s'était changée en sécheresse, sa confiance en scepticisme, sa facilité à se dévouer en dédain pour les souffrances d'autrui. Jamais métamorphose n'avait été plus prompte, plus complète : du soir au lendemain lord Algernon était devenu méconnaissable même pour sa mère.

Peu de temps après il avait quitté l'Angleterre, dont le séjour lui était devenu insupportable, et il avait commencé cette vie errante, pendant laquelle le hasard lui avait fait rencontrer le jeune Raoul de Brantigny, dans une des capitales de l'Europe. Il ne s'était point attaché au jeune comte, mais il lui avait trouvé quelques rapports éloignés de caractère avec lui-même, et il s'était fait une habitude de le voir. A dater de cette époque, lord Algernon s'était arrangé un établissement à Paris, espèce de quartier général où il revenait après chacune

de ses excursions. Quant à l'Angleterre, il ne la visitait plus que de loin en loin, et uniquement pour donner un coup-d'œil indifférent aux immenses intérêts privés qu'il avait dans ce pays. La société parisienne l'avait adopté parce qu'il était riche et de grande maison, et elle le gâtait, tout en disant qu'il était désagréable, et sans doute parce qu'il l'était réellement. Qui ne connaît la tyrannie des êtres qui règnent par leurs défauts? Lord Algernon en faisait chaque jour l'expérience, et son mépris pour l'espèce humaine augmentait à mesure qu'il se voyait plus recherché. Quelquefois il disparaissait de la scène pendant des mois entiers, sans quitter Paris pour cela, et le mystère de ces retraites entretenait l'intérêt qui s'attachait à sa personne, sans qu'il y eut calcul de sa part; car il ne visait point à l'effet, quoiqu'il en eut perpétuellement l'air. Un être excellent, qu'un malheur eût éloigné du monde, se serait vu ou-

blié en y rentrant, lord Algernon au contraire y trouvait un meilleur accueil, sans qu'il daignât même donner les motifs de sa singulière conduite. C'était un original auquel il fallait passer beaucoup de choses, en considération des qualités qu'il n'avait pas, et des agréments qu'il dissimulait soigneusement; voilà ce que disaient, pour l'excuser, les gens qui se montraient faibles à son égard. Les mères ayant des filles à marier; les jeunes femmes tourmentées du désir d'être à la mode; les curieuses de l'inconnu qui auraient voulu pénétrer tous les secrets de cete existence bizarre; les sots comme Roger de Boislary, et bien d'autres encore, acceptaient toutes les excentricités de lord Algernon, et les prônaient beaucoup plus haut, que s'il se fut agi de mettre au jour les bonnes actions d'un homme obscur. Quelques individualités protestaient contre cette popularité de salons; mais on ne les écoutait point, et, de

guerre lasse, elles finissaient par se taire, ou elles se rangeaient à l'opinion générale, sans trop savoir pourquoi, comme cela arrive presque toujours.

Telle n'avait point été cependant la conduite de la duchesse d'Ussel et du vieux marquis de Jalamondes, deux personnes chez lesquelles lord Algernon allait beaucoup, quand il n'était pas dans ses moments de sauvagerie. La duchesse avait rencontré le bel insulaire chez son amie madame de Miremont, et avec ce tact exquis des femmes qui joignent à un esprit élevé une âme délicate et sensible, elle avait deviné que ce cœur sec et froid n'avait pas toujours été ce qu'il était devenu, et qu'il ne lui avait manqué peut-être que du bonheur pour être excellent; alors elle avait pris vis-à-vis de lord Algernon une attitude toute différente de celle des autres maîtresses de maisons qui le recevaient, c'est-à-dire qu'elle le plaignait au lieu de le

vanter, et qu'elle considérait son originalité bien plus comme une maladie que comme une élégance. Elle était donc ferme et sincère avec lui, et lui, sans en convenir toutefois, ressentait pour elle une profonde estime qu'il subissait comme un joug, et dont il avait vainement cherché à s'affranchir. Jamais le mot d'amitié n'avait été prononcé entre eux, et cependant elle comptait sur lui, et lui fut venu à elle s'il eût été absolument obligé de montrer de la confiance à quelqu'un. Madame d'Ussel n'était plus jeune depuis bien des années déjà ; mais elle avait conservé ces restes de beauté qui sont encore une puissance pour les femmes qui possèdent en outre une grande supériorité morale et intellectuelle, et qui savent se résigner à remplacer par une grâce sérieuse la coquetterie frivole de leur jeunesse, époque vraiment heureuse pour celles que la vanité ne domine pas, car il y a encore assez d'amour au fond de tous

les sentiments qu'elles inspirent, pour les consoler de n'en pas apercevoir à la surface : si elles règnent moins elles gouvernent davantage : la médiocrité seule peut considérer ce changement comme une abdication, madame d'Ussel en avait une plus haute idée.

Le marquis de Jalamondes était un vieillard charmant après avoir été un gentilhomme accompli. Lord Algernon le voyait souvent en se disant qu'il finirait sans doute par découvrir en lui quelque imperfection soigneusement cachée : la découverte ne se faisait pas, et la fréquence des rapports allait son train. Le vieux marquis se disait : *il est impossible que cet homme n'ait pas au moins une qualité, cherchons-la :* c'était juste l'opposé de ce que faisait lord Algernon, mais enfin chacun des deux s'occupait de l'autre.

En 1831, lord Algernon avait rencontré quelquefois dans le salon de la duchesse d'Us-

sel, Jeanne de Navaillac, qui n'était pas encore mariée à cette époque, et que son frère de mère, le comte du Hallier, conduisait chez quelques personnes de sa famille. Jeanne était orpheline depuis quelques mois, et il fallait songer à la marier promptement. Madame d'Ussel, sans grand espoir de réussir, avait jeté les yeux sur lord Algernon, et elle pensait que s'il pouvait croire à la réalité de toutes les vertus et de tous les agréments de mademoiselle de Navaillac, il s'attacherait à elle, et qu'en devenant meilleur par sa foi en une affection quelconque, il la rendrait heureuse. Tout avait semblé d'abord favoriser cette petite combinaison. Lord Algernon avait confié à la duchesse, que Jeanne lui plaisait autant qu'une fille d'Ève pouvait lui plaire, et que s'il était capable de faire la folie de se marier, ce serait sûrement la femme qu'il choisirait. Malheureusement quelques-unes des amies de madame d'Ussel, pénétrèrent ses

projets, et comme elles avaient toutes des filles à marier, elles s'entendirent pour rompre ce mariage à peine ébauché. Avec un homme aussi défiant que lord Algernon, ce n'était pas chose bien difficile. On trouva moyen de faire arriver à son oreille une conversation qui n'avait pas l'air de s'adresser à lui, et dans laquelle on établissait que Jeanne n'était qu'une petite ambitieuse qui trouvait lord Algernon fort désagréable, mais qui l'épouserait volontiers. Il tomba dans ce piège, parce qu'il flattait son penchant au septicisme, et le lendemain il coupa court à tout en partant pour l'Italie. L'année suivante ou dix-huit mois après, en traversant Nice, il rencontra mademoiselle de Navaillac, devenue comtesse de Candor. Elle avait épousé un homme âgé, maladif, n'ayant qu'une fortune médiocre, et elle se trouvait heureuse. Lord Algernon alla chez elle, et lui fit la cour à sa manière, d'abord pour savoir si elle était ac-

cessible à la séduction, ensuite parce qu'il fut un peu séduit lui-même. Il trouva une femme attachée à ses devoirs, quoiqu'elle n'eût pas d'amour pour son mari. Il la toucha, mais il ne l'ébranla point; et un jour elle le bannit de sa présence, et lui défendit de lui écrire : elle l'aimait, il ne s'en douta pas : les deux chapitres qui précèdent ont appris le reste.

En quittant la comtesse, lord Algernon était dans une situation d'esprit toute nouvelle pour lui, car il croyait à la droiture et à l'affection de quelqu'un. Aucun doute ne s'élevait dans sa pensée sur les paroles de madame de Candor, et il se reprochait amèrement de n'avoir pas deviné plus tôt toutes les richesses de cette âme candide, qui venait d'ouvrir naïvement devant lui le tabernacle au fond duquel elles étaient cachées. Il erra quelques instants dans les rues de Paris, plongé dans ses réflexions, en attendant l'heure où il pourrait se rendre chez

madame d'Ussel. Il ne voulait pas lui confier le secret de Jeanne, devenu le sien ; mais il désirait se trouver en présence de la seule personne devant laquelle il put prononcer avec confiance le nom de madame de Candor. Malheureusement quand il arriva chez la duchesse, elle était déjà sortie pour aller dans le monde, et il apprit de sa femme de chambre qu'elle devait passer la soirée chez la baronne de Chantepie. Il se décida à la rejoindre dans cette maison, où il n'allait que rarement, et toujours avec plus de répugnance que partout ailleurs. Vingt minutes après, il entrait dans le salon de la baronne.

Madame de Chantepie était une vieille femme de beaucoup d'esprit, que peu de gens aimaient, mais qui était redoutée de tout le monde. Habile à pénétrer les secrets de tous les intérieurs et les mystères de tous les caractères, elle se servait de ses découvertes pour maintenir son crédit dans une société qui n'avait aucune es-

time pour elle. Son influence était un problème pour ceux même qui la subissaient, et tel qui était venu lui confier une circonstance importante de sa vie, se demandait en la quittant comment il avait pu commettre une aussi grande imprudence. On la consultait sans croire à sa sagesse, on lui disait tout, sans compter sur sa discrétion. Elle avait prolongé aussi longtemps que possible une jeunesse plus que vive, et, devenue vieille, elle s'était mise à étaler une austérité de principes, qui jurait singulièrement avec sa conversation quelquefois légère jusqu'au cynisme le plus révoltant. Il y avait encore bien d'autres contrastes en elle, comme par exemple celui qu'offrait son opposition au gouvernement de juillet, avec sa perpétuelle hostilité contre le parti légitimiste, auquel elle se vantait cependant d'appartenir. Elle avait toujours quelque anecdote peu obligeante sur la dynastie d'Orléans à raconter, et quand

elle en avait amusé les partisans de la branche aînée qu'elle recevait, elle se hâtait de consoler les amis de la branche cadette, en leur disant que monseigneur le duc de Bordeaux, ne serait jamais qu'un prince médiocre. Son salon était fréquemment le théâtre de querelles violentes qu'elle attisait avec une adresse infinie, en ayant l'air de vouloir les calmer. Personne ne possédait à un plus haut degré que madame de Chantepie, l'art perfide de jeter dans une conversation déjà tournée à l'aigreur, une de ces phrases doucereuses qui enveniment tout ce qu'elles ont l'apparence de vouloir calmer. La baronne était surtout le fléau des jeunes femmes encore confiantes dans l'avenir de leur destinée. Sa plus grande joie, sa volupté la plus raffinée étaient de leur enlever ce qu'elles avaient encore d'illusions, et elle se prenait quelquefois sans motif à les plaindre, afin de leur donner à entendre qu'elles avaient tort de se trouver

heureuses. Envieuse de tous les genres de supériorités, elle ne louait que les mérites contestables, et elle s'imaginait qu'un éloge était une souffrance pour tous ceux auxquels il ne s'adressait pas. La baronne passait ses hivers à Paris, et partageait ses étés et ses automnes entre deux ou trois familles, qui eussent volontiers décliné l'honneur de la recevoir. Ce n'est pas qu'elle n'apportât un certain agrément dans les châteaux où elle allait, mais elle finissait toujours par y laisser le germe de quelque brouille, et elle y exerçait une petite tyrannie sourde à laquelle il était impossible de se soustraire. Elle avait un merveilleux talent pour se substituer à ses hôtes dans la tâche de faire les honneurs de leur maison, et une de ses amies disait naïvement : *Quand la baronne de Chantepie est chez moi, je n'ai pas même besoin de faire mes révérences, c'est elle qui s'en*

charge. Mot profond qui peignait d'un seul trait tout un caractère.

Quand lord Algernon entra chez la baronne, il y avait beaucoup de monde, de sorte qu'il lui fut facile au bout de quelques instants, d'échanger une demi douzaine de phrases avec madame d'Ussel. Celles qu'il lui adressa la surprirent étrangement, tant elles différaient de sa conversation ordinaire, et elle eut toutes les peines du monde à lui dissimuler son étonnement; enfin, à un mot qu'il laissa échapper, n'y tenant plus, elle lui dit :

— Qui donc avez-vous vu ce soir, que vous êtes si bien disposé? je ne vous reconnais pas.

Lord Algernon avait un souverain mépris pour le mensonge, de sorte qu'il répondit :

— J'ai vu effectivement une personne qui a bouleversé toutes mes idées, mais je ne puis vous la nommer.

— Je serais cependant bien curieuse de la

connaître, car ce ne doit pas être une personne ordinaire, repartit la comtesse. Comment a-t-elle fait? ajouta-t-elle avec une grâce affectueuse, cela peut-il s'imiter?

— Elle a été toute simple dans une occasion où il était presqu'impossible de ne pas être le contraire.

— Vous piquez vivement ma curiosité.

— Malheureusement je ne puis pas la satisfaire.

— Eh bien! interrompit vivement la duchesse, je suis si charmée de vous savoir un secret, que cela me console de n'en pas recevoir la confidence.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je suis sûre que ce secret est un bon sentiment dont vous n'osez pas encore convenir.

— C'est la vérité, dit lord Algernon à voix basse et avec un certain embarras.

La duchesse lui tendit la main avec un mouvement rempli de sympathie, et elle reprit :

— J'ai toujours pensé que vous redeviendriez ce que vous avez dû être autrefois, c'est-à-dire bon et aimant : il n'y a de factice en vous que les défauts.

— Dieu vous entende ! murmura tristement lord Algernon, car en ce moment j'ai bien besoin de l'espérer.

— Ceci devient tout-à-fait grave. Ah ! que je suis fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi tout-à-l'heure quand vous y êtes venu.

— Je n'aurais pu vous en dire davantage, madame la duchesse.

— Bah ! qui sait ? Venez toujours me voir demain.

Lord Algernon s'inclina, comme un homme qui prend un engagement, et la duchesse continua en ces termes :

— Puisque vous êtes en si bonne disposi-

tion, cela m'encourage à vous parler d'une chose qui m'afflige profondément : j'ai eu les plus tristes nouvelles ce matin de ma pauvre petite amie la comtesse de Candor. Sa fille est décidément sourde-muette, et vous savez que c'est une infirmité qui ne laisse aucune espérance de guérison ni dans le présent ni dans l'avenir. J'écrirai demain à la comtesse pour lui exprimer la part que je prends à son malheur.... que lui dirai-je pour vous ?

— Tout ce que vous voudrez, Madame la duchesse, répondit lord Algernon d'un ton pénétré.

— Prenez-garde; elle est veuve, comme vous savez.

— Je ne me rétracte pas.

Madame d'Ussel le regarda avec stupéfaction.

— Comment, demanda-t-elle, je pourrais lui dire que vous l'aimez encore ?

— Je n'excepte rien.

— Et moi qui croyais tout à l'heure que c'était l'amour, un autre amour, qui vous avait changé aussi complètement ! mais je n'ai pas le sens commun ! Voyons, Mylord, soyez un peu confiant avec moi : je vous jure que je le mérite!

— Je le sais.

— Mais vous faites comme si vous l'ignoriez encore.

— J'y suis obligé.

— Enfin, reprit la duchesse avec une légère impatience, je prends au sérieux ce que vous venez de me dire tout à l'heure. Madame de Candor saura que vous l'aimez toujours; seulement je lui cacherai qu'une influence mystérieuse a fait de vous un tout autre homme : elle penserait que c'est une usurpation.

— N'importe, dites-le lui toujours.

— Vous voulez vous moquer de moi, passe pour cela ; mais vous ne vous moquerez pas

d'elle : je ne lui soufflerai pas un seul mot sur vous.

— Comme vous voudrez, madame la duchesse.

— Vous êtes insupportable, et je ne vous écouterai plus.

Et madame d'Ussel se tourna d'un autre côté, avec l'air de se préparer à prendre part à la conversation générale qui avait favorisé le colloque confidentiel que nous venons de rapporter.

Madame de Chantepie n'avait pas perdu de vue la duchesse et lord Algernon depuis l'arrivée de ce dernier. Ces paroles échangées à voix basse; cette main tendue et serrée; ce mouvement de dépit que madame d'Ussel n'avait pu dissimuler quelques instants auparavant, tout cela avait paru fort suspect à madame de Chantepie, toujours prête à mal penser de son prochain.

Aussi quand on passa dans la salle à manger pour prendre le thé, elle se rapprocha de lord Algernon et le querella gracieusement sur la rareté de ses visites.

Lord Algernon balbutia quelques phrases banales de politesse.

— Dédommagez-moi ce soir en restant un peu tard, reprit madame de Chantepie, il y a si longtemps que je n'ai entendu causer un homme d'esprit !

Lord Algernon s'inclina en signe de consentement.

V

Environ deux heures après, la baronne de Chantepie était seule dans son salon avec lord Algernon. C'était ce qu'elle avait vivement souhaité, et elle était parvenue à ses fins malgré la duchesse d'Ussel, qui avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour empêcher un tête-à-tête dont elle n'attendait rien de bon.

Madame de Chantepie était trop habile pour

aborder brusquement des sujets de conversation qui eussent pu mettre lord Algernon en défiance. Elle commença donc à chercher à l'amuser en tournant en ridicule avec beaucoup d'esprit quelques-unes des personnes qui venaient de la quitter, et elle s'y prit de façon à flatter son interlocuteur dans sa disposition toujours active à juger sévèrement l'espèce humaine en général, et la haute société en particulier. A son grand étonnement lord Algernon ne l'encouragea pas, et elle crut même remarquer en lui un penchant à l'indulgence qu'elle ne s'expliqua qu'en l'attribuant à une velléité d'esprit de contradiction. Il ne lui en fallut pas davantage pour l'encourager à persévérer dans la même voie, et la vérité nous oblige à convenir qu'elle fut singulièrement piquante, et, ce qui était beaucoup plus rare, qu'elle le fut avec un goût parfait et une mesure assez remarquable. Quelques sourires distraits de lord

Algernon lui firent croire qu'elle avait réussi à lui plaire; alors elle se contraignit moins, et de hardiesse en hardiesse elle en vint jusqu'à faire invasion dans ce qu'elle croyait les sentiments intimes du silencieux et froid étranger.

— Savez-vous, Mylord, dit-elle, que vous m'avez bien étonnée ce soir ; je ne vous croyais pas même l'ami de madame d'Ussel.

— Et que supposez-vous maintenant, madame la baronne?

— Vous m'adressez là une question bien embarrassante; mais une vieille femme comme moi se tire toujours d'affaire : donc je suppose que vous vous intéressez bien plus à la duchesse que je ne l'avais pensé jusqu'à présent.

— Elle me supporte.

— Vous êtes bien modeste.

— Mon Dieu! qui sait? je me vante peut-être.

— C'est une fort agréable personne, reprit madame de Chantepie avec une sorte de bonhomie dont elle possédait le secret à un haut degré. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'être à la fois frivole et pédante : elle aurait dû opter.

— Pour lequel des deux ?

— Pour le pédantisme, c'est beaucoup plus de son âge.

— Son visage est si jeune encore et son esprit si sérieux déjà...

— Allons, interrompit la baronne, vous en êtes amoureux ; avouez-le, je vous promets de n'en rien dire à personne.

— Je n'ai rien à vous avouer, Madame, répondit froidement lord Algernon, et je vous demande en grâce de réserver votre discrétion pour d'autres qui en ont plus besoin que moi. Madame d'Ussel n'est pas une femme à qui l'on

puisse se permettre de faire la cour, alors même qu'on en aurait envie.

La baronne ôta ses lunettes, en frotta les verres, puis elle les remit sur son nez barbouillé de tabac, et elle regarda fixement lord Algernon.

— Vous voulez rire, je pense, dit-elle après quelques minutes d'un silence railleur : la duchesse a eu beaucoup d'aventures dans sa vie, et elle ne serait pas fâchée d'en avoir encore.

— Mais je crois qu'il ne tiendrait qu'à elle... Cependant, Madame, je dois dire que je ne vois personne s'occuper de madame d'Ussel d'une façon particulière.

— Oh ! je ne prétends pas qu'elle inspire des passions ! Depuis que les écoliers se font vieillards, les femmes de quarante ans ne peuvent s'attendre qu'à des fantaisies sans importance et qui les compromettent peu ; mais elles se rattrapent sur la quantité.

— Oserai-je vous demander, madame la baronne, pourquoi vous me dites tout cela ?

— Uniquement pour ne pas parler politique, ce qui vous ennuie à périr, je le sais par tous vos amis.

— Tous mes amis, Madame ! voudriez-vous m'en nommer un seul ?

— Le marquis de Jalamondes, par exemple : il est vrai qu'il radote un peu, le pauvre homme, et que sa politique doit bien vous faire pitié.

— Elle est au contraire la seule qui m'intéresse, parce qu'elle est sincère et complètement dégagée de personnalité.

— Comment pouvez-vous dire cela, Mylord ? Il déteste la révolution de juillet qui lui a enlevé sa pairie.

— Vous oubliez qu'elle a voulu la lui rendre.

— On l'a beaucoup dit sans pouvoir le prou-

ver... Au surplus, peu importe : des gens aussi spirituels que vous et moi, Mylord, ont mieux à faire qu'à s'occuper d'un vieux fou comme le marquis de Jalamondes. Parlons de vous.

— Cet obligeant désir me donne le droit de vous demander la permission de me retirer, Madame, répondit lord Algernon en se levant ; il est tard, vous êtes un peu souffrante, et je craindrais de vous fatiguer.

— Oh ! je veille comme une lampe, dit la baronne. Restez encore, je vous en prie, j'ai quelque chose de vraiment intéressant à vous dire.

Lord Algernon se rassit avec une visible répugnance, que toute sa politesse et son savoir-vivre ne parvinrent pas à dissimuler.

— Je voudrais vous marier, reprit la baronne d'un ton affectueux et confiant.

— Me marier, Madame ! s'écria lord Alger-

non ; mais il existe donc de par le monde une personne dont vous voulez vous venger ?

— Cela pourrait être, reprit gaîment madame de Chantepie : cependant c'est tout le contraire que je désire en ce moment, car je veux contribuer au bonheur de deux personnes. Vous ferez un excellent mari, Mylord, et moi j'ai une charmante femme à vous proposer. Tout ce qui peut vous plaire : vingt ans, de l'esprit, de la beauté, une éducation parfaite, une grande naissance et pas de fortune. Que peut souhaiter de mieux un homme dans votre position.

— Rien, assurément, si ce n'est toutefois de n'en pas changer.

La baronne parut contrariée, néanmoins elle revint à la charge avec cette indomptable ténacité de vieille femme, dont nous avons tous été victimes au moins une fois dans notre vie.

— Mon Dieu, dit-elle négligemment, je ne

vous aurais pas importuné à ce sujet, si je pensais que vous pourrez persévérer dans la résolution de ne pas vous marier ; mais avec votre immense fortune, votre nom, vos avantages personnels, vous serez entouré de tant d'intrigues que vous finirez par céder, et alors quel choix ferez-vous ?

— Toujours celui qui constatera le mieux mon libre arbitre, madame la baronne.

— Cette confiance est justement ce qui vous empêchera de voir les pièges habilement tendus.

— Je suis à cet égard moins inquiet que jamais ce soir, répondit lord Algernon en s'inclinant avec respect pour atténuer ce que la phrase qu'il venait de prononcer avait de direct.

— Ah ! je vois, dit vivement la baronne, qu'on vous a déjà entrepris aujourd'hui sur ce chapitre. Mais j'y pense, ajouta-t-elle aussitôt, c'est là le secret de votre conversation avec madame d'Ussel : elle veut vous marier ! Mylord,

je vous engage à y regarder à deux fois lorsqu'elle vous proposera quelqu'un.

— Elle ne me proposera personne, Madame. Madame d'Ussel est de ces femmes qui ne s'exposent jamais deux fois au même échec ; elle a échoué il y a quelques années dans une première tentative, et depuis elle ne m'a pas dit un seul mot de mariage.

— C'est que vous parliez d'autre chose ensemble, repartit la baronne avec une intention maligne ; mais je mettrais ma main au feu qu'elle reviendra prochainement sur ce sujet. N'est-ce pas la petite de Navaillac qu'elle avait voulu vous faire épouser? Eh bien ! elle est veuve maintenant, l'affaire peut se renouer.

— Madame d'Ussel ne me parle presque jamais de madame de Candor, répliqua lord Algernon avec un malaise qui n'échappa point à madame de Chantepie.

— Elle est vraiment trop habile pour cela ;

mais elle s'entendra avec sa protégée, et à elles deux elles imagineront quelque bonne intrigue romanesque dont vous serez la victime en votre qualité d'homme d'esprit. Du reste, sous le rapport de la naissance et de la pauvreté, il n'y a rien à dire sur madame de Candor : elle tient à tout ce qu'il y a de mieux, et son mari l'a laissée aussi ruinée que possible.

— Ce n'est pas là son plus grand malheur, dit lord Algernon d'un ton pénétré qui donna l'éveil à la baronne. Madame d'Ussel m'a appris ce soir que la petite fille de madame de Candor était décidément sourde-muette.

— Vous voyez qu'on cherche déjà à vous intéresser, Mylord.

— Mais rien n'est plus simple, Madame : j'ai passé un hiver à Nice dans l'intimité de madame de Candor, et tout ce qui la touche ne saurait m'être indifférent.

— Vous m'étonnez! hier, pas plus tard, chez madame de Méliane, on a parlé de la comtesse de Candor, et vous ne m'avez pas semblé le moins du monde ému de ses malheurs.

— C'est un tort que je me reproche aujourd'hui, Madame.

— Ce qui prouve que vous avez eu des raisons pour changer depuis hier.

— Je cherche à me corriger.

— C'est toujours une bonne chose quoiqu'elle ne produise jamais de résultats; mais écoutez-moi bien, Mylord; ne vous fiez pas à la duchesse et à son amie; ces deux femmes vous tromperont indignement.

— Quelle preuve en avez-vous, Madame? demanda lord Algernon dont la défiance se réveilla subitement.

— De très sérieuses, qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous donner, si j'étais une autre

femme. Au surplus il vous suffira de vous demander à vous-même, sans me rendre compte de la réponse que vous vous ferez, si vous êtes ou non enlacé en ce moment au milieu d'une intrigue quelconque ayant pour but de vous amener à épouser madame de Candor.

Tout le sang de lord Algernon reflua vers son cœur, et son visage habituellement coloré se couvrit d'une pâleur cadavérique.

— Je n'ai pas droit à tant d'intérêt de votre part, Madame la baronne, répondit-il après un silence de quelques secondes, qu'il employa à dominer son émotion, une des plus violentes qu'il eut éprouvées de sa vie. Cependant je vous en remercie, ajouta-t-il aussitôt en se levant avec résolution, car je veux bien croire que vos intentions sont excellentes.

— N'allez pas au moins répéter à madame d'Ussel tout ce que je vous ai dit, repartit la baronne avec une terreur étourdie, elle ne re-

mettrait plus les pieds chez moi et j'en serais désolée, car c'est au fond une très aimable femme.

— Je suis incapable d'une lâcheté pareille, et je vous plains de la redouter.

Et saluant profondément la baronne, lord Algernon sortit de son salon. Il était dans des dispositions bien différentes de celles qu'il avait apportées chez elle quelques heures auparavant.

Il se disait que madame de Chantepie n'avait pu rencontrer aussi juste par le seul fait du hasard, et cette pensée était une affreuse torture pour son esprit. Ainsi une intrigue existait, il n'y avait presque plus moyen d'en douter. Elle avait commencé à se développer, au début de cette soirée, par les aveux de madame de Candor, aveux touchants s'ils étaient sincères et appuyés sur un fait vrai, rouerie indigne et

méprisable s'ils n'étaient que le résultat d'un calcul.

De semblables soupçons une fois entrés dans le cerveau d'un homme aussi défiant que lord Algernon, devaient s'y incruster d'une manière terrible. Hâtons-nous d'ajouter qu'il fit tout ce qui dépendait de lui pour les repousser, et qu'il appela la vérité avec de grandes angoisses de cœur. Ce fut au milieu de ces souffrances et de ces perplexités qu'il se trouva, sans s'en douter, à la porte de son club, où il entra avec empressement pour mettre un terme momentané aux tortures de son esprit.

Dans cette pensée, au lieu de se diriger vers le salon de lecture où il aurait rencontré le calme qu'il voulait éviter, il se rendit directement dans la pièce la plus bruyante de l'établissement, et il y arriva au milieu d'une conversation des plus animées.

— Mylord, s'écria Roger de Boislary qui

l'aperçut le premier, vous arrivez fort à propos, nous avons une histoire délicieuse, une histoire qui a l'air faite pour vous, à vous raconter.

— Je serai charmé de l'entendre, dit lord Algernon avec distraction, mais au fond bien aise d'être enlevé à lui-même pour quelques instants.

— Vous savez bien, Van-Solm, ce Hollandais morose et vingt fois millionnaire, qui s'est fixé à Paris depuis quelques années? eh bien! il lui est arrivé ce matin une aventure *mirobolante!* Madame de Linières a fait semblant de s'empoisonner en sa présence, après lui avoir joué une magnifique scène de jalousie.

Et Boislary partit d'un éclat de rire qui fut répété en chœur par toute l'assistance.

— Ceci est effectivement très gai, répondit lord Algernon. Je demande les détails?

— Les voici : Van-Solm était fort attaché,

comme tout le monde sait, à madame de Linières. On les voyait toujours ensemble ; il prêtait de l'argent à son mari ; il la menait au spectacle dans les loges qu'il a à tous les théâtres ; il la promenait seule, dans son phaëton, au bois, bref partout on apercevait la figure pâle et mélancolique de madame de Linières à côté du visage ennuyé de Van-Solm. Les niais disaient qu'il n'y avait rien de plus respectable que cette liaison ; d'autres soutenaient le contraire : ceux-ci affirmaient que madame de Linières *mitonnait* Van-Solm pour le céder à sa fille quand celle-ci aurait quinze ans, et faire ainsi un gendre d'un sigisbé ; ceux-là prétendaient savoir qu'elle travaillait pour elle-même, dans la conviction que son mari n'avait pas de bien longues années à passer dans cette vallée de larmes qu'on appelle la vie ; que ce soit une chose ou une autre, comme Suzanne de Linières saute encore à la corde aux Tuileries, et

que son père s'entête à ne pas mourir, Van-Solm voulut se marier pour savoir si le mariage était aussi ennuyeux que tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent, et il se mit à chercher une femme, ce qui n'est jamais bien difficile à trouver pour un homme qui a vingt millions de fortune. Madame de Linières l'a su, et pas plus loin que ce matin elle est arrivée chez Van-Solm, et elle lui a demandé s'il y avait quelque chose de vrai dans les bruits qui couraient. Il n'a rien nié pour en finir plus vite, et à l'instant même les cris, les reproches, les grincements de dents ont commencé. Le Hollandais a tenu bon. « Eh bien! puisqu'il en est « ainsi, s'est écrié la belle éplorée, je n'ai plus « qu'à mourir! » Et elle a avalé incontinent le contenu d'une petite fiole qu'elle tenait à la main. La fiole jetée sur le parquet, Van-Solm s'est précipité pour la saisir, et il a lu sur l'étiquette ce mot terrifiant : *Opium*. Alors il a mis

toutes les sonnettes de son hôtel en branle; a envoyé tous ses gens, depuis ses cuisiniers jusqu'à ses grooms, à la recherche de tous les médecins et de tous les apothicaires du quartier: puis il s'est prosterné à genoux devant madame de Linières qui *gigotait* sur un canapé, et il lui a promis de faire tout ce qu'elle voudrait si elle consentait à vivre. Elle s'est résignée, et il lui eut été bien difficile de faire autrement, car l'opium qu'elle avait bu n'était pas autre chose que du Malaga centenaire. J'ai su cela par mon pharmacien qui a voulu analyser le poison avant d'administrer l'antidote ; mais le tour était fait, et Van-Solm ne se mariera pas. Eh bien ! Milord, vous ai-je trompé, et mon histoire n'est-elle pas délicieuse ?

— Elle est surtout parfaitement racontée, répondit lord Algernon avec une froide politesse, et elle a tous les caractères de la vérité.

— Voilà de ces choses qui n'arriveront jamais à de pauvres diables comme nous, reprit Boislary en s'adressant à Guy de Vateilles : Nous sommes trop *gueux* pour cela... Mais vous, Mylord, qui êtes aussi riche que Van-Solm, sans compter les autres avantages par lesquels vous l'emportez de beaucoup sur lui, vous avez dû avoir souvent de ces aventures-là. Contez-nous en donc quelques-unes. Votre originalité leur donnera beaucoup de piquant.

— Je n'ai jamais trouvé de femme qui fut assez indifférente à son bonheur pour vouloir m'épouser. Si j'en avais rencontré une, elle me serait devenue à l'instant même suspecte : ainsi, Messieurs, je n'ai pas d'histoire à vous raconter.

Aucune parole ne pourrait donner une idée à peu près juste de l'expression terrible avec laquelle lord Algernon prononça ces mots : on eut dit que c'était une condamnation qui sor-

tait de sa bouche, et c'en pouvait être une en effet.

Un personnage avait assisté à cette scène sans y prendre part, et surtout sans se mêler à l'hilarité qu'elle avait causée : c'était le comte Robert du Hallier, frère aîné de la comtesse de Candor.

Du Hallier avait vingt-six ans environ, mais il était aussi grave que toute cette jeunesse qui l'entourait en ce moment était folle : aucun homme de son âge ne jouissait d'une considération plus méritée et mieux établie.

Lord Algernon et lui avaient très peu de sympathie l'un pour l'autre, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice. Le gentilhomme français était révolté du scepticisme amer du grand seigneur anglais, qui, de son côté, ne pouvait lui pardonner d'être fier sans orgueil et confiant sans crédulité.

— Que pensez-vous de cette anecdote, mon-

sieur le comte? demanda lord Algernon à du Hallier en l'attirant à part.

—Je n'en pense absolument rien, Mylord ; car je ne crois pas à son exactitude.

— Cependant les probabilités...

— Sont, selon moi, tout-à-fait nulles : je ne connais que très imparfaitement madame de Linière et monsieur Van-Solm, mais je ne puis croire à tant de fausseté d'un côté et à tant de niaiserie de l'autre. Si madame de Linière avait joué cette comédie, l'homme qui a étudié son caractère pendant tant d'années n'en aurait pas été la dupe : les gens très riches n'ont jamais de ces crédulités-là.

— Cependant quand ils dédaignent la fortune...

— Il leur reste encore à se préoccuper de leur amour-propre, interrompit le comte du Hallier.

Lord Algernon se mordit les lèvres avec dé-

pit : il lui semblait que du Hallier lisait dans sa pensée.

Ils se saluèrent avec une froideur glaciale et se perdirent dans deux groupes différents.

Il était une heure du matin : lord Algernon, malgré la répugnance qu'il ressentait à se trouver en face de lui-même, se décida à regagner son hôtel du boulevard des Invalides, et comme le ciel était étoilé et le pavé sec, il s'achemina à pied. Comme il longeait la rue de la paix, il remarqua que le comte du Hallier marchait devant lui. Cette circonstance, peu importante d'abord, acquit de l'intérêt quelques secondes plus tard : du Hallier entra dans la rue Neuve-Saint-Augustin, et lord Algernon le vit distinctement frapper à la porte de l'hôtel occupé par madame de Candor.

VI

On se souvient qu'au moment où lord Algernon s'était séparé de la comtesse de Candor, quelques heures auparavant, elle lui avait dit qu'elle ne savait pas encore si elle verrait son frère, et elle avait ajouté que dans le cas où elle s'y déciderait elle lui cacherait soigneusement le but de son voyage à Paris, certaine qu'elle était d'une désapprobation devant laquelle elle

ne voulait pas fléchir, mais qu'elle ne jugeait pas prudent de braver encore.

Elle avait donc changé d'avis puisque le comte du Hallier entrait chez elle ? cette première circonstance, dans la disposition d'esprit où se trouvait lord Algernon, avait de la gravité déjà, et elle en acquérait plus encore par l'heure avancée de la nuit, qui donnait à l'entrevue du frère et de la sœur quelque chose de mystérieux, dont il était tout naturel de s'étonner si on ne s'en inquiétait pas. Évidemment la comtesse voulait s'entendre avec du Hallier sur un sujet important, et elle pensait qu'il était plus sage de tenir leur conférence secrète. Ces réflexions frappèrent vivement le bon sens de lord Algernon, et elles l'auraient à coup sûr alarmé, même s'il n'eût pas été le plus défiant des hommes. L'intrigue signalée par la baronne de Chantepie n'était presque plus douteuse, et il fallait s'armer d'une force surnaturelle pour

remettre au lendemain le soin douloureux de la confondre.

« J'ai été outrageusement trompé! se disait en lui-même lord Algernon, tout en suivant les rues désertes qui le menaient chez lui. Cependant je ne précipiterai rien ; je ne briserai pas légèrement ce bonheur inespéré qui s'est offert à moi après tant d'années de doutes amers et de cruelles déceptions ! elle m'a promis de me voir encore avant son départ : si elle me parle de cette visite, si elle me l'explique, je me jetterai à ses pieds, et je la supplierai de me pardonner ce dernier retour à mes malheureux penchants! mais si elle me fait un mystère de cette entrevue, si elle ose me dire qu'elle n'a pas vu son frère, je serai impitoyable pour elle, et qui que ce soit au monde n'exercera jamais la moindre influence sur mon esprit. Je reprendrai ma haine et mon mépris pour tous les hommes; je m'éloignerai plus que je n'ai

fait jusqu'à ce jour de ce monde où tout n'est que mensonge et lâcheté; je proclamerai partout cette combinaison honteuse, cette rouerie infernale! tant de perversité si jeune! tant d'avidité à un âge où l'on ne devrait éprouver que des sentiments généreux! malheur, malheur à elle! »

Au moment où lord Algernon rentrait chez lui, son valet de chambre lui remit une lettre, qu'un commissionnaire, disait-il, avait apportée à la fin de la soirée : cette lettre était de la comtesse de Candor.

Lord Algernon l'ouvrit avec précipitation : il espérait y trouver l'explication du fait qui venait de jeter le trouble dans sa pensée et le désespoir dans son cœur.

Voici cette lettre :

Dix heures du soir.

« Ma fille repose : elle s'est endormie le sourire sur les lèvres, et de la place où je suis j'a-

perçois son charmant visage dont l'expression n'a pas cessé d'être joyeuse : on dirait que la chère enfant sait au milieu de son sommeil que sa mère est contente.

« Pourquoi vous le dissimulerais-je, Algernon ? j'étais venue à vous le cœur serré, la pensée inquiète, et depuis que je vous ai vu je ne sens que paix et satisfaction dans mon âme. N'attribuez pas, je vous en conjure, à une misérable révolte d'orgueil la souffrance que j'ai ressentie, il y a quelques heures, en vous révélant la circonstance bizarre qui a marqué les derniers jours de l'existence de monsieur de Candor. Cette souffrance, mon ami, n'avait qu'une cause, la crainte d'être humiliée par votre incrédulité dont j'avais eu tant de preuves depuis que je vous connais. Ah ! que j'étais coupable de m'abandonner à ces terreurs ! comme vous avez été noble et confiant, Algernon ! et que je suis fière, moi, d'avoir réveillé

cette confiance dont le long engourdissement vous avait fait croire qu'elle était morte à jamais. Oh ! merci ! merci mille fois, Algernon !

« L'incertitude où j'étais, quand nous nous sommes séparés, si je verrais ou non mon frère, n'existe plus : je ne verrai ni lui, ni madame d'Ussel, ni personne de ma famille. Demain dans la matinée j'aurai une consultation de médecins pour ma pauvre petite Valentine, puis je vous donnerai, si vous le voulez, le reste de ma journée. Hélas ! j'aurai sans doute bien besoin de consolation ! le frêle espoir que je conserve encore pour mon enfant n'existera probablement plus ! vous me pardonnerez mes larmes, n'est-ce pas, Algernon ? vous vous direz d'ailleurs qu'il en coulera quelques-unes à la pensée de cette longue et cruelle séparation qui doit commencer après-demain.

« Je voudrais, mon ami, pouvoir en abréger

la durée, mais je n'en vois pas le moyen. La femme qui doit porter votre nom un jour ne saurait souffrir que le plus léger blâme pèse sur sa conduite, que la plus petite tache ternisse sa vie! L'action que j'ai commise en venant à vous comme je l'ai fait, a son excuse dans la volonté suprême qui l'avait ordonnée : il n'en serait pas de même d'un nouvel oubli de convenances, vous en êtes tombé d'accord avec moi. Ces nécessités m'attristent, mais elles ne me découragent pas. Je suis sûre de votre cœur comme du mien, dont vous ne devez pas douter non plus, Algernon. Nous nous écrirons quelquefois, n'est-ce pas? nous penserons sans cesse l'un à l'autre; nous attacherons nos regards sur cet avenir si cher qui doit confondre nos deux destinées. Vous voyez, mon ami, avec quelle confiance je vous parle, maintenant que je suis assurée de vos sentiments, et qu'il m'est permis de vous exprimer les miens : il

me semble que ce serait vous offenser que d'agir autrement... je ne le ferai jamais.

« Un instant, j'ai été tentée de vous prier de tout dire à madame d'Ussel, mais en y réfléchissant je crois qu'il est préférable de lui laisser tout ignorer pendant quelques temps encore. Il ne nous est pas permis de douter de sa discrétion; mais elle voit souvent mon frère, et une confidence que nous lui ferions pourrait l'exposer à des questions embarrassantes, dont sa droiture naturelle aurait peut-être de la peine à se tirer. Du reste, nous en reparlerons demain, et si vous ne partagez pas ma manière de voir à cet égard, nous prendrons un autre parti. Suivre un de vos conseils, Algernon, ce sera réaliser déjà un peu de mon avenir.

« A demain donc, mon ami! mais ne venez pas avant deux heures, car la consultation de mes médecins est fixée pour midi et demie, et elle sera longue, sans doute.... Quel terrible

moment je vais avoir encore à passer là! Pensez un peu à la pauvre Jeanne. »

Lord Algernon relut deux fois cette lettre ; il en commenta chaque phrase, il en pesa chaque mot : on eut dit qu'il employait tout ce qu'il avait de facultés intellectuelles et de conscience à la juger avec impartialité.

Pendant ce pénible labeur de sa pensée, son visage avait exprimé tour-à-tour l'indignation, la perplexité, le mépris haineux, l'incertitude, et il avait cependant fini par reprendre un aspect de sérénité triste qui semblait annoncer une appréciation plus calme des événements. Toutes choses bien considérées, et quoique les apparences fussent terriblement accusatrices, il n'était pas complètement impossible que madame de Candor n'eut rien à se reprocher. Les paroles perfides de la baronne de Chantepie étaient vagues, et il était permis de supposer qu'une personne aussi profondément méchante

ne s'amuserait pas à insinuer les choses si elle possédait un moyen quelconque de les prouver victorieusement ; quant à l'histoire de madame de Linières et du crédule Van-Solm, en admettant même qu'elle fut vraie, elle n'établissait que la culpabilité d'une femme, sans engager la responsabilité des autres personnes de son sexe; restait donc la visite du comte du Hallier à cette sœur qui prétendait être décidée à quitter Paris sans le voir. Ce fait était grave surtout en présence de la lettre de madame de Candor. Pour que cette dernière pût s'en justifier, il était indispensable qu'elle convînt de cette visite le lendemain, en démontrant qu'elle avait été dans le cas de la solliciter entre le moment où sa lettre avait été écrite, et celui où lord Algernon avait vu entrer du Hallier dans l'hôtel garni de la rue Neuve-Saint-Augustin. Il n'y avait pas deux partis à prendre, deux éclaircissements possibles et sensés à obtenir. Si Jeanne

était innocente de toute participation à une intrigue ayant pour but d'amener lord Algernon à l'épouser, le premier mot qu'elle lui dirait dans leur réunion du lendemain serait celui-ci : « J'ai changé d'avis, j'ai vu mon frère. » Si elle ne faisait pas cet aveu, si sollicitée d'une manière plus ou moins directe à convenir de cette circonstance, elle la niait, sa culpabilité était certaine, et la malheureuse femme ne méritait plus qu'une haine et un mépris que lord Algernon, un moment trompé par elle, ne lui épargnerait pas.

« J'ajournerai donc tout à demain, tout, même mes soupçons, se dit lord Algernon. Je lui écrirai au commencement de la matinée pour la remercier de sa lettre, et à deux heures je l'aborderai comme je l'ai quittée ce soir, c'est-à-dire avec le dévoûment dans le regard et la confiance dans le cœur. Si elle est sincère, je me jetterai à ses pieds pour la supplier de me par-

donner de l'avoir accusée.... Si elle persiste à me tromper, tout sera fini entre nous, et il ne me restera plus qu'à rougir d'avoir été la dupe d'un enfant astucieux, quand j'ai brisé par ma défiance tant de cœurs honnêtes et droits peut-être, depuis quinze années !

La résolution que lord Algernon venait de prendre faisait autant d'honneur à son esprit de justice qu'à la fermeté de son caractère. Elle témoignait aussi de son profond attachement pour madame de Candor, et de l'influence que cette jeune femme avait su conquérir sur une âme livrée depuis si longtemps à un scepticisme réel, et à une personnalité qui, ayant débuté par être apparente, tendait chaque jour à se transformer en défaut incorrigible. Qu'on se rappelle un peu la nature de cet homme, à partir du moment où il est entré en scène dans le roman de madame de Miremont, jusqu'à celui où nous le retrouvons en tête-à-tête avec

le notaire Besnard, à l'hôtel du Parc, à Châlons-sur-Saône, et quelques heures après, l'épée à la main, en face du comte Robert du Hallier, sous la berge du rempart Saint-Laurent, et l'on comprendra quelle révolution avait dû se faire en lui pour qu'il en fut venu à accepter le récit quelque peu bizarre de madame de Candor, et de quelle force il avait maintenant besoin pour différer de se prononcer jusqu'à preuve plus certaine qu'il avait été le jouet d'une intrigue. Nous ne craignons pas de le dire, le suprême effort du pouvoir de l'homme sur lui-même, c'est de discuter des apparences quand il est soupçonneux, et de différer la revanche d'une humiliation quand il a de l'orgueil : Lord Algernon avait remporté cette double victoire en présence de cette double difficulté.

Nous ajouterons que son mérite fut d'autant plus grand que la nuit n'apporta aucune trêve à ses préoccupations. Son esprit tourmenté

brava les lentes tortures de l'insomnie, comme il avait bravé la surprise d'un témoignage accablant et les insinuations perfides d'une habile calomnie.

Aussitôt que les premières lueurs du jour eurent pénétré dans la pièce où il couchait, il se leva, passa une robe de chambre et se mit à écrire à la comtesse, ainsi qu'il en avait formé le projet, en déterminant la règle de conduite qu'il tiendrait dans cette circonstance décisive et délicate.

Sa lettre était un témoignage frappant de l'empire qu'il sut conserver sur lui-même : nos lecteurs en jugeront :

Mercredi, sept heures du matin.

« Je vous remercie du fond de l'âme d'avoir pensé à m'écrire hier soir. Vos douces et affectueuses paroles m'ont fait du bien, et vous me permettrez d'ajouter qu'elles étaient nécessai-

res, puisqu'en vous quittant j'avais eu l'imprudence d'aller dans le monde, d'où je rapporte toujours, comme vous devez vous en souvenir, de la tristesse et du découragement.

« J'accepte avec la résignation d'un amour qui se sent assez fort pour braver le temps et l'absence, la douleur de cette longue séparation que vous regardez comme un devoir. Malheur à l'homme qui ne comprend pas que la femme destinée à porter son nom doit se trouver irréprochable à ses propres yeux. Vous n'aurez donc de moi ni plaintes ni reproches pour cette résolution courageuse dont vous souffrez, j'en suis sûr. Hier, convaincu de la sincérité de vos paroles et de la vérité du récit que vous m'avez fait, je vous ai dit que ma vie vous appartenait; aujourd'hui je vous renouvelle cette promesse, sous l'empire de la même conviction. Tant qu'il me sera permis de la conserver, et je ne la perdrai pas légèrement, vous pouvez m'en

croire, je resterai l'homme que vous avez transformé en un moment. Comment cela s'est-il fait? je l'ignore, Jeanne, mais je ne m'en étonne pas. Si quelqu'un m'eut prédit hier matin ce qui s'est passé, j'aurais souri de pitié ; à cette heure il me semble que votre victoire a été et devait être facile. Quel autre motif qu'un attachement profond aurait pu déterminer une femme comme vous à affronter une incrédulité que vous deviez croire incorrigible? Telle est la réflexion qui m'a vaincu. Le monde dont les bizarreries de mon caractère amusent l'oisiveté, qui flatte mes travers en les ridiculisant sans doute, pensera peut-être que ma grande fortune a seule décidé votre choix. Qu'importe? ne sommes-nous pas tous deux au-dessus de ce soupçon? vous par votre droiture, moi parce que je vous aime assez pour me dire qu'un sentiment vrai suffit pour déterminer le dévoûment d'un noble cœur. Jusqu'à preuve

contraire, Jeanne, je croirai qu'eussé-je été pauvre, vous n'en seriez pas moins venue à moi comme vous l'avez fait : je vis depuis douze heures de cette espérance.

« Hier soir j'ai rencontré madame d'Ussel qui m'a parlé de vous. Elle a le projet de vous écrire à Nice où elle vous croit, et elle vous rendra sûrement compte de notre conversation. Au premier mot que je lui ai dit elle a deviné la révolution qui s'était faite dans mon caractère et elle en a été profondément étonnée. Si elle vous savait à Paris, elle comprendrait que cette révolution est votre ouvrage : vous le lui apprendrez quand le moment vous semblera venu; moi je ne vous démentirai point.

« Dans quelques heures je vous reverrai donc encore! ce n'est pas sans un grand trouble de cœur que je pense à ce moment. Ne vous en étonnez pas, Jeanne : tout bonheur inespéré tient dans l'inquiétude; toute nou-

velle situation, d'où dépend le repos de la vie, a besoin de s'assurer qu'elle n'est pas éphémère? et d'ailleurs est-ce une félicité bien complète que celle qu'aucun tourment n'accompagne? dans mon enfance quand je croyais au bonheur, il me semblait que la souffrance était un de ses éléments.

« J'ai rencontré aussi le comte votre frère, quelques instants avant de rentrer chez moi, vers une heure du matin. Nous avons échangé une douzaine de phrases au sujet d'une fort ridicule histoire qui circule dans Paris.

« Adieu, Jeanne! il me tarde bien d'être près de vous.

« ALGERNON. »

Cette lettre ne pouvait en aucune façon avertir madame de Candor du combat que lord Algernon avait eu à soutenir, et elle ne devait jeter du trouble dans sa conscience que si elle

avait quelque chose à se reprocher. Le nom du comte du Hallier, jeté comme par hasard dans une espèce de post-scriptum où il ressortait d'une manière frappante, pouvait passer pour une provocation loyale à parler de lui : telle avait dû être, nous le supposons du moins, la pensée de lord Algernon.

— Yorick, dit-il à son valet de chambre qu'il venait de sonner, vous allez porter cette lettre rue Neuve-Saint-Augustin, hôtel de l'Amirauté, chez madame la comtesse de Candor. Vous la remettrez à l'un de ses gens, auquel vous ne ferez du reste aucune question. Il ne faudra non plus parler à personne de la commission que vous allez faire : madame de Candor ne fait que traverser Paris, et elle ne veut pas que sa présence y soit connue. Il n'y a pas de réponse à ma lettre. Encore un mot : vous direz en bas qu'on ne reçoive personne pour moi ce matin, et vous donnerez des ordres pour que

ma voiture soit prête à une heure et demie.

Le reste de la matinée jusqu'à ce moment s'écoula paisible pour lord Algernon. Satisfait de la victoire qu'il avait remportée sur lui-même, calmé par la lettre qu'il avait écrite, il se fortifia de plus en plus dans la résolution qu'il avait prise la veille de ne considérer comme coupables que les faits qui lui seraient dissimulés : nul n'aurait pu pousser plus loin l'esprit de justice.

A une heure et demie précise on vint lui dire que sa voiture l'attendait ; il y monta immédiatement.

— Vous m'arrêterez à la grille des Tuileries vis-à-vis de la rue Castiglione, dit-il à son cocher, et vous m'attendrez là jusqu'à ce que je vienne vous reprendre.

On fut bientôt arrivé. Lord Algernon tira sa montre ; elle marquait deux heures moins un quart.

Il erra encore quelques instants sous les arcades Rivoli, puis il s'achemina vers la place Vendôme.

L'hôtel de l'Amirauté est situé presque à l'angle de la rue Neuve-Saint-Augustin et de la rue de la Paix, de sorte qu'en tournant le coin de cette dernière rue, on n'a plus que quelques pas à faire pour arriver à la porte cochère de l'hôtel.

Comme lord Algernon tournait ce coin, une femme sortait de cette porte cochère et se dirigeait vers le carrefour Gaillon.

Quoiqu'elle fut enveloppée d'une ample pelisse de satin noir, et qu'un voile épais descendît sur son visage, lord Algernon reconnut distinctement la duchesse d'Ussel.

« Évidemment je vais tout savoir, pensa-t-il. Elle aura changé d'avis hier soir avant de se coucher. Il est tout simple qu'ayant vu son

frère, elle ait voulu voir aussi la personne qui lui a donné le plus de marques d'affection dans sa vie. »

Et il entra résolument dans l'hôtel.

VII.

Ce fut Rose qui introduisit lord Algernon dans le modeste appartement occupé par la comtesse ; mais avant de lui en ouvrir la porte elle le prit à part dans l'embrasure de la fenêtre de l'antichambre, et elle lui dit avec la plus poignante anxiété :

—Au nom de Dieu, Mylord, ayez pitié de ma pauvre maîtresse ! Les médecins lui ont dit

qu'elle avait raison de ne conserver aucune espérance sur la guérison de sa fille, et cet arrêt, auquel elle s'attendait cependant, lui a causé un mouvement de désespoir affreux! pour la première fois depuis que je suis près d'elle elle a repoussé mes consolations!

Et Rose se mit à sanglotter.

— Mais puisqu'elle n'espérait pas, répondit lord Algernon d'une voix pleine de compassion.

— Les mères ont beau assurer qu'elles n'espèrent pas, Mylord, elles espèrent toujours, interrompit Rose; et quand on leur enlève les illusions qu'elles prétendent ne plus avoir, qu'elles n'ont plus peut-être, elles deviennent folles de douleur... ah! je suis bien tourmentée! venez-moi en aide, Mylord, je vous en conjure! continua-t-elle en prenant une attitude suppliante.

— Je ferai de mon mieux, Rose, répondit lord Algernon.

— Vous l'aimez bien sincèrement, n'est-ce pas, Mylord ? demanda Rose en attachant sur son interlocuteur un regard d'une pénétration sévère et anxieuse.

Lord Algernon tressaillit, et la tendre sympathie que peignait son visage fit place à une expression de mécontentement hautain et dédaigneux : il était révolté qu'une femme de chambre eut l'audace de l'interroger sur ses sentiments personnels.

La cause de ce mécontentement n'échappa point à la jeune fille, car elle reprit aussitôt avec une fermeté modeste :

—Mylord n'a jamais su, ou il aura peut-être oublié que j'ai été l'amie de madame la comtesse de Candor avant de solliciter l'honneur d'entrer à son service; et qu'elle me traite avec une bontéqui m'autorise à me préoccuper de son bonheur.

La physionomie de lord Algernon s'adoucit : tout ce qui était fier et droit avait, depuis la veille, le privilége d'arriver jusqu'à son cœur.

— Vous êtes une noble fille, Rose, dit-il affectueusement. Maintenant introduisez-moi auprès de votre maîtresse. Deux heures viennent de sonner, c'est le moment qu'elle m'a indiqué hier soir.

Rose ouvrit la porte, et lord Algernon se trouva dans le petit salon où il avait été reçu la veille.

Jeanne était assise dans le même fauteuil au coin de la cheminée; ses cheveux en désordre, ses joues inondées de larmes, sa respiration entrecoupée et bruyante témoignaient que Rose n'avait pas exagéré en parlant de son désespoir.

Valentine était sur les genoux de sa mère et elle avait enlacé ses deux petits bras autour de son cou.

La comtesse tendit la main à lord Algernon ; elle voulut parler, mais sa voix expira dans son gosier contracté par la douleur.

— Je sais ce qui vous afflige, lui dit lord Algernon d'un ton pénétré ; mais cet arrêt n'est peut-être pas sans appel... votre fille est bien jeune, et il y a de nombreux exemples...

— Plus d'espoir ! plus d'espoir ! murmura douloureusement madame de Candor en pressant par une étreinte convulsive sa fille contre son cœur.

— Et vous persistez toujours à partir demain ?

La comtesse fit un signe affirmatif.

— Vous avez donc à Nice des amis près desquels vous espérez trouver les consolations..... les sympathies dont vous avez tant besoin en ce moment ?

— Je n'y ai que des relations que j'éviterai autant que je le pourrai, répondit madame de

Candor d'une voix de plus en plus distincte. Pardon, mon ami, d'être aussi malheureuse après la bonne lettre que j'ai reçue de vous ce matin ! ajouta-t-elle en essayant un sourire qui mourut sur ses lèvres tremblantes et décolorées.

Lord Algernon qui n'avait pas quitté la main de la comtesse, la porta à sa bouche avec une tendresse respectueuse.

— Pourquoi ne restez-vous pas à Paris ? lui demanda-t-il avec un léger frémissement dans la voix.

— Parce que j'y serais tourmentée à votre sujet, Algernon. Je lutterais avec énergie, je le sais, mais je préfère éviter la lutte puisqu'il n'est pas indispensable de la soutenir.

— Quelle est l'opposition que vous redoutez ?

— Je vous l'ai déjà dit, celle de mon frère.

— En avez-vous la certitude récente?

Et en prononçant ces mots, lord Algernon regarda fixement la comtesse : on devine dans quel but.

— Une certitude récente est inutile à acquérir quand il s'agit d'un homme dont les préventions sont invariables, répondit madame de Candor.

Ces paroles n'indiquaient rien, et dans leur signification elles pouvaient tout aussi bien servir à un subterfuge qu'à une explication sincère et naturelle.

Néanmoins elles impressionnèrent péniblement lord Algernon qui resta quelques instants silencieux : il ne savait plus comment s'y prendre pour acquérir avec délicatesse la preuve dont il avait un si impérieux besoin.

— Vous paraissez mécontent, mon ami, reprit la comtesse après avoir vainement attendu pendant quelques moments une parole de lord

Algernon. Blâmeriez-vous la répugnance que j'éprouve à braver sans nécessité l'éloignement que mon frère a pour vous ? c'est le seul parent qui me reste, il m'a donné de grandes preuves d'affection depuis quelques années, eh bien ! je voudrais reculer autant que possible une confidence qui l'affligera. Maintenant si vous me dites que cette conduite ne vous semble pas droite, si vous y voyez surtout une preuve de pusillanimité qui puisse vous faire douter de la force de mon attachement, je prendrai une autre marche, et avant une heure mon frère saura tout... prononcez, Algernon. Une seule crainte est invincible en moi, c'est celle de vous affliger.

En parlant ainsi madame de Candor donnait bien à entendre qu'elle n'avait rien confié à son frère ; mais elle n'affirmait pas qu'elle ne l'avait pas vu, ainsi le mensonge n'était pas encore flagrant.

— Voyez toujours monsieur votre frère sans lui rien confier, balbutia lord Algernon qui commençait à avoir honte du rôle qu'il jouait depuis quelques instants.

— Pour ce qui est de cela c'est impossible, interrompit vivement la comtesse, parce que je répondrais franchement à une question franchement posée.

— Ainsi vous quitterez Paris sans avoir vu le comte du Hallier? demanda lord Algernon d'une voix frémissante d'émotion : il sentait que son sort allait se décider.

— Je ne le verrai que si vous exigez que je lui dise que je suis votre fiancée.

« Ils s'entendent, pensa lord Algernon; et pour que je ne puisse pas le soupçonner, elle veut avoir l'air, en consentant à le voir, de ne céder qu'à mes sollicitations : c'est une ignoble comédie! »

Cette réflexion traversa son cœur comme la

lame d'un poignard. Si la comtesse n'avait pas eu en ce moment les yeux attachés sur sa fille, elle aurait certainement été avertie du danger qu'elle courait par la subite altération du visage de lord Algernon.

« Cependant si je me trompais ! pensa-t-il ensuite. Peut-être n'est-ce pas le comte du Hallier que j'ai vu entrer ici hier soir. La nuit était sombre, la rue mal éclairée ; quelquefois les yeux subissent l'influence de la préoccupation de l'esprit... pour la duchesse, c'est autre chose, c'est bien elle que j'ai vue... si on me le niait il ne me resterait plus de doutes.... hélas ! m'en reste-t-il encore ? »

Toutes ces pensées sillonnèrent à la fois l'esprit de lord Algernon avec la rapidité de l'éclair ; il ne sembla même pas à la comtesse qu'il faisait attendre sa réponse à l'espèce de consentement qu'elle venait de donner à une entrevue

avec son frère, à la seule condition de lui tout avouer.

— Je n'exige rien de vous, Jeanne, dit-il, et vous êtes un meilleur juge que moi de ce qu'il convient de faire dans cette circonstance... mais il me vient une idée ! si vous consultiez votre amie, votre seconde mère, madame la duchesse d'Ussel..... vous êtes sûre d'abord qu'elle ne vous blâmerait pas. J'ai eu la preuve hier soir qu'elle verrait avec plaisir notre mariage.

— Vous ne voulez donc pas que je ne sois venue à Paris que pour ma fille et pour vous ? demanda tendrement la comtesse.

Tout était consommé ! la frêle et dernière espérance à laquelle lord Algernon s'était rattaché venait de se briser ! ses résolutions s'évanouirent ; le changement qui s'était fait en lui s'efface comme un rêve ; il ne vit plus dans madame de Candor qu'une femme avide et fausse, qui avait cherché à éveiller de nobles

sentiments dans son cœur pour le tromper plus facilement.

En ce moment Valentine se serra contre le sein de sa mère, avec tous les signes de la terreur qu'elle avait déjà montrée la veille.

La comtesse jeta un regard sur lord Algernon, et à l'instant même l'effroi de sa fille lui parut expliqué.

—Mon Dieu! Mylord, qu'avez-vous? s'écria-t-elle avec la plus poignante angoisse. Vous n'êtes plus l'homme que j'ai reçu tout à l'heure! vous n'êtes pas même celui que j'ai connu autrefois! que s'est-il passé, au nom du ciel? qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui vous ait déplu? eh bien! je verrai mon frère, je consulterai madame d'Ussel, j'apprendrai à la terre entière, si vous le voulez, que je vous aime, que je suis venue à Paris pour vous le dire! mais par pitié détournez de moi ce regard qui fait entrer le froid de la mort dans mon âme! songez donc

combien cette matinée a déjà été malheureuse pour moi ! je n'attendais de consolation que de vous, Algernon ! et c'est vous qui achevez de me briser ! encore une fois qu'ai-je fait ? on ne condamne pas même les coupables sans leur dire quel est leur crime, et moi qui suis innocente je ne puis pas même connaître votre accusation. Car vous m'accusez, je le vois, je le sens; et ce pauvre petit ange qui veille sur moi, le voit et le sent aussi ! un mot de grâce, Mylord ! un seul mot !

— Vous vous êtes alarmée bien vite, Madame, répondit froidement lord Algernon. Je n'avais cependant pas prononcé une seule parole qui fût de nature à vous inquiéter. Vous avez une conscience bien indiscrète.

— Ce n'est pas elle qui m'a avertie, Mylord, repartit la comtesse avec autant de douleur mais avec plus de calme ; c'est l'effroi de ma pauvre enfant. Elle était tranquille quand vous

êtes entré ici..... regardez-la maintenant.....

Effectivement l'aspect de Valentine était effrayant. Ses yeux sortaient de leur orbite, une pâleur mortelle couvrait son visage, tout son petit corps frémissait d'un tremblement convulsif, et des cris rauques, sauvages, qui n'avaient rien d'humain s'échappaient avec effort de sa poitrine haletante.

La comtesse se leva ; son attitude était subitement devenue fière et résignée.

— Votre présence tuerait ma fille, Mylord, dit-elle en se dirigeant vers sa chambre à coucher ; vous voudrez donc bien permettre que je l'emmène. Si mes soins lui sont inutiles, si elle me laisse libre de la quitter, je reviendrai près de vous, vous sommer de me donner une explication dont je n'ai plus besoin pour mon bonheur, mais que je dois et veux obtenir pour ma dignité... Si je ne reviens pas, ajouta-t-elle d'une voix plus faible, vous saurez que c'est

uniquement parce que Valentine ne l'aura pas voulu, alors vous agirez comme vous l'entendrez. Je ne quitterai Paris que demain matin à sept heures. Adieu, Mylord.

Et la comtesse sortit du salon, emportant sa fille dont les angoisses semblaient augmenter de seconde en seconde.

Un quart-d'heure s'écoula sans que madame de Candor revînt et sans que lord Algernon s'éloignât. Il n'espérait plus une justification qu'il croyait impossible, mais il était curieux de voir de quel front la comtesse soutiendrait les preuves accablantes qu'il pensait pouvoir lui jeter à la face. La fausse dignité convaincue de bassesse lui semblait un spectacle curieux, quoiqu'il eût beaucoup de raisons pour ne pas le considérer comme bien nouveau.

Enfin la porte de la chambre à coucher se rouvrit, mais ce fut Rose qui entra.

Elle était pâle, mais ferme ; on voyait que la

fierté de madame de Candor avait réagi sur elle.

— Madame la comtesse prie Mylord de l'excuser, dit-elle ; elle ne reviendra pas au salon : mademoiselle Valentine ne veut pas la quitter.

— Vous direz à votre maîtresse que je ne comptais pas sur son retour, répondit lord Algernon. J'aurai l'honneur de lui écrire : elle trouvera une lettre de moi à Nice.

Rose se dirigea alors vers la porte du salon qui donnait sur l'antichambre, et quand elle l'eut ouverte, elle se tint immobile à l'entrée pour indiquer à lord Algernon que c'était bien lui qu'elle éconduisait.

Chose bizarre, cette impertinence fut au moment de le ramener à d'autres sentiments : il crut y voir une preuve de la fierté de la comtesse. Si Rose eût dit un mot, il serait resté au salon. Le mot ne fut pas dit, et lord Algernon s'éloigna.

Il passa le reste du jour et toute la soirée dans

le plus grand malaise qu'il eût éprouvé de sa vie. Tantôt il se félicitait de l'énergie qu'il avait montrée ; le moment d'après il se demandait s'il n'était pas le plus injuste et le plus cruel des hommes. Le refus que la comtesse avait fait de reparaître devant lui, lui semblait tour à tour un témoignage d'innocence et une preuve de culpabilité. Cependant le doute l'emportait toujours, et il vint un moment où son triomphe fut définitif.

A minuit, lord Algernon, couvert d'un ample manteau auquel il aurait bien voulu donner la puissance de le dérober à ses propres yeux, alla se mettre en embuscade auprès de la porte cochère de l'hôtel de l'Amirauté.

Cette porte était ouverte, et Gérard, le valet de chambre de madame de Candor se tenait sur le seuil dans l'attitude d'une personne qui attend.

Une demi-heure s'écoula. Un bruit de pas

retentit sur le trottoir du côté de la rue de la Paix, et un homme passa assez près de lord Algernon pour toucher son manteau.

Cet homme était le comte du Hallier.

Gérard, en le voyant venir, s'était retiré, sans doute pour aller l'annoncer.

Le comte du Hallier entra dans l'hôtel dont la porte se referma sur lui.

— Dieu merci, je n'ai pas été injuste, murmura lord Algernon en s'éloignant. Eh bien ! cela me console : *elle* pourra peut-être me haïr, mais il lui est défendu de me mépriser.

VIII

Lord Algernon était, avant tout, le rigide observateur de sa parole, de sorte qu'en retournant chez lui, après sa station dans la rue Neuve-Saint-Augustin, il lui vint à l'esprit que ses émotions de la journée lui avaient fait perdre de vue l'engagement pris par lui, la veille au soir, vis-à-vis de madame d'Ussel, d'aller causer avec elle dans la matinée du lendemain.

Cet oubli ajouta un regret aux autres perplexités de sa pensée et à la souffrance morale et physique qu'il ressentait au récent souvenir du triste rôle qu'il venait de jouer, en se plaçant, couvert d'un manteau, en embuscade à la porte de madame de Candor, dont il n'avait plus le droit de surveiller la conduite puisqu'il était décidé à ne jamais la revoir.

Un sceptique qui cherche à s'éclairer avoue qu'il a des doutes encore : lord Algernon en était réduit là, quoiqu'il ne voulût pas se l'avouer à lui-même, et qu'il cherchât à se faire illusion à cet égard.

« Tout cela, pensait-il en refaisant le trajet de la veille presque à la même heure, tout cela est le résultat de ma niaise crédulité d'hier. Si, au lieu d'abdiquer lâchement mon caractère, je n'avais opposé aux paroles de cette femme qu'un froid esprit d'examen, je n'aurais pas à rougir à cette heure d'être descendu au hon-

teux métier d'espion, après m'être montré versatile comme un enfant, et je n'aurais pas manqué d'égards ce matin envers une femme que je dois encore respecter, bien qu'elle ait peut-être sciemment aidé à me tromper....

« Que lui dirai-je demain? En vérité, je ne sais. Si elle a été réellement du complot dont j'ai failli être la victime, ma marche est toute tracée... Je devrai lui exprimer sans le moindre détour le mépris que m'inspire une semblable conduite... mais ne me répondra-t-elle pas qu'elle me trouve bien simple de m'étonner pour si peu? ne me dira-t-elle pas, à moi qui suis sensé le savoir mieux que personne puisque je vis toujours dans la défiance de mes semblables, que ces choses-là se font tous les jours, et qu'en définitive ce n'est pas un bien grand crime de vouloir marier une veuve sans fortune à un homme qui en possède une assez considérable pour n'en pas désirer une plus grande

encore? Elle me tiendra ce langage, et moi je n'aurai rien à répliquer, car toutes ces choses j'aurais dû me les dire d'avance. J'échapperais à cet embarras en m'éloignant; mais alors on me croira au désespoir, et on se flattera de la possibilité de me ramener... Fuir, c'est avouer qu'on a été vaincu; faire des reproches, quelque sanglants qu'ils soient, c'est montrer une certaine estime pour la personne à laquelle on les adresse : je ne tomberai ni dans l'une ni dans l'autre de ces fautes, et le moyen de les éviter facilement, c'est de me montrer ce que j'étais avant-hier, ce que je serai toujours désormais! Comme madame de Candor serait contente si elle pouvait penser qu'après notre entrevue de ce matin il m'était resté encore assez de doutes dans l'esprit pour que je sois venu l'espionner ce soir! Niais et vil!... voilà donc ce que j'étais devenu en si peu de temps!.. Ah! du moins que personne ne le sache! »

Ces réflexions, que nous abrégeons autant que possible, se reproduisirent de mille manières dans la pensée de lord Algernon, pendant le trajet de la rue Neuve-Saint-Augustin à l'hôtel du boulevard des Invalides ; mais les variations innombrables qu'elles subirent dans leur forme n'eurent aucune influence sur le fond des résolutions de notre héros, qui demeura invariablement déterminé à considérer tout ce qui s'était passé comme non avenu.

Cependant quand son valet de chambre lui eut donné les lettres arrivées chez lui en son absence, il chercha machinalement si dans le nombre il ne s'en trouvait pas une qui pût lui apporter les éclaircissements dont il ne croyait plus avoir besoin. Il s'aperçut de ce retour de faiblesse, et il en eut honte, car il avait espéré une plus complète guérison de sa crédulité de quelques heures.

— Mylord a-t-il vu que sur l'une des cartes

que je lui ai remises on a écrit quelque chose au crayon? demanda Yorik.

— Je n'ai pas regardé les cartes, répondit lord Algernon qui avait jeté dédaigneusement sur une table tout ce qu'il venait de recevoir, comme s'il eût été dépité de ne pas y trouver ce qu'il désirait. Cherchez celle dont vous parlez, Yorik, et donnez-la-moi, je vous prie.

Yorik s'empressa d'exécuter l'ordre de son maître, auquel il remit bientôt une longue, large et épaisse carte en papier-porcelaine, sur laquelle, au-dessous du nom gravé en taille-douce de la duchesse d'Ussel, on lisait ces mots tracés évidemment à la hâte :

« Je passe moi-même à votre porte pour savoir ce que vous êtes devenu. Pourquoi ne vous ai-je pas vu, vous ordinairement si exact? Je me flatte que si vous avez perdu la seule qualité que vous possédiez, c'est qu'elle a été remplacée par de plus essentielles. Venez cependant

m'en donner la preuve. L'Opéra, où je me rends, ne finira qu'à minuit et demie; je suis capable de vous permettre d'arriver une heure après. »

Lord Algernon porta vivement les yeux sur la pendule de sa chambre à coucher; elle marquait une heure et demie; il avait donc le temps d'arriver chez la duchesse qui demeurait dans la rue de Varennes, à peu de distance du boulevard.

— Je vais ressortir, dit-il à Yorik; il est possible que je rentre tout de suite, mais il peut se faire aussi que mon absence se prolonge : dans tous les cas, vous m'attendrez... Vous êtes bien sûr, ajouta-t-il après quelques secondes de silence, et pendant qu'il se dirigeait vers la porte, qu'il n'est venu aucune autre lettre pour moi?

— Aucune, Mylord.

Lord Algernon fit un geste de dépit, puis il s'éloigna.

Cinq minutes après il frappait à la porte de

l'hôtel d'Ussel, et quand elle s'ouvrit, il eut la satisfaction de voir que le vestibule et les salons étaient encore éclairés; de plus, deux hommes d'écurie remisaient une voiture dont les lanternes n'étaient pas encore éteintes, preuve certaine qu'elle n'était dételée que depuis peu de temps.

Quand lord Algernon arriva près de la loge, le portier se précipita à sa rencontre comme s'il voulait l'empêcher d'entrer, mais l'ayant probablement reconnu, il le laissa continuer son chemin.

— Madame la duchesse y est-elle? demanda-t-il à un grand diable de valet de pied qui stationnait au haut du perron.

— Madame la duchesse y est pour Mylord, répondit cet homme.

Et il rentra pour précéder le visiteur, qu'il avait été, sans doute, chargé d'attendre et d'introduire.

Madame d'Ussel était assise au coin de la cheminée d'un petit salon qui séparait ses appartements de réception de sa chambre à coucher : c'était là qu'elle se tenait habituellement le matin quand elle ne recevait pas, et le soir lorsqu'elle n'attendait que quelques personnes.

— Ah ! c'est bien aimable ! dit-elle à lord Algernon en lui tendant la main. Eh bien ! continua-t-elle, je vous attendais.

— Excusez-moi, Madame, de n'être pas venu ce matin, répondit lord Algernon avec un son de voix glacial ; mais faut-il vous dire la vérité, j'avais oublié mes engagements d'hier soir.

— Et avez-vous au moins une bonne raison à me donner? demanda madame d'Ussel avec un affectueux intérêt.

— J'étais plus maussade qne de coutume, et.....

— Ceci, de votre part, n'est pas même une

excuse, interrompit gracieusement la duchesse : vous savez que votre maussaderie est acceptée par moi, et que le plus ou le moins en ce genre ne m'a jamais empêchée de vous voir avec plaisir. Vous n'êtes donc plus dans vos bonnes dispositions d'hier soir? reprit-elle d'un ton plus sérieux.

— Je suis ce que j'ai toujours été depuis bien des années, et si vous m'avez vu autrement hier, permettez-moi de vous dire, Madame, que c'était une bienveillante erreur de votre part.

— Vous n'êtes pas sincère en ce moment, Mylord, repartit la duchesse. Auriez-vous donc perdu aussi votre franchise avec votre exactitude? dans ce cas, je vous demanderais quelle compensation vous avez à offrir à vos amis.

— Mes amis, madame la duchesse ! vous savez bien que...

— Que vous avez la prétention de n'en pas

avoir, interrompit de nouveau madame d'Ussel; mais cependant s'il y a des gens assez faibles pour avoir de l'amitié pour vous, quel nom doit-on leur donner? je m'en rapporte à votre décision.

— C'est à ces personnes qu'il appartient de se nommer elles-mêmes, puisqu'elles seules peuvent savoir si les sentiments qu'elles veulent bien m'exprimer sont sincères.

— Soit, Mylord. Eh bien! pour ce qui me regarde, comme je me reconnais le droit de me dire votre amie, je me crois aussi celui de vous demander ce que vous avez à m'offrir en retour des deux qualités qui m'avaient attachée à vous, et que vous ne possédez plus, ce me semble.

— Rien absolument, Madame la duchesse.

— Ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait vous adresser ces questions, reprit aussitôt madame d'Ussel. J'ai un motif grave, un

motif qui ne m'est pas personnel, pour invoquer votre franchise, Mylord. Vous souvenez-vous bien des paroles que nous avons échangées hier soir chez madame de Chantepie?

— Je me les rappelle parfaitement, répondit lord Algernon avec fermeté; mais je n'ai pas cru qu'elles fussent sérieuses, ajouta-t-il d'un ton moins résolu.

— Vous n'êtes sincère qu'à moitié, Mylord, car vous savez parfaitement que la personne dont nous parlions est un des plus chers intérêts de ma vie, et que dès-lors il ne pouvait pas entrer dans ma pensée de me permettre ou de souffrir à son sujet une conversation comme on n'en a que sur le compte des personnes qui nous sont indifférentes. J'ai donc pesé scrupuleusement chaque mot qui est sorti de ma bouche, et j'ai dû croire que vous aviez eu la même prudence et la même délicatesse, pardonnez-moi ce mot. Si je me suis trompée,

Mylord, et je commence à le craindre, les conséquences de cette erreur involontaire seront graves et je les déplorerai longtemps.

— Oserai-je vous demander pourquoi, Madame la duchesse ? car en vérité tout ceci est une énigme pour moi.

— Ne m'avez-vous pas autorisé à mander à madame de Candor, à laquelle je devais une réponse, que vous l'aimiez toujours? n'avez-vous pas aussi paru heureux de l'idée qu'elle le saurait.

— Il me semble, bulbutia lord Algernon, que je me suis borné à vous laisser une certaine latitude de dire ce qui vous semblerait convenable ; mais en agissant ainsi j'étais loin de penser que vous attachiez la moindre importance à un échange de propos frivoles.

— J'ai fait le contraire, Mylord, répondit la duchesse avec consternation. J'ai écrit ce

que vous m'aviez permis d'écrire, et ma lettre est partie ce matin.

— Mais, Madame la duchesse, puisque la chose était si sérieuse à vos yeux, il ne fallait la traiter qu'avec une extrême circonspection.

— Eh ! Mylord, j'aurais cru vous calomnier! s'écria madame d'Ussel d'un ton de douloureux reproche. Je vous avais connu vrai jusqu'à présent, j'ai dû penser que vous l'étiez particulièrement dans une circonstance où votre honneur exigeait que vous le fussiez.

Le mot était dur mais juste, et lord Algernon commença seulement à s'apercevoir qu'il compromettait gravement son orgueil pour sauvegarder les intérêts de son amour-propre.

Toutefois il ne se résigna pas encore à convenir qu'il avait été joué, comme il le croyait, et après quelques secondes de silence et de réflexion il reprit :

— Eh bien! Madame la duchesse, quand

votre amie, la naïve comtesse de Candor, croirait pendant vingt-quatre heures que je fais toujours la folie de l'aimer, où serait le mal ?

— Où serait le mal, Mylord ! répondit madame d'Ussel avec une indignation profonde et contenue. N'est-ce donc rien que d'enlever une unique et chère espérance à un cœur que le malheur accable déjà depuis quelques mois ? Mais ce que vous dites-là est infâme, et pour vous le pardonner il faut se souvenir que vous n'avez jamais cru à rien sur la terre !

— Mais madame de Candor ne m'aime p, et dès-lors....

— Je ne rétracterai pas mes paroles d'hier, bien que je regrette amèrement de les avoir prononcées, interrompit madame d'Ussel. Elles vous ont dit clairement que madame de Candor serait heureuse d'apprendre que vous aviez toujours de l'affection pour elle : c'était tout vous dire, Mylord, car une âme élevée ne se ré-

jouit d'inspirer un sentiment profond que quand elle peut le partager.

— Madame de Candor avait dédaigné mon amour autrefois.

— Dites qu'elle l'a repoussé quand elle eut été coupable de l'accueillir, Mylord; et vous serez plus près de la vérité. A cette époque elle me confiait toutes ses pensées, toutes ses douleurs, tous ses combats, et dans mon aveugle affection pour vous je regrettais que vous n'eussiez pas épousé cette noble créature quand cela était possible. Depuis son veuvage elle ne m'a pas prononcé une seule fois votre nom dans ses lettres, mais à travers l'espace et malgré son silence je le lisais dans sa chaste pensée de veuve. Eh bien! quand hier je vous ai entendu m'autoriser à lui dire que vous l'aimiez encore, j'ai regardé comme un devoir d'amitié de ne pas le lui laisser ignorer un seul jour de plus que le temps nécessaire pour lui faire parvenir

une lettre. Cette lettre, il me faudra la rétracter demain, et vous, vous me demandez où est le mal de l'avoir écrite....

Ici madame d'Ussel, dont l'émotion augmentait graduellement depuis quelques minutes, s'arrêta et couvrit son visage de ses deux mains tremblantes et crispées.

— Vous pourriez peut-être avertir madame de Candor de cette méprise avant que votre lettre lui soit parvenue, dit lord Algernon, avec le plus désolant sang-froid.

—C'est impossible, murmura madame d'Ussel.

— Qui sait?

— Donnez-m'en le moyen et je vous pardonne, reprit vivement la duchesse en découvrant son visage, pour examiner attentivement lord Algernon dont elle ne pouvait comprendre les paroles.

— Ce moyen vous le connaissez aussi bien que moi.

— Faire partir un courrier, n'est-ce pas? et lui remettre un billet conçu ainsi : « N'ouvrez pas la lettre que je vous ai écrite par la poste. » Mais c'est absurde, Mylord ! ces sortes de recommandations ne sont jamais suivies.

Lord Algernon fut au moment d'éclater : Convaincu qu'il assistait au troisième acte de la comédie jouée à son intention, il se répéta de nouveau qu'il n'avait que deux partis à prendre : confondre l'intrigue en lui montrant qu'elle était connue, ou l'humilier en feignant de n'en avoir pas été dupe un seul instant. Le second lui avait assez bien réussi jusqu'à ce moment, il y persévéra.

— Vous avez raison, madame la duchesse, dit-il : une lettre écrite demain n'empêcherait pas celle partie aujourd'hui d'être ouverte ; mais je persiste à croire que le mal ne sera pas

aussi grand que vous le pensez : Madame de Candor a d'autres préoccupations plus graves que celles qui peuvent lui venir de moi.

— Vous comptez, je le vois, sur le désespoir que lui cause l'infirmité incurable de sa fille pour la distraire des chagrins qui lui viendront de vous.... Mylord, votre conscience a des moyens bien ingénieux de se mettre en repos.

— Je vous jure qu'elle n'est nullement troublée, madame la duchesse ; je ne crois pas à l'affection de madame de Candor pour moi. Le calme où vous me voyez n'a pas d'autre cause.

— Si vous n'êtes pas coupable, vous êtes bien malheureux, dit madame d'Ussel d'une voix entrecoupée par l'émotion... Eh bien ! j'écrirai une autre lettre demain, reprit-elle.

— N'y prononcez pas même mon nom.

— Vous savez bien que c'est impossible, puisque ce sont vos inconséquences qui ren-

dent cette malheureuse lettre nécessaire. Je suis obligée de dire tout ce qui s'est passé : vous comprenez que je ne voudrais, pour rien au monde, accepter la douloureuse responsabilité d'affliger encore ce cœur dont les chagrins sont ma constante préoccupation. J'ai plus de respect que cela pour mes sentiments, Mylord.

— Vous parlez toujours des chagrins de madame de Candor, Madame la duchesse ; en aurait-elle donc d'autres encore que l'infirmité de sa fille ?

— Elle en a qui ne sont point à comparer à celui-là, mais qui le font sentir plus cruellement encore si c'est possible : Son mari la laisse totalement ruinée.

La franchise de cet aveu fut au moment de désarmer lord Algernon ; malheureusement sa défiance y vit une nouvelle manière de chercher à l'intéresser, et il se fortifia plus que jamais dans la résolution de rester inébranlable.

— Ah! j'ignorais cette triste circonstance, dit-il froidement.

— Elle n'est cependant un mystère pour personne à Paris. La ruine de madame de Candor résulte d'un procès qu'elle a perdu en dernier ressort peu de jours après la mort de son mari. Toute la société que nous voyons n'a pas parlé d'autre chose pendant une semaine.

— Et pourquoi ne m'en avez-vous rien dit, vous, Madame la duchesse?

— Parce que je m'étais fait la loi de ne prononcer le nom de madame de Candor devant vous, que lorsque je vous verrais bien disposé à m'entendre. C'est ce qui est arrivé hier par exemple.

— Mais vous aviez donc des vues sur moi, Madame la duchesse?

— Pourquoi n'en conviendrais-je pas? Il me semble que je ne vous l'ai guère dissimulé

depuis vingt-quatre heures. J'aime madame de Candor comme mon enfant ; sa fille est ma filleule ; il n'y a rien de plus naturel, dès-lors, que d'avoir cherché à lui faire faire un grand et beau mariage.

Lord Algernon passa à plusieurs reprises sa main sur son front, comme s'il eut voulu écarter un voile qui obscurcissait sa pensée ; sa physionomie, jusqu'à ce moment impassible, ne s'émut pas précisément, mais elle trahit un labeur, une perplexité d'esprit dans lesquels on pouvait, à la rigueur, voir une modification de ses sentiments.

« Je suis peut-être un grand misérable, se dit-il en lui-même. »

Cette espèce de retour à d'autres sentiments était à peine formulé dans sa pensée, qu'il crut s'apercevoir que madame d'Ussel l'observait comme si elle eut épié l'apparition d'une faiblesse dans son âme. Cette idée le révolta, et

pour ne pas laisser voir qu'il l'avait eue, il prit la résolution de s'éloigner.

— Vous me quittez déjà ? lui dit la duchesse du ton d'une personne qui interroge : n'avez-vous donc rien de plus consolant à me faire entendre, poursuivit-elle avec un profond accablement, et dois-je rapporter fidèlement toutes les paroles cruelles que vous venez de prononcer ? Réfléchissez encore, je vous en conjure !

— Votre sagesse avisera, Madame, répondit lord Algernon en se levant ; quant à moi je n'ai rien à rétracter puisque j'ai dit sincèrement le fond de ma pensée.

— Mais, Mylord, cette pauvre femme ne vous a jamais fait de mal ! vous l'avez aimée ! elle vous aime ! Est-ce donc un crime de vous avoir supposé assez de qualités pour s'être attachée à vous ? De grâce ! ne vous éloignez pas

encore ! il y a dans tout ceci quelque méprise qui s'expliquera, j'en suis sûre...

— Avez-vous donc réellement besoin d'explication, Madame la duchesse ? Je ne le croyais pas, interrompit lord Algernon.

— Parlez plus clairement.

— J'aurais honte de le faire... Adieu, Madame.

— Mensonge ! mensonge, Mylord ! s'écria la duchesse. Vous n'avez pas de raison pour agir comme vous le faites ; vous ne pouvez pas en avoir ; autrement, quelles qu'elles soient, vous les diriez. On ne lutte pas contre un parti pris... Je ne vous retiens plus, Monsieur.

Lord Algernon salua profondément et sortit.

— Pauvre Jeanne ! murmura madame d'Ussel. Quel coup je vais lui porter !

IX

Presque au même moment où lord Algernon sortait du salon de la duchesse, madame de Candor, qui ne s'était pas couchée de la nuit, songeait douloureusement qu'il lui faudrait bientôt faire toutes ses dispositions pour quitter Paris dans les premières heures de la matinée.

Elle n'avait pas laissé un seul instant, de-

puis la veille, sa fille abandonnée à d'autres soins que les siens, et ce n'était pas sans peine qu'elle était parvenue à calmer les terreurs dont nous avons parlé. D'abord, Valentine ne s'était endormie que fort tard et avec une très grande difficulté, puis elle s'était réveillée plusieurs fois en sursaut, regardant autour d'elle avec effroi, comme si elle voulait s'assurer que sa mère était toujours là; et maintenant que son sommeil était devenu plus continu, quelques tressaillements nerveux dans ses jambes et dans ses bras, avertissaient madame de Candor qu'elle ne devait pas se relacher de sa surveillance une seule minute.

Vers minuit, la comtesse qui avait engagé à plusieurs reprises Rose à aller prendre un peu de repos, lui en intima l'ordre d'une manière positive, et Rose obéit après avoir fait promettre à sa chère maîtresse de venir l'éveiller sans le moindre scrupule, pour peu que

sa présence lui paraisse nécessaire, ou lui soit seulement agréable.

Trois heures viennent de sonner : dans l'hôtel règne un silence profond, interrompu de loin en loin, au dehors, par le roulement d'une voiture qui passe dans la rue Neuve-Saint-Augustin ou dans les rues environnantes ; la chambre à coucher de madame de Candor n'est éclairée que par la faible lueur d'une veilleuse posée par terre derrière un meuble, afin que sa clarté ne puisse pas frapper les paupières transparentes de Valentine.

La comtesse est assise au pied du lit de sa fille dans un immense fauteuil, au fond duquel son corps brisé de fatigue et de douleur est comme affaissé sur lui-même. Elle repasse anxieusement dans sa mémoire la scène de la veille, et elle se demande pour la centième fois peut-être, la cause du changement subit de lord Algernon.

Son intelligence droite et pure ne lui fournit aucune réponse satisfaisante à cette pénible question, et elle retombe dans l'abîme de ses incertitudes, plus bas qu'elle n'avait fait encore.

Un quart d'heure s'écoule dans cette sorte de stupeur qui suit toujours le découragement, et qui précède quelquefois les résolutions énergiques et les soudaines illuminations de la pensée. Effectivement madame de Candor s'élance précipitamment, quoique sans bruit, de son fauteuil, et elle court s'agenouiller devant la veilleuse dont la flamme vacillante n'envoie pas de lumière jusqu'à elle.

Puis elle tire un papier de son sein et elle se met à le lire avec une dévorante attention.

Tout-à-coup elle laisse échapper le papier ; ses mains se portent rapidement à son visage sur lequel elles s'appuyent convulsivement, et

elle revient se replonger dans son fauteuil avec tous les signes d'un violent désespoir.

— C'est affreux! murmura-t-elle douloureusement, mais je suis sûre que c'est cette idée qu'il a eue! Comment le détromper? le puis-je, le dois-je? laisser voir que je l'ai deviné, n'est-ce pas lui dire que ses soupçons étaient fondés? Oh! quelle honte, mon Dieu!...

Un gémissement sourd accompagna les dernières de ces paroles : presque aussitôt la porte qui communiquait de la chambre à coucher de la comtesse à son salon, s'ouvrit avec précaution, et le tendre et gracieux visage de Rose s'avança dans l'appartement.

— Comment, Rose, tu n'es pas couchée, dit la comtesse d'un ton d'affectueux reproche. C'est mal à toi, ma fille, de ne pas te soigner mieux.... Que deviendrions-nous, Valentine et moi, si tu tombais malade?

— J'ai dormi sur le canapé du salon, Madame, répondit Rose, et je ne suis pas fatiguée du tout. Permettez-moi donc de rester près de vous! ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Viens! repartit la comtesse en tendant les bras à la jeune fille qui courut se précipiter à ses genoux.

Madame de Candor releva Rose et la pressa tendrement contre son cœur; puis elle lui fit signe de prendre un siége sans bruit, c'est-à-dire de manière à ne pas ébranler la chambre, et de venir s'asseoir à côté d'elle.

— Vous souffrez, ma chère maîtresse! dit la jeune fille après avoir obéi à cette affectueuse invitation

— Mille fois plus que je ne pourrais te le dire, ma fille! repartit la comtesse en sanglotant... la mesure de mes malheurs est comble, et je ne sais si mes forces suffiront à supporter toutes les épreuves que le ciel m'envoie.

— Ayez bon courage, Madame, répondit Rose, en portant à ses lèvres la main de la comtesse qu'elle avait prise dans les deux siennes.

— Il y a des coups qui anéantissent quoiqu'ils soient moins rudes que d'autres, murmura madame de Candor.... Il ne s'agit pas seulement d'une nouvelle infortune, ma bonne Rose, reprit-elle après quelques secondes de silence; mais d'un sanglant outrage, le premier que j'aie subi de ma vie....

— Un outrage, madame! interrompit Rose; et qui a osé....

— Justement celui qui aurait dû être le dernier à se le permettre, interrompit à son tour madame de Candor en courbant la tête comme une personne accablée de douleur.

— Lord Algernon, n'est-ce pas?

Madame de Candor fit un geste affirmatif.

— Vous savez que j'ai toujours eu un invin-

cible éloignement pour lui, Madame, reprit Rose; ainsi je suis plus désespérée que surprise du mal qu'il vous fait : mais ne vous trompez-vous pas ? Etes-vous bien sûre qu'il ait voulu réellement vous offenser ? Hier il paraissait si malheureux de vos inquiétudes au sujet de mademoiselle Valentine quand il est entré chez vous....

— Mais comment était-il quand il en est sorti ? demanda madame de Candor.

— Froid et dédaigneux, Madame ; la vérité m'oblige à vous le dire ; mais elle me permet d'ajouter qu'il ne s'est éloigné d'ici qu'avec une excessive répugnance.

— Tu me l'as déjà dit hier, mais je te demanderai à mon tour si tu ne t'es pas trompée.

— Non, Madame ! mille fois non ! repartit Rose avec énergie, et vous savez que même pour vous faire plaisir je serais incapable d'un mensonge.

— C'est le seul défaut que je te connaisse, ma bonne amie, répondit la comtesse en s'efforçant de sourire, ce à quoi elle ne put jamais arriver.

Rose colla de nouveau ses lèvres sur la main de sa maîtresse, et elle resta dans cette position.

Madame de Candor reprit :

— Au surplus je vais te faire juge de la valeur de mes douloureux soupçons, et si tu es de mon avis tu comprendras mon profond désespoir. Te rappelles-tu sa lettre que je t'ai montrée hier matin ?

— Oui, Madame.

— Tu te souviens qu'il y disait au commencement, qu'il avait eu l'imprudence d'aller dans le monde la veille en me quittant, et qu'il en était revenu triste et découragé.

— Je me souviens parfaitement de cela, Madame.

— Plus loin, reprit la comtesse, il ajoute cette longue phrase qui semble trahir une torture secrète de sa pensée : « *Le monde, dont les bizarreries de mon caractère amusent l'oisiveté, qui flatte mes travers en les ridiculisant sans doute, pensera peut-être que ma grande fortune a seule déterminé votre choix : Qu'importe? ne sommes-nous pas tous deux au-dessus de ce soupçon ? Vous, par votre droiture; moi, parce que je vous aime assez pour me dire qu'un sentiment vrai suffit pour déterminer le dévoûment d'un noble cœur. Jusqu'à preuve contraire, Jeanne, je croirai qu'eussé-je été pauvre, vous n'en seriez pas moins venue à moi comme vous l'avez fait : je vis depuis douze heures de cette espérance.* »

Ici la comtesse s'arrêta : sa mémoire lui avait fidèlement retracé ce passage de la lettre de lord Algernon, mais ses forces ne lui permettaient pas d'expliquer à Rose les conséquences que les

évènements de la veille l'avaient condamnée à en tirer.

— Eh bien ! Madame, dit la jeune fille, je ne vois dans tout cela rien qui soit offensant pour vous.

— Quoi ! Rose, ces mots : *Jusqu'à preuve contraire* » ne te semblent pas l'indice d'un soupçon refoulé avec peine ?

— Mais s'il est parvenu à le vaincre ?

— S'il est parvenu à le vaincre, il aura pu se reproduire avec plus de force et rester le maître de son esprit, si enclin, comme tu sais, à la défiance, murmura la comtesse avec un profond accablement...

— Comment, vous supposeriez, Madame, qu'il vous aurait crue capable de vouloir l'épouser pour la brillante position que sa grande fortune vous donnerait ? demanda Rose avec indignation.

— Je ne me borne pas à le supposer, ma

bonne Rose ; je n'en doute presque plus, car c'est la seule explication raisonnable de sa conduite d'hier soir. Il aura pensé que tout ce que je lui ai dit des dernières volontés de monsieur de Candor n'était qu'un honteux prétexte pour venir lui offrir ma main !.... et si cela est, ma fille, crois-tu que l'outrage soit grand ?

— Ah ! Madame, ce serait infâme ! mais vous pouvez, vous devez vous justifier !

— Mais non je ne le puis pas ! s'écria la comtesse en se tordant les mains avec désespoir. Alors même que je n'en serais pas empêchée par ma dignité offensée, quelle preuve puis-je donner de ma droiture, de mon innocence ? et comme en définitive il n'a rien formulé positivement, ne regarderait-il pas ma pénétration comme un aveu des coupables vues qu'il me suppose ? ma situation est affreuse, Rose ! tout est consommé sans retour !

Et la comtesse se remit de nouveau à san-

glotter amèrement; elle paraissait anéantie.

En ce moment Valentine se dressa sur son séant, et, à la douteuse clarté de la lampe de nuit, apercevant sa mère assise au pied de son lit, elle se dégagea de ses couvertures, et elle vint en rampant sur ses genoux, enlacer ses deux petits bras autour du cou de la comtesse, qui ne se douta de ce qui se passait qu'en sentant sur sa joue inondée de larmes la fraîche haleine de son enfant.

— Ma fille! ma pauvre fille! dit-elle avec un accent où tout son amour maternel se révélait avec une puissance infinie, tu m'as donc encore une fois devinée, puisque tu viens à moi du milieu de ton sommeil et que tu pleures en m'abordant?

Effectivement Valentine pleurait aussi, et sa petite poitrine était gonflée de soupirs.

— Je suis sûre qu'elle aura rêvé que vous

étiez encore plus malheureuse que de coutume, dit Rose.

— Hélas ! tant qu'elle vivra, elle n'aura pas d'autres songes, dit la comtesse.

Puis elle reporta sa fille dans le lit, et elle s'agenouilla près du chevet jusqu'à ce qu'elle se fut rendormie, ce qui ne tarda pas bien longtemps.

Cette petite scène semblait avoir ranimé les forces de madame de Candor, qui, lorsqu'elle se releva, dit à Rose d'une voix plus ferme :

— Maintenant il faut songer à notre départ, mon enfant. Je suis toujours décidée à quitter Paris ce matin à sept heures. Gérard est-il prévenu ?

— Oui, Madame ; et avant de quitter le salon pour revenir ici tout-à-l'heure, je l'ai aperçu par la fenêtre qui s'occupait de la voiture. Vous savez qu'il n'est jamais en retard.

— Oh ! c'est un digne serviteur ! Rose, fais-

moi le plaisir de descendre et de lui dire que je voudrais lui parler à l'instant même.

— Si c'est pour quelques ordres, je puis...

— Non, Rose, interrompit madame de Candor, il ne s'agit pas d'ordres en ce moment; mais comme je dois quitter Paris pour ne jamais y revenir sans doute, il faut que je lui demande... au surplus tu sauras cela tout-à-l'heure : cherche-moi seulement Gérard.

Rose sortit en jetant sur sa maîtresse un regard qui trahissait une certaine inquiétude.

Quelques minutes après, madame de Candor l'entendit qui remontait l'escalier ; Gérard l'accompagnait, en marchant toutefois derrière elle à une distance qu'on pourrait presque appeler respectueuse, bien qu'il s'agisse de deux domestiques.

Quand la comtesse les aperçut dans le salon dont la porte était restée ouverte, elle leur fit

signe de ne pas avancer plus loin, et elle se hâta d'aller les joindre.

— Gérard, dit-elle d'une voix affectueuse à son valet de chambre, vous savez que je quitte Paris ce matin même.

— Oui, Madame la comtesse ; aussi tout ce qui me regarde est-il prêt. Il n'y a plus que les chevaux de poste à demander : pour quand Madame les veut-elle ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, mon bon Gérard. Pour le moment, c'est de vous, uniquement de vous que je veux vous entretenir.

Gérard ne répondit rien ; mais comme ce début lui fit pressentir que sa maîtresse allait lui donner un témoignage d'intérêt, sa figure s'illumina subitement d'une vive expression de bonheur et de gratitude.

— Gérard, reprit madame de Candor avec un son de voix plus triste, il est possible que je

ne revienne jamais à Paris... J'ajouterai qu'il est à peu près certain que je n'y reviendrai pas.

Gérard continua à garder le silence, et la comtesse après avoir vainement attendu un mot de lui, reprit encore :

— Dans cette conviction, il était de mon devoir de vous demander s'il ne vous conviendrait pas mieux de rester dès à présent ici.

— Je ne comprends pas ce que Madame la comtesse veut dire, repartit Gérard, dont la physionomie s'assombrit encore plus vite qu'elle ne s'était illuminée quelques minutes auparavant.

— Rien n'est cependant plus aisé à comprendre, mon ami. Si vous étiez dans l'intention de revenir un jour dans cette ville, il vaudrait peut-être mieux ne pas vous en éloigner aujourd'hui, et chercher dès à présent à vous y procurer un bon emploi : mon frère et mon

amie madame la duchesse d'Ussel pourront vous être utiles pour cela : si vous voulez je vous donnerai des lettres pour eux ; seulement vous me garderez toujours le secret sur mon voyage à Paris.

— Est-ce que Madame la comtesse me renvoie ? demanda Gérard avec consternation.

— Je n'ai pas dit un mot de cela, mon ami, répondit vivement la comtesse ; mais comme les évènements peuvent nous contraindre à nous quitter à une époque plus ou moins rapprochée, il était de mon devoir de vous demander si vous ne préfériez pas dès à présent rester à Paris.

— Je ne veux quitter Madame la comtesse que le plus tard possible, et jamais si cela se peut, dit Gérard.

— Merci de votre attachement, mon ami, repartit la comtesse avec émotion. Le vœu que vous exprimez serait aussi celui de mon cœur ;

mais la nécessité, Gérard, me condamnera sans doute à me séparer de vous dans quelque temps, bientôt même.

— Mais je peux suivre Madame la comtesse partout où elle ira, et je n'ai pas besoin de revenir en France si elle n'y revient pas elle-même. Ma patrie, c'est la maison de Madame.

La comtesse se détourna, pour cacher deux grosses larmes qui tremblèrent au bord de ses cils avant de descendre lentement le long de ses joues.

— Voyons, Gérard, reprit-elle d'une voix plus ferme, après quelques secondes de silence qu'elle avait employées à se raidir contre son émotion; ayons du courage tous les deux, mon vieux serviteur; moi pour tout vous dire, vous pour tout entendre... Eh bien! mon ami, je suis ruinée, complètement ruinée, et hors d'état par conséquent de garder un domestique.

— Je savais tout cela, Madame la comtesse ; mais ce n'est pas une raison pour que Gérard vous quitte, si vous n'en avez pas d'autres pour le renvoyer, ainsi...

— Mais, mon ami, je ne pourrai pas vous donner de gages, interrompit la comtesse.

— Qu'est-ce que cela fait, si je puis m'en passer ? Madame sait que j'ai un petit bien chez nous qui me rapporterait assez pour vivre sans travailler si je voulais quitter son service.

— Gérard, votre désintéressement redouble mon désespoir ! Sachez donc qu'il viendra un moment où même votre nourriture sera une charge trop lourde pour moi.

— Madame n'a donc pas entendu ce que je viens de lui dire ou de lui rappeler, car elle devait le savoir. Puisque j'ai un petit bien qui me donnerait de quoi vivre sans travailler si je quittais le service de Madame, je peux bien me

nourrir avec en travaillant pour elle ; ce sera la même chose avec plus d'agrément.

— J'accepte ! j'accepte, mon bon Gérard ! s'écria la comtesse en tendant la main à son serviteur, et que Dieu vous récompense un jour, mon ami, du noble dévoùment que vous montrez à votre pauvre maîtresse ! mais prenez-donc ma main, Gérard ! continua madame de Candor en voyant que l'ancien grenadier était plus disposé à battre en retraite qu'à se porter en avant.

Gérard obéit, mais il avoua ensuite à Rose qu'il n'avait jamais de sa vie été soumis à une aussi terrible épreuve.

— Ainsi, c'est entendu, reprit la comtesse, nous ne nous séparerons plus, Gérard. Cependant, mon ami, ne perdez pas de vue que vous êtes toujours libre de me quitter si vos intérêts l'exigent, et...

Ici madame de Candor s'arrêta : son regard

venait de rencontrer celui de Gérard, tout à coup attristé par une expression de reproche respectueux mais profondément senti.

— Pardon, mon ami! ajouta-t-elle vivement, cela ne m'arrivera plus, je vous le promets.

La physionomie de Gérard se rasséréna comme par enchantement.

— Les ordres de Madame la comtesse pour les chevaux, demanda-t-il aussitôt, comme s'il avait hâte de rentrer dans son rôle de valet de chambre.

— Il est maintenant quatre heures, répondit madame de Candor en jetant un rapide coup-d'œil sur la pendule; eh bien! je voudrais quitter Paris à sept.

— Alors je demanderai les chevaux pour six et demie, répondit Gérard en quittant le salon.

— Ah! Madame, que je vous remercie! s'é-

cria Rose en se rapprochant vivement de la comtesse dès que Gérard fut sorti. J'ai eu un moment bien peur, ajouta-t-elle avec un soupir d'allégement.

— Tu me remercies, Rose; tu as eu peur; que signifie ces actions de grâce et ces émotions?

— J'ai pensé un instant, répondit Rose un peu confuse, que vous me diriez, comme à Gérard, que vous ne pouviez plus me garder.

— Une semblable idée ne pouvait pas me venir, mon enfant, répliqua madame de Candor, puisque c'est sur toi que je compte pour me remplacer si ma fille venait à me perdre, et pour nous aider à vivre en joignant ton travail au mien.

— Vous voyez bien que j'avais raison de vous remercier, Madame, reprit Rose en joignant les mains. Ah! que vous êtes bonne! Que ne peut-il l'entendre? ajouta-t-elle à voix

basse, comme si elle se parlait à elle-même.

— Il croirait que c'est une nouvelle scène arrangée pour le tromper, dit madame de Candor qui avait entendu les dernières paroles de Rose. Plaignons-le d'être aussi défiant, continua-t-elle : cela vient sans doute de ce qu'il n'a jamais rencontré dans sa jeunesse d'être aussi parfait que toi, ma bonne Rose.

— Ainsi, Madame, nous ne nous quitterons jamais.

— Jamais, mon enfant!

Trois heures après, la petite calèche de la comtesse sortait de la cour de l'hôtel de l'Amirauté et se dirigeait vers la barrière de Fontainebleau pour prendre la route d'Italie. Les rues de Paris étaient encore désertes, et nul ne fit attention à ce petit équipage qui entraînait tant de douleurs poignantes et tant de dévoûments obscurs.

X

Quelques jours se sont écoulés : lord Algernon, ne voulant ni retourner trop promptement chez madame d'Ussel, ni paraître s'éloigner tout-à-fait du monde, comme cela lui arrivait quelquefois, a pris un terme moyen, qui, dans sa pensée, doit parer à tous les inconvénients et répondre à toutes les conjectures : il s'est donc décidé à partager son

temps, le jour entre le bois de Boulogne et son club, le soir entre les différentes ambassades dont les salons sont ouverts, et où la foule est assez grande pour lui permettre d'éviter les personnes dont la rencontre lui serait désagréable en ce moment : on devine que la duchesse d'Ussel est de ce nombre.

Effectivement, lord Algernon qui l'a entrevue de loin chez lord Granville, son ambassadeur, a pu se dispenser même de la saluer, et il se flatte que madame d'Ussel n'a pas dû le remarquer au milieu de huit cents personnes.

Du reste, lord Algernon est redevenu complètement l'homme que nous avons connu avant sa première visite à madame de Candor, une semaine environ auparavant. Il a repris son scepticisme amer, son esprit sarcastique, son dédain pour l'espèce humaine, et son mépris profond pour ce qu'il appelle les hasards

de la destinée. L'évènement qui l'avait arraché pour quelques instants à ces dispositions fâcheuses, n'occupait plus dans son esprit qu'une place secondaire, et il n'y avait pensé un peu fortement, que le jour du départ de la comtesse, parce qu'il lui avait écrit à Nice, ainsi qu'il l'avait annoncé à Rose, la veille, quand la jeune fille était venue de la part de sa maîtresse lui déclarer qu'elle ne reparaîtrait pas au salon.

Voici cette lettre : nous pensons qu'elle dira encore mieux que nous ne venons de le faire, que lord Algernon est tout-à-fait rentré dans la voie qu'il avait passagèrement abandonnée.

« Je vous dois une explication, Madame la comtesse, et je vous la donnerai avec toute la franchise que vous êtes en droit d'attendre d'un homme de mon caractère. Si elle est rude elle sera brève, et pour vous comme pour moi, je crois que cela vaut mieux.

« Je vous avouerai sans aucune espèce de honte et sans le moindre regret, qu'en vous quittant il y a deux jours, après notre première entrevue, je n'avais aucun doute sur la sincérité de vos paroles et l'exactitude du récit que vous m'aviez fait. Une révolution subite s'était opérée en moi. Une confiance sans bornes, comme je n'en avais pas éprouvé même à vingt ans, comme je ne pensais pas qu'il fut possible à qui que ce soit au monde de la ressentir, s'était emparée de mon âme et de mon esprit avec une force et une spontanéité dont je ne fus pas même étonné tant elles me semblaient naturelles. Quelques heures après, des témoignages éclatants, terribles, que j'avais été trompé par vous, n'ébranlèrent pas cette foi naissante, et j'attendis pour la perdre sans retour que les faits accusateurs dont j'avais été témoin, auxquels j'avais résisté me fussent confirmés par votre bouche.

Vous devez maintenant me comprendre, Madame la comtesse. Toutefois, comme rien ne doit rester obscur dans cette explication, j'ajouterai pour vous épargner de nouveaux détours, qu'alors que vous me disiez n'avoir reçu ni M. le comte du Hallier, votre frère, ni Madame la duchesse d'Ussel, votre amie, je les avais vus entrer tous deux chez vous, avec un mystère dans lequel j'ai dû reconnaître l'intention de se jouer de moi. Les deux personnes que je viens de vous nommer, et vous, Madame, vous vous étiez entendues pour spéculer sur une ancienne affection et m'amener à un mariage qui n'était plus pour vous qu'une spéculation dont j'ai dû être révolté. Rappelez-vous toutes les circonstances de notre dernière entrevue, et vous aurez la certitude que je ne vous dis rien là qui ne soit de la plus rigoureuse vérité... Je m'arrête ici, Madame ; vous n'aurez de moi ni plaintes ni reproches, et si je con-

tinuais, ce serait peut-être pour vous adresser des remercîments que je veux aussi vous épargner. Agréez mes hommages, je vous prie.

« ALGERNON B***. »

Avant de faire mettre cette lettre à la poste, lord Algernon avait voulu acquérir par lui-même la certitude que la comtesse était partie, ce qui n'avait pas été difficile.

Nous avons dit que quelques jours s'étaient écoulés : c'est le soir; une foule élégante et joyeuse remplit les salons de l'ambassade d'Autriche ; le bal est animé, les conversations sont bruyantes, des flots d'invités se succèdent sans interruption.

Lord Algernon vient d'arriver dans une première pièce, où se tiennent l'ambassadeur et l'ambassadrice qui font les honneurs de la fête, et quelques personnes, que la crainte d'avoir trop chaud en poussant plus loin, ou le désir

de causer plus tranquillement a retenues là.

Lord Algernon échange quelques paroles avec les maîtres de la maison, puis il se dispose à gagner le salon voisin afin de se perdre dans la foule.

Mais avant d'y pénétrer, il s'arrête sur le seuil d'une haute et large porte dont les battants ont été remplacés par d'amples portières de velours cramoisi, qui bien que relevées sur des patères, à quatre pieds de hauteur environ, ne laissent pas que de former une draperie derrière laquelle on peut se cacher.

C'est là que lord Algernon a cessé d'avancer : il a reconnu les gens de madame d'Ussel dans l'antichambre, preuve à peu près certaine qu'elle ne faisait que d'arriver, et il aimerait tout autant ne pas la rencontrer encore ce soir là, bien qu'il n'ait pas pris la résolution de rompre tout-à-fait avec elle.

De la place qu'il a choisie, il peut voir tout

ce qui passe dans le salon, à l'exception de la banquette qui touche la portière par laquelle la partie supérieure de son corps est masquée.

Pendant qu'il regarde, des paroles échangées à demi-voix tout à côté de lui arrivent à son oreille et lui causent un tressaillement involontaire, car il a cru reconnaître l'organe du comte du Hallier, et tout de suite après celui de madame d'Ussel.

— J'ai pensé que vous seriez bien aise d'avoir ces détails, disait celle-ci, et je vous aurais écrit pour vous les donner, si je n'avais été à peu près sûre que je vous rencontrerais ici ce soir.

— Ils m'intéressent en effet vivement, répondit du Hallier d'un ton pénétré, et je commençais à être inquiet ; enfin, sauf la fatigue indispensable d'une aussi longue route, et le regret de l'avoir faite deux fois inutilement, leur

voyage a été heureux dans le sens le plus vulgaire qu'on puisse attacher à ce mot.

Lord Algernon qui avait été sur le point de se retirer par discrétion, pensa, en entendant ces dernières paroles, qu'il s'agissait de madame de Candor, et il ne put résister à la satisfaction d'avoir une preuve matérielle de plus, d'un fait dont il se croyait cependant parfaitement sûr.

— Je suis chargée par elle de vous dire, reprit la duchesse, qu'elle vous écrira promptement ; mais n'attendez pas sa lettre pour lui donner de vos nouvelles ; la pauvre femme a tant besoin de consolation !

— Ce que vous me demandez est déjà fait depuis deux jours, madame la duchesse. La consoler ! hélas ! nous avions eu pour elle plus d'ambition ! dit du Hallier avec une profonde tristesse.

— Je ne puis comprendre encore comment nous avons échoué dans notre tentative, après

des mesures si bien prises, repartit madame d'Ussel.

— Tout s'explique par le caractère défiant du personnage auquel nous avions affaire: quant à moi, j'ai été plus désolé que surpris, car je ne m'étais jamais fait beaucoup d'illusion.

Lord Algernon pensa qu'il n'avait plus rien à apprendre, et qu'il était dans une excellente position pour paraître devant madame d'Ussel.

Il souleva donc la portière, et le premier regard qu'il jeta dans le salon rencontra celui de la duchesse.

— J'interromps un tête-à-tête, dit-il en saluant avec un respect quelque peu ironique ; mais c'est par discrétion que je le fais, ajouta-t-il ; je me suis montré parce que je vous entendais.

— Ce qui veut dire que vous avez commencé par nous écouter, répondit la duchesse sans le

moindre embarras ; Mylord, ceci, permettez-moi de ne pas vous le dissimuler, ne vous ressemble guère ; je vous croyais trop indifférent à tout pour être curieux, et...

— J'ai pensé que ce que vous disiez ne devait pas être un secret pour moi, interrompit lord Algernon, stupéfait du sang-froid de madame d'Ussel.

— Voilà une singulière prétention, Mylord, reprit vivement le comte du Hallier. Oserais-je vous demander sur quoi elle est fondée.

— La question est au moins indiscrète, monsieur le comte, ajouta lord Algernon non moins vivement, mais d'un ton parfaitement poli.

— Vous parlez d'indiscrétion, Mylord, se hâta de reprendre la duchesse ; vous conviendrez avec moi que le moment est assez mal choisi, car vous saurez que le sujet qui nous occupait, le comte du Hallier et moi, est et

doit rester un mystère pour vous, attendu qu'il s'agit d'une personne que vous ne connaissez pas.

— Vous voulez dire que je ne connais plus.

— Que vous ne connaissez pas, répéta la duchesse, en appuyant sur chacune de ses paroles, comme si elle voulait leur donner la force d'une affirmation plus grande.

— Je n'aurais qu'un seul mot à dire pour vous démontrer le contraire, répondit lord Algernon en se penchant à l'oreille de madame d'Ussel, de manière à n'être entendu que d'elle.

— Eh bien ! dites ce mot, Mylord, repartit la duchesse du même ton, mais avec moins d'assurance.

En ce moment du Hallier se leva, et s'éloigna après avoir serré la main de madame d'Ussel et adressé un froid salut à lord Algernon.

Celui-ci prit la place que le comte venait de

quitter, il était décidé à pousser l'épreuve jusqu'au bout, et le départ de du Hallier le fortifia encore dans sa résolution.

— Eh bien ! ce mot terrible qui doit me confondre, je l'attends, Mylord, dit la duchesse avec une assurance trop évidente pour n'être pas un peu affectée.

— Mercredi dernier, hôtel de l'Amirauté, répondit lord Algernon avec une lenteur solennelle, et en attachant un regard scrutateur sur madame d'Ussel.

La duchesse partit d'un éclat de rire d'enfant.

— Et c'est là cette preuve accablante dont vous parliez, Mylord! s'écria-t-elle : en vérité je ne vous croyais pas aussi naïf.

— Comment, Madame, vous n'êtes pas allée mercredi dernier, dans l'après-midi, rue Neuve-Saint-Augustin, hôtel de l'Amirauté ?

— Mais je ne vous ai pas dit le contraire,

Mylord ; seulement je nie que ce fut pour voir une personne que vous connaissez, ou que vous avez connue.

— On peut toujours nier, madame la duchesse ; mais il arrive quelquefois que cela ne persuade pas les gens devant lesquels on nie.

— Libre à vous de ne pas me croire, Mylord ; l'essentiel pour moi maintenant, c'est d'être persuadée que vous avez voulu vous amuser à mes dépens ; j'aime mieux cela, quoique ce ne soit pas très digne de vous.

Lord Algernon lança à madame d'Ussel un regard, où l'expression d'une profonde tristesse se mêlait à celle d'une invincible répulsion.

— Laissons ce débat, madame la duchesse, dit-il après quelques secondes de silence, je vous jure qu'il m'est bien pénible, car j'ai de l'affection pour vous.

— Comme il vous plaira, Mylord, répondit la duchesse avec un certain étonnement, mais

vous voudrez bien me faire la grâce de vous souvenir que ce n'est pas moi qui ai demandé qu'il fut interrompu, et me permettre de vous dire que nous le reprendrons quand cela vous sera agréable.

— Jamais ! jamais, madame la duchesse ! j'ai besoin de vous estimer ; c'est la seule illusion qui me reste, je vous demande à mains jointes de ne pas me l'enlever.

— Ceci devient grave, Mylord, repartit vivement madame d'Ussel, et je vous somme maintenant de vous expliquer plus clairement : la continuation de nos bons rapports est à ce prix.

— Pensez que je suis un rêveur, un insensé ; mais ne me forcez pas à vous en dire davantage.

— Je vous ai exprimé ma volonté, Mylord ; elle est inébranlable : vous parlerez ; vous répondrez sans détour à toutes mes questions, ou nous ne nous reverrons plus.

— Pas ici! pas ce soir! reprit lord Algernon en hésitant. Trop d'yeux nous regardent, trop d'oreilles peuvent nous entendre... et d'ailleurs à quoi bon? ajouta-t-il avec plus de difficulté encore, rien ne pourra me persuader que je n'ai pas vu ce que j'ai vu réellement.

— Qui songe à cela, Mylord? je ne veux que vous prouver que la découverte que vous avez faite n'est pas de nature à m'enlever à jamais votre estime, et pour cela je suis certaine de le pouvoir; quant à la convenance du lieu et à l'opportunité du moment, je consens volontiers à vous laisser le maître de la décision : tout n'est pas encore rompu entre nous.

— Mais, madame la duchesse, si par impossible je m'étais trompé, il ne me resterait plus qu'à me brûler la cervelle, car je serais le plus misérable des hommes.

Madame d'Ussel le regarda avec un mélange de pitié et d'inquiétude.

— Parlez-vous sincèrement? dit-elle avec plus de douceur qu'elle n'en avait montré depuis quelques instants.

— Ne me contestez pas la seule de mes qualités d'autrefois que j'aie conservée, vous savez bien que je ne mens jamais.

— Vous m'affligez réellement, Mylord; car je ne puis croire que votre cerveau soit bien sain; faites donc ce que vous voudrez, mais dites-vous bien que vous avez un grand devoir à remplir, vis-à-vis de moi.

— Et si je ne le remplis pas ce grand devoir?

— Je croirai que vous êtes fou; il ne me restera que ce moyen de vous pardonner.

— Je le suis peut-être, murmura lord Algernon comme s'il se parlait à lui-même. Plût à Dieu que je le fusse! ajouta-t-il avec un profond accablement.

— Voyons, Mylord, prenez ma main, dit la duchesse avec une affectueuse dignité, et atten-

dons tous les deux que vous puissiez reconnaître que vous avez eu tort, sans tomber pour cela dans le désespoir.

— Voulez-vous me permettre une seule question, Madame? dit lord Algernon après avoir serré la main que la duchesse lui avait tendue.

— Vous savez bien que ce n'est pas moi qui refuse de parler.

— Avez-vous eu des nouvelles de madame de Candor, depuis...

— Les deux lettres que je lui ai écrites coup sur coup? interrompit vivement la duchesse : non, et je suis même horriblement inquiète; j'aurais dû en recevoir ce matin.

— Et ce n'est pas d'elle que vous parliez tout-à-l'heure avec le comte du Hallier? reprit lord Algernon avec une sorte de stupeur et d'égarement, car il avait à peine la conscience

du sens exact des paroles qui sortaient péniblement de sa bouche.

— Nous nous sommes effectivement entretenus d'elle, mais nous avions cessé de le faire plus d'une grande demi-heure avant le moment où nous avons été interrompus par vous : c'est donc à vous de savoir si vous étiez depuis longtemps derrière cette draperie.

— J'y suis resté à peine cinq minutes, ce me semble , dit lord Algernon qui paraissait en proie à une grande perplexité d'esprit. Certainement, ajouta-t-il en baissant la voix, si je ne suis pas encore fou je le deviendrai.

— Ne pouvez-vous donc pas me confier ce qui vous trouble ainsi ? demanda la duchesse avec le plus compatissant intérêt.

Lord Algernon passa à plusieurs reprises la main sur son front, puis il se leva brusquement en disant :

— C'est impossible ! je serais trop malheu-

reux d'être obligé de vous croire, et je ne voudrais pas acquérir la preuve que j'ai eu raison de douter de vous.

Et il se perdit dans la foule, à chaque instant plus nombreuse et plus bruyante, qui les environnait. Le tumulte avait favorisé le mystère de leur conversation, car nul ne s'était occupé d'eux : le monde n'espionne que quand il s'ennuie, c'est sa manière de se venger.

Madame d'Ussel avait été vivement impressionnée par les dernières paroles de lord Algernon, et quelque grands que fussent à ses yeux les torts du noble étranger envers madame de Candor, elle ne pouvait s'empêcher de lui conserver de l'affection. Elle était donc restée, triste et rêveuse, sur la banquette où nous l'avons vue, attendant qu'un de ses amis venant à passer, elle pût lui demander son bras pour circuler dans les salons, lorsque, à son grand

déplaisir, elle fut accostée par la baronne de Chantepie.

— On peut approcher maintenant, n'est-ce pas, ma chère duchesse ? dit la baronne en prenant la place que lord Algernon venait de quitter. Il y a au moins une demi-heure que j'en ai envie ; mais vous savez, je suis la plus discrète des femmes....

— Il n'y avait aucune indiscrétion à le faire, Madame, interrompit gracieusement madame d'Ussel, en se reculant pour laisser un plus grand espace auprès d'elle à madame de Chantepie : j'aurais été charmée d'être réunie à vous quelques instants plus tôt.

— Vous êtes-vous donc querellés, lord Algernon et vous, que vous souhaitiez l'interruption de votre à-parte ?

— Nous ne sommes jamais du même avis, répondit la duchesse d'un ton léger ; cependant

aujourd'hui, continua-t-elle, je dois avouer que j'ai été assez contente de lui.

— Il avait pourtant l'air bien sombre quand il vous a quittée. Je l'observais et j'en ai été frappée.

— Il a un caractère très malheureux, dit négligemment la duchesse, et je le crois dans une de ses lubies, car je ne l'ai pas vu depuis huit jours.

— C'est singulier, moi je ne l'avais jamais autant rencontré, et presque toujours dans des bals, où sa figure morose ne doit pas apporter beaucoup de gaîté. A-t-il donc quelques chagrins? un de mes amis qui l'a connu en Angleterre, lors de ses débuts dans le monde, m'a dit que c'était le garçon le plus aimable et le plus amoureux de plaisirs qu'il eut jamais vu.

— Cela ne m'étonne pas : les Anglais sont comme les levriers, fous dans leur jeunesse et puis tristes à mourir.

— Le mot est charmant et de la plus exacte vérité, s'écria la baronne qui faisait beaucoup de cas de l'esprit, bien qu'il y eut des moments où elle n'en trouvait à personne.

— Ce mot qui vous plait et cette observation que vous trouvez juste sont du prince de Ligne, dit modestement madame d'Ussel.

— Vous en seriez bien capable vous-même, ma chère duchesse; mais à propos, vous ne m'avez pas répondu tout-à-l'heure quand je vous ai demandé si lord Algernon avait des chagrins.

— C'est que je n'aurais pu vous dire rien de positif à cet égard, chère madame, répondit madame d'Ussel : Lord Algernon ne me fait pas dutout ses confidences; j'aime à croire que c'est uniquement parce qu'il ne me trouve pas encore assez vieille.

Ceci fut dit du ton le plus gracieux et suivi du plus aimable des sourires.

Madame de Chantepic s'agita sur sa banquette, puis, après quelques secondes de silence, elle reprit :

— Avez-vous tout-à-fait renoncé à le marier à cette pauvre petite madame de Candor.

— Il n'en a jamais été sérieusement question.

— Ah ! je croyais au contraire que l'affaire s'était renouée.

— Le deuil de madame de Candor est encore bien récent.

— Ce qui n'empêche pas de songer à l'avenir. Ce serait, ma chère duchesse, une alliance magnifique pour votre pauvre amie, et il est digne de votre grande habileté de la mener à bonne fin : Si je puis vous y aider en quelque chose, vous devez compter que je vous servirai de toute ma petite influence. Lord Algernon est très aimable pour moi, je vous en avertis.

— Eh bien! chère Madame, ne lui parlez pas de ce mariage; vous perdriez à l'instant même toute l'influence que vous pouvez avoir sur son esprit..... mais je vous quitte, continua la duchesse. J'aperçois là-bas l'ambassadrice, à laquelle j'ai à peine dit un mot en entrant, permettez-moi d'aller la rejoindre.

Et la duchesse, faisant une révérence gracieuse, se perdit à son tour dans la foule. Il n'était point vrai qu'elle eut aperçu l'ambassadrice, elle voulait tout simplement se débarrasser de madame de Chantepie, dont le ton inquisitorial lui était insupportable.

Peu de gens aimaient la baronne, bien qu'elle amusât tout le monde avec son esprit, et il en résulta, ce soir-là, que la place restée vide à côté d'elle fut pendant quelques instants inoccupée.

Madame de Chantepie l'indiqua du bout de son éventail à plusieurs personnes qu'elle vit

passer à sa portée, mais toutes refusèrent par un geste qui semblait indiquer que quelque devoir les appelait ailleurs.

Enfin il s'en présenta une plus facile que les autres; il est vrai qu'ellese trouvait dans le même cas que madame de Chantepie, c'est-à-dire qu'on la fuyait assez généralement.

C'était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, à la figure fade et insignifiante, aux rares cheveux blonds dispersés sur un front haut mais fuyant en arrière, à la tournure assez distinguée, et aux manières d'une imperturbable assurance. Il se nommait le comte de Malveaux, et, dans le monde, il était reçu de l'appeler Malveaux tout court.

Malveaux allait partout sans qu'on put s'expliquer comment il était parvenu à s'introduire quelque part. Les mauvaises langues prétendaient qu'il était entré dans la bonne compagnie en corbillard, ceci demande une explication.

Quand Malveaux savait qu'il y avait un malade dans quelque grande maison, il allait tous les jours s'écrire à la porte. Si le malade guérissait, il envoyait des cartes que Malveaux restituait au moyen d'une visite *en personne;* si le malade succombait, la famille, voyant sur les listes le nom du comte de Malveaux, répété plusieurs fois, le prenait pour celui d'un ami du défunt, et alors on adressait au comte une lettre de part : dans un cas comme dans l'autre la connaissance était faite.

Malveaux n'avait ni esprit, ni instruction, ni talent de quelque genre que ce fut; mais comme il était sans cesse par voie et par chemin il en résultait qu'il savait toujours, à peu près avant tout le monde, toutes ces petites nouvelles dont se repaît l'oisiveté de la bonne compagnie. Morts, naissances, mariages, scandales surtout, Malveaux n'ignorait rien et répétait tout. Mauvaise langue, envieux avec une

figure niaise et bonnasse, il se faisait écouter par suite de cet heureux privilège que possède la sottise persévérante de captiver l'attention des gens d'esprit. Malveaux allait chez madame de Chantepie, depuis un certain catharre aigu qui avait failli envoyer la baronne dans l'autre monde, l'hiver précédent. Il va sans dire qu'elle se moquait de lui et qu'elle le trouvait ennuyeux, mais comme elle sortait peu, et que Malveaux lui apportait les nouvelles du dehors, elle aimait assez à le voir et surtout à le rencontrer.

En outre, le soir dont nous parlons, ils n'avaient l'un et l'autre rien de mieux à faire que de se réunir.

— Savez-vous quelques nouvelles? demanda la baronne en présentant à Malveaux l'extrémité de ses doigts osseux et crochus.

— Le comte de Gournay est à toute extrémité et il laissera, dit-on, des affaires détestables. Chez madame de Créancey, où j'ai dîné,

on parlait beaucoup du mariage de mademoiselle Colardot avec le jeune duc d'Averton. Beaucoup de millions d'un côté, beaucoup de vices de l'autre, c'est ce qui s'appelle une union assortie.

Et Malveaux se mit à rire de sa sotte plaisanterie.

— A propos reprit-il aussitôt, madame de Grolay, qui a des filles à marier, est grosse; cela fait beaucoup causer et ne l'aidera pas à trouver des gendres.

—A moins qu'elle ne s'adresse à ses anciens adorateurs, interrompit la baronne, enchantée de pouvoir placer un mot : Si elle prend ce parti elle aura du choix.

Malveaux rit encore, et cette fois de ce gros rire de la sottise qui flatte.

— Puisque vous êtes aussi aimable, continua la baronne, je vais vous conter une histoire délicieuse.

La sottise méchante empreinte sur la physionomie de Malveaux ressortit d'une manière extraordinaire.

—Vous savez, reprit madame de Chantepie, que la duchesse d'Ussel a remué ciel et terre pour marier, il y a trois ou quatre ans, la petite de Navaillac à cet ennuyeux et fâcheux lord Algernon ?

— J'ai même su, dans le temps, une foule de choses curieuses sur toutes les manœuvres de madame d'Ussel pour arriver à la conclusion de cette affaire.

— Eh bien! aujourd'hui, que Jeanne de Navaillac est veuve du comte de Candor, c'est lord Algernon qui souhaiterait le mariage, et c'est madame d'Ussel qui s'y oppose.

— Elle tient à l'alliance anglaise pour elle-même, dit Malveaux en cherchant à donner à sa physionomie niaise une expression de malice.

— Précisément : elle était là tout à l'heure, et je me suis amusée à l'effrayer en lui promettant d'aider lord Algernon de tout mon pouvoir à épouser la jeune veuve. Si vous la voyez, dites-lui que je persiste dans cette bonne résolution pour lui être agréable.

— Je n'y manquerai pas certainement : je pourrai encore ajouter autre chose.

— Ah ! et quoi donc ?

— Que la comtesse de Candor a passé quarante-huit heures la semaine dernière à Paris, et qu'elle n'y a vu que lord Algernon.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites ? demanda vivement la baronne, dont les petits yeux étincelèrent.

— Parfaitement sûr.

— Ce sera charmant de voir qui l'emportera de la vieille coquette ou de la jeune hypocrite. Monsieur de Malveaux, vous êtes un homme précieux.

— Mais voyez donc, madame la baronne, s'écria Malveaux, voilà lord Algernon et le comte du Hallier qui ont l'air d'échanger des paroles très vives ! ils se dirigent de notre côté ! Rapprochons-nous insensiblement de cette issue pour tâcher de saisir quelques mots au passage.

Madame de Chantepie et Malveaux se glissèrent sans se lever jusqu'au près de la portière, qu'ils atteignirent juste au moment où Algernon et du Hallier allaient passer dans le vide formé par l'écartement des draperies.

Lord Algernon s'arrêta pour céder le pas au comte : sa politesse froide mais exacte ne se démentait jamais.

— Ainsi, Mylord, c'est bien entendu, dit du Hallier à voix basse : demain à midi au bois de Vincennes. Vous voudrez bien avertir votre parent, moi je me chargerai de prévenir mon ami le marquis de Charlieu.

Lord Algernon s'inclina en signe de consentement, et tous les deux disparurent.

— Voilà la confirmation de votre nouvelle, monsieur de Malveaux. Le comte du Hallier connaît l'équipée de sa sœur, et il en exige la réparation : cette petite veuve de vingt ans promet beaucoup.

XI

Une demi-heure après, tout le monde s'entretenait dans le bal de la rencontre qui devait avoir lieu le lendemain, au bois de Vincennes, entre lord Algernon et le comte du Hallier, et chacun en disait les motifs, ce qui ajoutait l'attrait piquant d'un scandale aux espérances, toujours flatteuses pour la foule, d'une catastrophe.

Vainement quelques personnes calmes et sensées protestèrent-elles contre cette nouvelle,

Malveaux soutint qu'il avait entendu l'échange du cartel, et il appela madame de Chantepie en témoignage de l'exactitude de son récit.

Du Hallier était marié depuis un an à peine, et beaucoup de gens pouvaient supposer que sa femme se trouvait ce soir-là à l'ambassade d'Autriche, mais cela n'empêcha pas l'anecdote de faire son chemin.

Fort heureusement, la comtesse du Hallier, assez souffrante d'un commencement de grossesse, était restée au coin de son feu, de sorte que Malveaux fut privé du plaisir de la mettre au désespoir.

Rien n'égale la férocité que peut développer chez un sot le désir de se donner de l'importance.

Il faut avoir vécu avec les sots pour connaître le prix des bêtes, a dit un homme d'esprit de notre époque : cette vérité devrait être gravée en lettres d'or sur le seuil de toutes les maisons qui reçoivent.

Au nombre des personnes à l'oreille desquelles Malveaux alla bourdonner l'histoire du duel de lord Algernon et de du Hallier, se trouvait naturellement la duchesse d'Ussel, dont la physionomie trahit une subite et profonde émotion, ce qui fournit au conteur une occasion excellente d'introduire une variante dans son récit.

Maintenant voici ce qui s'était passé.

Quand lord Algernon avait quitté madame d'Ussel, il s'était trouvé presque sans s'en douter au milieu d'un groupe d'hommes de sa connaissance, réunis dans l'embrasure d'une fenêtre.

Ces hommes étaient César de Milly, Guy de Vateilles, du Hallier et quelques autres. Ils parlaient avec une grande vivacité d'un tir aux pigeons, établi à l'entrée de la forêt de Vincennes par le marquis de Charlieu, l'un des meilleurs amis de du Hallier.

Comme lord Algernon était arrivé au milieu de la conversation, il crut qu'il s'agissait d'un

tir public, et il demanda s'il pourrait y conduire le lendemain un de ses parents récemment arrivé d'Angleterre, et passionné pour ce genre d'exercice.

Quoique du Hallier n'eut aucune sympathie pour lord Algernon, il s'était empressé de prendre la parole pour dire que le tir était un établissement particulier, mais qu'il se ferait un plaisir d'y introduire lord Algernon et son parent.

Lord Algernon s'était d'abord défendu d'accepter ce léger service, puis il avait fini par céder avec sa politesse accoutumée, et quelques instants plus tard les paroles entendues par la baronne de Chantepie et Malveaux avaient été prononcées par du Hallier : voilà toute l'histoire du duel qui avait occupé pendant deux heures la brillante compagnie rassemblée dans les salons de l'ambassade d'Autriche.

Madame d'Ussel était rentrée chez elle horri-

blement inquiète, et le lendemain de bonne heure elle avait écrit au comte du Hallier pour le supplier de lui dire ce qu'il y avait de vrai dans le bruit qui s'était répandu la veille après sa sortie du bal : voici la réponse du comte :

« Je dois effectivement me trouver ce matin au bois de Vincennes avec lord Algernon, madame la duchesse ; mais cette rencontre sera toute pacifique, bien que nous nous détestions cordialement tous les deux. Mille actions de grâce cependant pour votre bon intérêt : la première fois que je rencontrerai monsieur de Malveaux, je ne manquerai pas de lui adresser les actions de grâce que je lui dois ; c'est le seul dédommagement que je puisse lui offrir en compensation du désappointement qui l'attend aujourd'hui.

« Mille hommages respectueux.

» Comte du HALLIER. »

P.-S. Toujours pas de nouvelles de Nice, c'est désolant! si vous en recevez avant moi, je vous demande à mains jointes de ne pas m'oublier.

« Je rouvre ce billet pour vous dire que le facteur m'apporte à l'instant même une lettre de Bayonne. La marquise a reçu par l'intermédiaire du préfet de Pau les passeports qu'elle n'avait pu obtenir ici avant son départ. Elle doit être réunie à son mari à l'heure qu'il est, ainsi l'homme défiant nous a tenu sa parole : j'irai le remercier ce soir. En attendant, madame la duchesse, adressez-lui quelques-unes de ces lignes comme vous savez les écrire. »

Ceci se passait vers les neuf heures du matin. Environ vingt ou vingt-cinq minutes auparavant, la maison de lord Algernon était le théâtre d'un évènement qui eut singulièrement réjoui le comte de Malveaux s'il avait pu en être témoin.

Lord Algernon était dans son cabinet de travail occupé à lire ses journaux, lorsque Yorik son valet de chambre entra sans avoir été sonné, ce qui n'arrivait que dans les circonstances extraordinaires.

— Quelqu'un demande à parler à Mylord, dit Yorick.

— Quelle est cette personne ? demanda lord Algernon.

— Elle n'a pas voulu dire son nom.

— Tâchez du moins de savoir ce qu'elle désire.

— Elle prétend qu'il faut qu'elle entretienne Mylord en particulier.

— Eh bien ! faites-là entrer, Yorick.

Yorick revint quelques secondes après, accompagné d'un petit bossu à la physionomie faussement doucereuse, aux manières grotesques, ne manquant pas d'une certaine prétention.

— C'est bien à lord Algernon B*** que j'ai l'honneur de parler ? dit ce personnage en faisant un profond salut qui mit en relief toutes les parties accidentées de son individu.

— Oui, Monsieur. Qnel sujet vous amène?

— Je viens de la part de M. le vicomte Roger de Boislary.

— Êtes-vous un de ses gens ?

— Non, Mylord, répondit le petit bossu en cherchant à se redresser, ce à quoi il ne put parvenir : je suis officier-garde du commerce.

— Vous êtes officier, Monsieur; veuillez donc prendre ce fauteuil, dit lord Algernon, du ton le plus poli.

Le petit bossu s'inclina de nouveau avec une gratitude obséquieuse, mais il ne jugea pas à propos d'accepter le siége que lord Algernon venait de lui offrir.

— Que désire M. le vicomte de Boislary?

reprit lord Algernon avec une politesse un peu moins courtoise.

— Il vous le dira lui-même, Mylord, si vous voulez vous transporter avec moi jusqu'à la portière d'un fiacre qui stationne ici près sur le boulevard.

— M. de Boislary ne peut-il donc prendre la peine de venir jusqu'ici ? demanda lord Algernon un peu surpris du sans-gêne de Roger.

— C'est impossible, Mylord ; la loi s'y oppose formellement. M. le vicomte de Boislary est arrêté pour dette, en vertu d'un jugement en bonne forme dont je suis porteur.

Et le petit bossu accompagna ces paroles d'un sourire caressant.

— Je commence à comprendre, Monsieur, dit lord Algernon en tirant vivement le cordon de la sonnette. Allez dire à M. de Boislary que je serai à ses ordres dans cinq minutes.

Yorick, ajouta-t-il, en s'adressant à son domestique qui entrait, donnez-moi des souliers et une redingote. Je vous suis, Monsieur.

Le petit bossu sortit à reculons.

Les cinq minutes n'étaient pas écoulées, que lord Algernon arrivait auprès d'un immense fiacre, au fond duquel le brillant vicomte de Boislary se tenait blotti dans l'attitude du plus sévère incognito. Deux hommes de mauvaise mine, le chapeau sur la tête, étaient assis sur le devant de la voiture ; le petit bossu, debout près de la portière, fredonnait un refrain suranné de vaudeville avec la plus aimable insouciance.

— Mylord peut monter, dit-il gracieusement.

— Faites d'abord descendre ces gens si la loi ne s'y oppose pas, répondit lord Algernon.

Le petit bossu cligna de l'œil, et les deux

records sautèrent lourdement sur le pavé fangeux du boulevard.

Lord Algernon prit place dans le fiacee à côté de Roger.

— Mylord, dit celui-ci avec une précipitation pleine d'anxiété, pouvez-vous me tirer d'un grand embarras?

— J'espère que je le puis, monsieur le vicomte.

— Mais le voulez-vous?

— Oh! pour cela j'en suis sûr, répondit lord Algernon d'un ton glacial, qui contrastait de la façon la plus singulière avec le sens obligeant de ses paroles.

— C'est que la somme pour laquelle je suis arrêté est bien considérable, Mylord, balbutia Boislary.

— A combien se monte-t-elle?

— A mille livres, Mylord, repartit Boislary,

qui crut de bon goût de se servir d'une expression anglaise.

— C'est une bagatelle, monsieur le vicomte; et je suis trop heureux de pouvoir vous rendre ce léger service.

Et lord Algernon se disposa à descendre du fiacre.

— Mais, Mylord, s'écria Boislary, confondu et effrayé de cette prodigieuse facilité ; ce n'est pas de livres de France que j'ai parlé, et...

— Je l'ai bien entendu ainsi, interrompit lord Algernon, Monsieur, reprit-il en mettant la tête à la portière et en s'adressant au petit bossu, vous pouvez rendre à M. le vicomte de Boislary sa liberté; je suis prêt à payer pour lui la somme qu'il me fait l'honneur de me demander. Connaissez-vous MM. Ferrer-Lafitte?

— Excellente maison ! dit le bossu en souriant : je travaille pour elle.

— Eh bien ! Monsieur, je vais vous envoyer

par mon valet de chambre un bon à vue de mille livres sur sa caisse. Monsieur de Boislary voulez-vous me faire le plaisir de déjeuner avec moi ?

Et en prononçant ces mots, lord Algernon était descendu du fiacre et il semblait attendre que Roger le suivît.

Mais Roger ne bougea pas, et les deux records eurent l'air de se disposer à remonter en voiture pour se mettre à l'abri du froid qui était assez vif.

— Est-ce que vous n'allez pas immédiatement rendre à Monsieur la liberté ? demanda avec hauteur lord Algernon au petit bossu, qui avait pris depuis quelques instants l'attitude réservée d'un homme qui, s'attendant à recevoir une requête, se dispose par avance à un refus.

— La loi s'y oppose, Mylord ; mais ce ne sera pas bien long : le temps d'aller chez MM. Ferrer-Lafitte, qui feront sans doute honneur à

la traite que vous devez me remettre sur leur maison ; depuis là, M. de Boislary pourra facilement se rendre chez lui : il en sera tout près.

Lord Algernon comprit qu'on ne croirait à sa caution que lorsque l'on en aurait l'argent dans les mains, et il lança au garde du commerce un regard de mépris qui fit perdre à cet homme un peu de son assurance.

Puis il se hâta de regagner la porte cochère de son hôtel, après avoir fait un signe de la main à Boislary.

— Pensez-vous qu'il revienne ? demanda le petit bossu au vicomte, dont la physionomie exprimait un peu d'inquiétude.

— S'il ne revient pas, il enverra probablement son domestique comme il l'a dit.

— Je le désire de tout mon cœur, reprit le bossu en remontant dans le fiacre : nous attendrons quelques minutes.

L'attente ne fut pas longue, car presque au même instant on vit arriver Yorick, tenant à la main un papier qu'il passa au petit bossu par la portière encore ouverte.

Le papier ne contenait que ces mots qui rassurèrent complètement Boislary.

« Bon pour la somme de mille livres, que MM. Ferrer-Lafitte voudront bien payer au porteur.

« ALGERNON B***. »

Le bossu jeta un coup d'œil rapide sur le papier, puis il dit à Boislary d'un ton quelque peu dédaigneux :

— Mille francs ! cocher, 68, rue de Clichy.

Le cocher donna un coup de fouet à ses rosses qui s'allongèrent péniblement pour démarrer le fiacre, englué dans la boue grasse du boulevard.

— Je vous somme de me conduire chez MM.

Ferrer-Lafitte! s'écria Boislary avec colère. Il ne s'agit pas ici d'une misérable traite de mille francs, mais de mille livres sterling.

— Dans ce cas, tout payé, il vous restera encore une somme assez ronde, répondit le bossu. Allons donc chez MM. Ferrer-Lafitte pour savoir s'ils feront honneur à la signature.

Et il changea l'ordre qu'il avait donné au cocher.

Moins d'une petite heure après, un cabriolet de régie, dont le cheval était blanc d'écume, déposait Boislary à la porte cochère de l'hôtel de lord Algernon.

Le jeune vicomte en descendit avec précipitation, puis il traversa la cour à toutes jambes, escalada l'escalier en trois sauts, faillit culbuter Yorick qui se tenait dans l'antichambre, et enfin tomba comme une avalanche dans le cabinet de lord Algernon.

Il allait aussi lui sauter au cou, mais l'atti-

tude glaciale de son libérateur le pétrifia subitement, et il s'arrêta court à trois pas de lord Algernon, debout devant sa cheminée.

Il ne pouvait comprendre avec ses idées françaises, qu'un homme, si riche qu'il fut, eut donné vingt-cinq mille francs d'un trait de plume sans paraître avoir la conscience du service qu'il avait rendu.

— Je vois que vous vous êtes débarrassé de cette vilaine société, Monsieur le vicomte ; recevez-en mon sincère compliment, dit lord Algernon.

— Ah ! Mylord, que d'actions de grâces je vous dois ! dit Boislary d'un ton timide mais pénétré.

— C'est à moi de vous remercier, Monsieur, puisque vous m'avez donné la préférence même sur vos amis : mais ne vont-il pas m'en vouloir de leur avoir enlevé le plaisir de vous obliger ?

Ceci tenait du prodige, et Roger se demanda avec inquiétude s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

—Mes amis sont des misérables, Mylord! s'écria-t-il enfin avec énergie. Hier, prévoyant ce qui m'est arrivé ce matin, je me suis adressé à eux; les plus aimables m'ont donné des conseils, les autres m'ont accablé de reproches! César de Milly, entre autres, vous savez, ce jeune homme que *je forme*, il ne doit pas un sou, il a cent mille francs chez son banquier, eh bien! il m'a refusé impitoyablement! je ne le reverrai de ma vie!

C'est ici le cas de mentionner un petit épisode, qui s'était passé la nuit précédente, au bal de l'ambassade d'Autriche.

Lord Algernon ayant, dans la conversation, demandé à César de Milly, des nouvelles de Roger de Boislary, César avait répondu que le vicomte était plus mal que jamais dans ses af-

faires, que la catastrophe approchait, ce qui en définitive était fâcheux, parce que ce pauvre Roger était au fond un bon diable, bien qu'il n'eut pas le sens commun.

— Je suppose, Monsieur, que vous viendrez à son aide, avait dit lord Algernon.

— Moi, Mylord ! s'était écrié César, je ne jette pas l'argent par les fenêtres. Roger ne rend jamais ce qu'on lui prête, et s'il s'adresse à vous, je vous engage à...

— Si monsieur le vicomte de Boislary me fait l'honneur de s'adresser à moi, avait répondu lord Algernon, j'agirai avec lui comme il convient entre gentilshommes.

C'était presque un engagement de lui venir en aide, du moins César l'avait compris ainsi, car à peine rentré chez lui à cinq heures du matin, il avait fait porter à Roger le billet qu'on va lire :

« Pour t'obliger, mon cher, j'ai parlé de ton

affaire à lord Algernon, et je crois pouvoir te répondre qu'en cas de malheur, il ne te laissera pas dans l'embarras :

L'Anglais est naturellement jobard,

Tout à toi,

César.

« P. S. Si tu te trouves en fonds un de ces jours, n'oublie pas que tu me dois encore cinq louis de notre dernier wisth. »

On sait de quelle manière César avait recommandé son ami à lord Algernon.

Revenons à ce dernier que nous avons laissé avec Roger.

— Enfin, Mylord, reprit celui-ci, vous m'avez rendu un immense service, et je vous en garderai une reconnaissance éternelle.

— Oublions-le tous les deux, monsieur de Boislary, répondit lord Algernon , c'est ce que

nous avons de mieux à faire l'un et l'autre, croyez-moi.

. Cette doctrine était assez du goût de Roger, qui pensa cependant devoir protester vivement contre elle.

Il le fit en termes pompeux, exagérés ; on voyait que la scène avait été préparée pendant le trajet en cabriolet : lord Algernon l'écouta avec l'indifférence polie d'un homme qui méprise tout à la fois ses semblables et l'argent.

Comme péroraison de son discours, Roger tira de sa poche un papier plié en quatre qu'il remit à lord Algernon, en lui disant :

— Mettez ce chiffon dans votre portefeuille; les affaires, Mylord, doivent être traitées régulièrement.

Lord Algernon déplia lentement le papier, le parcourut d'un seul coup-d'œil, puis se retournant vers la cheminée, il le jeta dans le feu.

— Je n'ai pas d'autre portefeuille pour ces sortes de choses, monsieur le vicomte ; excusez-moi, je vous prie.

— Cependant, Mylord, si je venais à mourir très subitement, balbutia Roger.

— C'est un cas que je ne veux pas prévoir, monsieur le vicomte.

— Mais il vous faut un titre.

— Je crois en avoir un excellent dans la loyauté d'un gentilhomme français, monsieur le vicomte; d'ailleurs chacun a sa manière d'obliger, et ceci est la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi?

Roger s'excusa de son mieux de ne pouvoir accepter, puis il renouvela encore ses protestations de gratitude, mais avec plus de brièveté que la première fois, et il se disposa à prendre congé de lord Algernon.

— J'ai à mon tour un service à vous demander, dit alors celui-ci.

— Disposez de moi, Mylord ! s'écria Boislary.

— Oh ! il s'agit tout simplement de me donner votre parole, que vous ne soufflerez mot à qui que ce soit de ce qui s'est passé entre nous.

« Il craint qu'on ne l'exploite, pensa Boislary. »

— Mylord, cette condition est bien dure, ajouta-t-il à haute voix.

— Pas autant que vous croyez, répondit lord Algernon avec un imperceptible sourire, et vous vous y conformerez, j'en suis certain.

Boislary éprouvait un incroyable malaise : en ce moment un créancier méfiant et hargneux, lui eût été mille fois plus agréable que le froid et poli grand seigneur, qui l'accablait de son indifférence ; chez quelques hommes l'amour-propre survit à la dignité quoiqu'il ne la remplace jamais utilement.

Ils se séparèrent donc aussi étrangers l'un à l'autre, que le jour où lord Algernon avait déjeuné chez Boislary : des deux côtés le cœur n'avait eu aucune part au service très grand réclamé et rendu.

Roger avait profité de l'avis de César sans compter le moins du monde sur son utilité ; quant à lord Algernon, il était toujours prêt à donner son argent dont il ne savait que faire.

Ceci peut sembler au premier abord en contradiction avec la conduite qu'il avait tenue vis-à-vis de madame de Candor, mais en y réfléchissant on trouvera que les choses s'expliquent de la façon la plus naturelle. Lord Algernon avait pu refuser d'acquitter la lettre de change tirée sur son amour, et payer sans hésiter la seconde.

Quelques heures après il arriva avec son parent, gros Anglais grotesque, au tir aux

pigeons du bois de Vincennes, où il ne trouva que le marquis de Charlieu.

— Je suis chargé pour vous, Mylord, des excuses de mon ami le comte du Hallier. Une fâcheuse nouvelle qu'il a reçue tout-à-l'heure, l'oblige à partir ce matin même pour l'Italie... Nous commencerons quand vous voudrez, tout est prêt.

— Et savez-vous, monsieur le marquis, de quelle nature est la nouvelle fâcheuse que le comte du Hallier a reçue? demanda lord Algernon, en qui les paroles de monsieur de Charlieu avaient fait naître un pressentiment sinistre.

— Je l'ignore tout-à-fait, Mylord, répondit le marquis d'un ton triste, qui pouvait faire supposer qu'il en savait plus long qu'il n'en voulait dire.

Lord Algernon eut besoin de tout l'empire qu'il avait sur lui-même, pour rester calme

pendant cette matinée ; mais il y réussit si bien, que personne ne put soupçonner l'inquiétude qui le dévorait intérieurement.

A quatre heures on vit arriver le brillant phaëton de Boislary : le vicomte avait à côté de lui, César de Milly, cet ami qu'il ne devait jamais revoir, avait-il dit le matin même à lord Algernon.

Toutefois celui-ci ne s'étonna pas de cette inconséquence, il s'y attendait.

— Eh bien ! dit-il à César à un moment où Roger ne pouvait les entendre, vos fâcheuses prédictions de cette nuit ne se sont pas réalisées.

— C'est incompréhensible, répondit César ; il aura trouvé de l'argent ; mais je me demande qui a pu être assez bête pour lui en donner.

Lord Algernon ne sourcilla pas.

Quant à Roger, il fut avec lui comme si de

rien n'était ; les recommandations de son libérateur avaient porté leurs fruits.

Lord Algernon rentra chez lui à six heures et demie, après s'être arrêté à la porte de madame d'Ussel, qui était souffrante et ne recevait pas, lui dit un de ses gens.

Cette circonstance avait augmenté son trouble; un billet que Yorick tenait à la main, le changea bientôt en horrible tourment.

Ce billet ne contenait que ces mots :

« La pauvre Jeanne se meurt ! c'est vous qui l'avez tuée !

VALENTINE.

FIN DU PREMIER VOLUME.



